This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600102783R

1484 f 98

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES.

PAR Mme. COTTIN.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIM.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 6.

AN XIII. (1805).

17 5 191

MATHILDE.

CHAPITRE XXXVI.

MATHILDE retirée au fond de son oratoire dont les croisées donnaient sur le rempart, se livrait sans témoins aux espérances qui s'ouvraient devant elle, et aux sentiments dont il allait peut-être lui être permis de s'honorer : elle se rappelait, en rougissant; mais, enfin, elle se rappelait cette pompe nuptiale qui avait couronné l'hymen de Bérengère, ce serment d'un éternel amour, prononcé par la reine avec tant de joie; et cette joie commençait à moins étonner l'inno-

cence de Mathilde; en ce moment son imagination perçant au-delà des abîmes de la mort, y retrouvait l'amour et Malek Adhel, et se perdait dans des extases et des félicités dont la réalité n'appartient qu'au ciel, mais que Dieu a permis à l'homme de concevoir, afin qu'il ne pût jamais douter que le ciel existe, car ce serait une trop grande impiété de croire que l'homme peut imaginer plus que Dieu n'a pu faire.

Depuis près d'une heure elle était plongée dans un torrent d'ineffables rêveries, lorsque la comtesse de Leicester entra d'un air troublé pour lui dire qu'un Arabe inconnu était à sa porte et demandait à lui remettre des lettres de la part du prince Adhel. Mathilde lui ayant dit de les prendre, la comtesse ajouta qu'il refusait de les lui confier et ne voulait les donner qu'à

son altesse. Faites-le donc entrer, répliqua vivement Mathilde, car il est tard; l'heure où on ferme les portes de Ptolémaïs ne va pas tarder à sonner, et cet Arabe serait perdu si on le trouvait encore dans la ville après cet instant. Herminie sortit et revint aussitôt avec le soldat musulman dont la visière était baissée et la contenance mystérieuse: la princesse l'interrogea avec un peu d'émotion; il ne lui répondit point. Étonnée de ce silence, l'attribuant à la présence d'Herminie, elle lui fit signe de se retirer; à peine le musulman se vit-il seul avec elle, qu'il se précipita à ses pieds, en s'écriant d'une voix qui retentit jusqu'au fond du cœur de la vierge: «enfin je la revois, et Mathilde m'est rendue! — O Dieu suprême! interrompit la princesse éperdue, si c'est une illusion qui m'abuse, si ce

n'est pas lui que j'entends, si mon imagination troublée se figure ce qui n'est pas, ôtez-moi la vie, mais ne m'ôtez pas mon erreur!» Malek Adhel ne lui répond point, il est trop ému pour pouvoir parler; il jette son casque, se montre aux yeux de Mathilde; elle reconnaît le visage où l'amour a placé toutes ses flammes; la surprise, la joie l'ont frappée au cœur, et dans ce saisissement qu'elle éprouve, il lui semble qu'elle va mourir. A l'aspect d'une si vive émotion, Malek Adhel sent exalter la sienne jusqu'au délire, il presse contre son sein la beauté qu'il adore, mais Mathilde frémit et résiste, car la pudeur demeure encore lors même que la raison n'y est plus. A cet instant, du temple voisin le son d'une cloche qui s'ébranle pour appeler les chrétiens à la prière, remplit la vierge d'une sainte frayeur. —

Malek Adhel, entends-tu cette voix, s'écrie-t-elle, c'est celle de Dieu même!—O Mathilde! répond-il d'un ton passionné, en opposant toujours ton Dieu à ma félicité, tu veux donc me le faire haïr?—Insensé! qu'as tu dit, moi, te le faire haïr? Mon Dieu vous le savez, si je vous ai jamais demandé d'autre grâce que de vous révéler à lui: mais parlez, Malek Adhel, apprenez-moi par quel prodige vous êtes ici, est-ce l'archevêque de Tyr qui vous envoie, vous a t-il rencontré à Césarée, ses paroles sont-elles entrées dans votre cœur?—Je ne sais ce que vous voulez dire, Mathilde, reprit le prince, je n'ai point vu l'archevêque, il n'est point à Césarée, et ce n'est pas lui, mais le seul amour qui me conduit à vos pieds. Nul mortel sur la terre ne me sait ici; mon frère lui-même n'en est pas instruit; gé-

néreux, mais fier, Saladin n'aurait pas permis que je vinsse essuyer ici l'affront d'un délai.... Mais je n'ai pu attendre loin de vous une réponse d'où dépend ma vie ; je n'ai pu résister à l'espoir de vous voir un moment ; sous l'armure d'un simple soldat, ignoré même de Mohamed, je suis venu à sa suite, tandis que le sultan me croit occupé à visiter Ascalon et Jaffa. — Vous savez, lui dit la vierge en rougissant, quelle a été la réponse des princes aux propositions de Saladin? — Je sais, répliqua-t-il avec impatience, que Lusignan, dont la téméraire audace ose aspirer à votre main, a obtenu que le conseil de vos évêques déciderait seul sur ce point; je sais que votre frère s'est déclaré contre moi, qu'il soutient, qu'il protège les présomptueuses espérances de Lusignan. Peut-être son

ascendant sur l'esprit de vos évêques décidera leur réponse, peut-être rejetteront-ils les propositions de Saladin ; peut-être, Mathilde, vous ordonneront-ils de trahir la foi que vous m'avez jurée. » Et il s'arrêta comme pour contenir la douleur terrible que cette seule pensée lui causait ; puis il ajouta d'un ton plus doux : « S'ils vous l'ordonnaient, Mathilde, dites-moi, quel parti prendriez-vous? » A ces mots, elle se prosterna devant l'image du Christ, et obligeant le prince à l'imiter, elle répondit : « C'est au nom de cet objet de mon immortelle vénération, que je renouvelle le serment de n'être jamais à d'autre qu'à vous. — Mathilde, interrompit-il vivement, ce n'est pas assez, il faut que tu me jures d'être à moi. — Je le veux, s'écria-t-elle, donne-moi ta main? » Surpris et charmé, Malek

Adhel la donna; elle la prit, et la posant, unie à la sienne, sur le livre des évangiles, elle ajouta avec un vif enthousiasme : « Me voici prête à m'unir à toi, Malek Adhel, pour la vie, pour l'éternité; je n'attends qu'un mot : es-tu à mon Dieu ? » Troublé, hors de lui, le prince s'écrie : « Mathilde, que me demandes-tu? — Mon éternelle félicité et la tienne, répondit la vierge avec des regards divins, voudrais-tu me les refuser? » Peut-être allait-il céder; peut-être allait-on voir dans l'espace de peu d'instants la religion deux fois victorieuse, se servir, pour éclairer un infidèle, de ces flammes d'amour dont elle venait de triompher; mais le bruit d'une marche précipitée vint effrayer la princesse; et Malek Adhel avait eu à peine le temps de remettre son casque, lorsqu'Herminie parut :

« Madame, dit-elle, les portes de la ville viennent d'être fermées, le roi de Jérusalem, en faisant sa ronde autour des remparts, prétend avoir entendu dans votre appartement le son d'une voix étrangère; les gardes qui veillent ici près l'ont assuré qu'un musulman avait été introduit chez vous et qu'il n'en était pas sorti encore. Alors il est venu à votre porte, il y est, il veut entrer; il veut savoir, dit-il, quel est l'audacieux qui ose vous entretenir à une pareille heure et enfreindre ainsi la règle qui défend à tout mahométan de demeurer, après la nuit, à Ptolémaïs ?» Eh bien, s'écria Malek Adhel, incapable de se contraindre davantage, qu'il paraisse, qu'il vienne assouvir l'impatience que j'ai de verser son sang!— Herminie fit un cri de surprise, en reconnaissant le prince.—

Que fais-tu, Malek Adhel, s'écria Mathilde dans un trouble inexprimable? Veux-tu me perdre par un pareil éclat? Ah! si ma gloire t'est chère, garde toi de te faire connaître, suis Herminie, elle va te conduire hors d'ici; si tu rencontres Lusignan, tu lui diras que tu ignorais la loi qui interdit aux musulmans de rester dans Ptolémaïs après la nuit; tu lui diras que c'est en mon nom que tu demandes grâce; s'il s'emporte et ose te menacer, je jugerai de ton amour par le silence que tu garderas?—Le prince lui serra la main avec une vivacité passionnée, et répondit: « Tu me demande de préférer ton honneur au mien, je promets de t'obéir, Mathilde, et je te laisse avec ce souvenir; il te dira ce que je dois attendre de toi un jour. »

—En prononçant ces paroles, il

s'éloigne, Herminie le suit; à la dernière porte il trouve le roi de Jérusalem à la tête de ses soldats, qui l'arrête et lui dit : « Présomptueux Arabe, d'où te vient tant d'audace, d'oser rester dans Ptolémaïs et surtout chez la princesse d'Angleterre, après une pareille heure ? Sais-tu que c'est un crime qui mérite la mort ? » — Le prince répondit avec une émotion que chacun attribua à la crainte du châtiment. — Je suis Sarrazin, arrivé depuis peu d'heures dans les tentes de Mohamed, j'ignorais la règle établie à Ptolémaïs ; j'étais chargé par Malek Adhel de lettres pour la princesse Mathilde ; je suis venu obéir à mon maître. — Ah ! ne fût-ce qu'à cause de ce maître abhorré, repartit Lusignan d'un air furieux, je veux te punir de manière à lui apprendre le sort que je lui réserve à

lui-même. — Je ne vous le conseille pas, reprit fièrement Malek Adhel, car le ciel qui alluma dans son sein le feu du courage et lui fit un cœur incapable de crainte, pourrait bien l'amener ici pour vous apprendre à vous-même, au milieu de vos amis, au milieu de vos soldats, comment il traite ceux qui l'offensent par leurs discours insolents, et leurs prétentions orgueilleuses. — Vil Sarrazin! interrompit le roi de Jérusalem, en frémissant de rage, crois-tu que je supporte patiemment les insultes d'un misérable tel que toi? Soldats, qu'on le charge de chaînes à l'instant, qu'on le jette au fond d'un noir cachot jusqu'à ce que son maître vienne le réclamer; nous verrons alors comment il recevra la réponse que je lui prépare, et si cette épée que je ceignis pour le fils de Marie ne me fera pas

raison de cet odieux musulman. Si les combats vous plaisent autant qu'à lui, repartit Malek Adhel, et si la mort ne vous effraie pas, je vous offre le combat et la mort : venez à l'instant même; les ténèbres de la nuit ne vous garantiront pas; en dépit d'eux, mon épée saura bien trouver votre cœur. Crois-tu donc, reprit Lusignan avec dédain, que j'abaisserai la majesté royale jusqu'à me mesurer avec un si abject ennemi; va, demain à la face de tout le camp et aux yeux de Mohamed lui-même, un supplice infâme expiera ta témérité et me vengera de tes insultes. Il dit, et ordonne qu'on le charge de fers : Malek Adhel saisit son épée avec un mouvement qui décèle un héros. Lusignan le regarde, s'étonne et lui dit : « Qui es-tu pour songer ainsi à te défendre ? Si Malek Adhel n'eût

exposé que sa vie, il n'aurait répondu qu'en attaquant Lusignan ; mais exposer le secret de Mathilde, il ne le voulait pas. Cependant en se laissant enchaîner, il serait inévitablement reconnu, et c'était encore désobéir à Mathilde. Dans cette alternative il osa se confier à son rival : « Ecoute, lui dit-il tout bas, je suis Malek Adhel; si je ne charge pas mon épée de te l'apprendre, c'est afin de prévenir un éclat qui offenserait celle à qui nous avons dévoué notre vie, et selon l'usage que tu feras du secret que je remets à ta foi, je verrai si tu es digne du nom de chevalier et de l'estime d'un rival qui te hait.—Je te hais mille fois davantage, reprit Lusignan d'une voix altérée par la colère, et il ne faut pas moins que mon respect pour l'illustre Mathilde, pour me forcer au silence, contenir ma co-

lère et suspendre ma vengeance. « Pour peu que tu sois pressé de l'assouvir, repartit Malek Adhel, je ne te la ferai pas attendre : trouve-toi demain au soleil couchant dans le bois de Sycomores, qui s'étend le long de la mer du côté de la porte de Nazareth, et la vie de l'un de nous y restera. Pour toute réponse le roi de Jérusalem lui serra la main et élevant la voix, il dit à ses soldats qu'il était satisfait des excuses de cet esclave, qu'on pouvait le reconduire hors des portes de la ville, et qu'il leur ordonnait de garder le silence sur cette aventure.

Sans se montrer, Herminie avait entendu toute cette scène, et elle vint la raconter à sa maîtresse aussitôt qu'elle eût vu le prince en sûreté. Mathilde devina aisément quelles paroles Malek Adhel avait dites en secret

à Lusignan; elle savait trop que la fière arrogance de ce dernier, n'aurait pas fait grâce à un soldat qui venait de l'insulter, si ce soldat en se faisant connaître, n'eût, par cette haute preuve d'estime, forcé Lusignan à se montrer digne de l'avoir reçue. Mais elle était pour le moins aussi sûre que l'un n'avait pu se résoudre à plier et l'autre à se taire, que dans l'espérance de venger promptement leurs affronts. Elle ne pouvait donc pas douter qu'ils ne se fussent provoqués au combat, et quoiqu'elle crût bien Malek Adhel invincible, la valeur de Lusignan l'effrayait. Toute la nuit elle songea aux moyens d'éviter le danger qui menaçait le prince, et la crainte et l'amour lui suggérèrent un projet qu'elle se hâta de mettre à exécution. A peine le jour commençait-il à paraître, qu'elle envoya

chez Richard le conjurer de lui permettre de célébrer, le jour même par une fête solennelle, l'heureuse trêve qui venait de se conclure entre les deux empires, et qu'elle espérait qu'il lui ferait la grâce d'y assister ainsi que les principaux chefs de l'armée.

Richard, surpris de ce message, fut sur le point d'y répondre par un refus; il ne pouvait souffrir que sa sœur eût le désir de célébrer un évènement qui l'avait si vivement chagriné; cependant comme il était bien aise qu'en se montrant avec éclat, elle fît une sorte d'abjuration publique de ses premiers vœux, il pensa qu'en donnant son consentement à ce qu'elle demandait, c'était la lier d'un nœud de plus à l'obligation de rester dans le monde et de se soumettre à ce qu'il lui ordonnerait un jour : il lui fit donc répondre que non-seulement il

agréait sa proposition, mais qu'il lui recommandait de répandre sur son banquet une pompe somptueuse et une magnificence royale, et qu'il se chargeait d'honorer les dames et les chevaliers qui auraient l'honneur d'y assister.

Tous ceux que le roi d'Angleterre daigna choisir, s'estimèrent heureux de cette glorieuse préférence, et se rendirent avec empressement sous les riches et superbes tentes que la princesse avait fait dresser sur le bord de la mer. Le roi de Jérusalem y parut un des premiers; il vint avec l'espérance de pouvoir s'échapper vers le milieu du jour, pour aller combattre Malek Adhel dans le bois de Sycomores; il vint surtout avec le projet de se venger de Mathilde, en lui laissant pénétrer qu'il était maître de son sort, puisqu'il

l'était de son secret; mais avant qu'il eût eu le temps de le lui faire entendre, la conduite de la princesse déconcerta tous ses projets et lui prouva que la crainte de voir découvrir le mystère de la veille, n'était pas ce qui l'occupait le plus.

Tout ce que l'Europe et l'Asie avaient de plus illustres souverains, de braves chevaliers et de beautés aimables, était réuni autour d'une table immense que la princesse d'Angleterre présidait avec une grâce admirable, lorsqu'à la fin du repas elle se leva tout à coup et le front couvert d'une modeste rougeur elle dit: «avec la permission du roi, mon frère, je requiers de tous les chevaliers ici présents, de vouloir bien m'accorder un don.» Elle était si touchante et si belle en parlant ainsi, qu'elle n'avait assu-

rément besoin ni de sa royale naissance, ni de l'ordre de Richard pour se faire obéir : sans attendre que celui-ci eût parlé, tous les chevaliers d'un commun accord se levèrent et promirent, quelle que fût la volonté de Mathilde, de s'y soumettre aveuglement. Cependant elle hésitait à parler avant d'avoir obtenu l'approbation de Richard, qui, de son côté, hésitait à la donner, dans la crainte de se trouver engagé malgré lui. Cependant les lois de la chevalerie lui imposant de ne rien refuser à sa sœur dans une occasion aussi solennelle, il répondit avec un peu de trouble que, loin de s'opposer à ce que le don qu'elle requérait lui fût accordé, il connaissait assez sa réserve et sa prudence pour pouvoir s'engager lui-même à la satisfaire autant qu'il serait en sa puis-

sance. — Puisque votre majesté me permet d'exprimer mon vœu, reprit-elle avec une douce dignité, je vous demande donc, sire, ainsi qu'à tous les chevaliers qui viennent de me jurer obéissance, de promettre que, durant la trêve qui vient d'être conclue avec Saladin, toute arme offensive soit suspendue, qu'on ne se serve dans les tournois et les joutes que de fer émoulu; et qu'enfin nul d'entre vous et sous aucun prétexte, n'ensanglante nos jeux en provoquant ou en acceptant le combat à mort, soit contre les chrétiens, soit même contre les musulmans. » A ces mots tous les chevaliers baissèrent la pointe de leurs épées aux pieds de Mathilde, en déclarant traître et félon celui qui enfreindrait son serment avant qu'elle ne l'en eût relevé. Le roi de Jérusa-

lem s'avança un des derniers, et s'agenouillant à regret, il dit tout bas à Mathilde en lui jetant un regard de reproche : « Ah ! madame, que vous me rendez vos lois pénibles et qu'il m'est affreux d'être obligé de vous obéir aujourd'hui. » Mathilde était si satisfaite du succès qui venait de couronner son espérance, que dans sa joie elle regarda Lusignan avec plus de bonté qu'à l'ordinaire, et lui répondit d'une voix basse et mystérieuse en lui tendant la main : « Je sais tout ce que je vous dois et ce que votre discrétion à de droits à ma reconnaissance. » Lusignan, transporté d'une faveur que ses soins empressés et ses plus ardentes sollicitations n'avaient pu lui obtenir jusqu'alors, ne pensait point qu'il la dût au bonheur que goutait Mathilde, d'avoir mis la

vie du prince hors de danger durant toute la trêve ; bonheur qui remplissait tellement son âme qu'elle ne pouvait le contenir, et que ses regards en devinrent plus doux et ses paroles plus tendres, comme si tout eût été Malek Adhel autour d'elle. Lusignan osa croire qu'il pourrait parvenir à la toucher, en continuant à se montrer grand à ses yeux : sa conduite au conseil, sa modération avec le prince, avaient dû lui mériter l'estime de la noble vierge et étaient les seuls moyens d'arriver à son cœur. Il se confirmait ainsi dans la résolution d'employer tout son art à paraître généreux et à feindre des vertus qu'il n'avait pas. Hélas! que n'employait-il les mêmes efforts à les avoir! avec bien moins de peine il eût obtenu plus de succès, car si l'intrigue en ramas-

sant toutes ses ruses, peut quelquefois ressembler à la magnanimité, trop faible base de la vertu, tôt ou tard elle s'écroule, et avec elle le fantôme imposteur qu'elle avait élevé.

CHAPITRE XXXVII.

Déja les rayons du soleil commençaient à pâlir, lorsque Malek Adhel parcourant, pour la troisième fois, la lisière orientale du bois de Sycomores, et ne voyant point venir Lusignan, cherchait mais en vain quel obstacle pouvait le retenir; car enfin après le plaisir d'être préféré par l'objet qu'on aime, il n'y en a point de plus doux que de se venger de son rival; et comment pouvait-il tarder si long-temps à le venir goûter? Cependant un nuage de poussière s'élève, Lusignan paraît poussant son coursier à toute bride, mais il est

sans armes ; sa main est sans bouclier ; au lieu de sa redoutable épée il tient une lance dont le fer est émoussé ; un chapeau ombragé de plumes a remplacé son casque, et au défaut de cuirasse, un manteau de pourpre à fleurs d'or flotte sur ses épaules. Immobile de surprise, Malek Adhel lui demande l'explication d'une telle parure. — Lusignan la donne, mais non pas entière : il dit bien que Mathilde l'a surpris avec adresse et lui a fait promettre de n'accepter aucun combat durant toute la trêve ; mais il ne dit point qu'elle l'a exigé pareillement de tous les chevaliers, et par la couleur qu'il donne à ce récit, on pourrait croire que c'est par intérêt pour lui que Mathilde a demandé ce serment. — Malek Adhel le regarde avec un froid dédain, et lui dit : « Lusignan, je puis

te haïr et non te craindre; va, retourne auprès de la princesse d'Angleterre, use pour la séduire de tous les artifices que ton caractère pourra te suggérer; je la connais trop pour n'être pas tranquille. — Il dit, et s'éloigne au grand galop, mais il est loin de jouir de la paix dont il parle, son cœur est rempli de trouble et de confusion : il ne peut pardonner à Mathilde d'avoir contracté une obligation avec Lusignan, en recevant une promesse de sa part; il ne peut comprendre la cause de cette étrange conduite; il ne s'arrête pas un instant à l'idée du danger dont elle a voulu le préserver. Accoutumé comme il l'est à ne rien trouver d'invincible, ne regardant la défaite de Lusignan que comme un jeu, et ne pouvant s'imaginer que dans un pareil combat, Mathilde ait pu craindre pour

un autre que pour cet odieux rival, il est prêt à croire que si elle n'eût pris aucun intérêt à sa vie, elle ne l'aurait pas empêché de venir l'exposer ; cependant en se rappelant la candeur, l'innocence de cette vierge, et surtout l'émotion si tendre qu'elle a montré la veille, il rougit de ses soupçons et brûle d'aller à ses pieds en obtenir le pardon. Combien, dans sa bouillante impatience, il presse, il dévore les heures, les instants qui vont s'écouler encore jusqu'à ce qu'il puisse revoir Mathilde ! ah ! pour ôter de sa vie tous les jours qui le séparent de cet heureux jour, il donnerait avec transport tous ceux qui doivent le suivre. Ainsi, pour les ames passionnées, il n'y a qu'un point dans l'existence : hors celui-là tout est néant ; et pour s'en saisir un seul moment plus tôt, elles consentent à s'a-

bîmer pour toujours dans ce néant qu'elles apereçoivent au-delà. O sagesse suprême! quel serait donc notre sort, si, cessant de veiller sur nous et de décider nos destinées, vous nous permettiez de les régler à notre gré et de contenter tous nos vains désirs: impatients de réaliser les rêves variés et riants de notre imagination, au lieu d'espérer long-temps, nous jouirions sans délai; et comme il n'y a de vraies et durables jouissances que celles que les longues espérances ont achetées, passant en un instant du désir au bonheur, nous passerions en un instant du bonheur au dégoût, et du dégoût à la mort peut-être; car elle est moins cruelle que lui: ainsi un jour aurait suffi pour dévorer notre rapide existence, et souvent encore l'aurions-nous trouvé trop long.

Malek Adhel ne retourne point en

droiture à Césarée. En quittant Saladin il lui a dit qu'il allait visiter Ascalon et Jaffa, et il ne veut point tromper son frère ; cependant le temps le presse ; les jours qu'il a employés à se rendre à Ptolémaïs et attendre Lusignan, ne lui permettent pas d'aller plus loin qu'Ascalon ; Jaffa est d'ailleurs d'une bien moindre importance, il n'y entre pas, et reprend avec rapidité la route de Césarée. Saladin s'empresse de lui dire que Mohamed est revenu, que les chrétiens acceptent la trève, qu'ils paraissent incliner en faveur de l'alliance proposée, mais qu'ils en ont remis la décision au conseil de leurs évêques : je ne pense pas, ajouta-t-il, que nous devions nous offenser de ce vain honneur qu'ils veulent déférer à leurs prêtres. Le roi d'Angleterre annonce qu'il va célébrer cette trève par des

jeux magnifiques; ils seront le prélude de ceux qui couronneront le plus brillant hymenée dont l'univers ait été témoin; je veux m'y rendre, mon frère; je veux jouir du spectacle de tant de rois d'Europe réunis dans l'antique Asie; je veux assister à leurs fêtes : peu accoutumé à leurs tournois, je n'y combattrai point; mais toi, Malek Adhel, à qui ces jeux sont familiers, toi qui sais vaincre également partout, manqueras-tu l'occasion de faire éclater aux yeux de tant de rois la valeur, l'adresse et la magnificence qui t'ont élevé si haut dans l'Orient?—Je t'accompagnerai assurément, repartit Malek Adhel.—Oui, mon frère, viens, continua le sultan, ne nous quittons point, mon cœur ne peut se passer de toi; et il n'est point de sacrifice qu'il ne soit prêt à te faire, hors ceux qui toucheraient

à mon culte et à mon pays. » Le prince serra dans ses bras le généreux soudan ; mais au milieu de ces fraternelles tendresses, il croyait entendre au fond de son cœur la voix de Mathilde, qui lui criait : es-tu chrétien ? ma main n'est qu'à ce prix. — Et aussitôt l'amour qui le tyrannisait, et la lumière divine qui commençait à l'éclairer cherchaient à s'emparer de toute son ame ; mais l'amitié désolée, l'honneur outragé, la patrie menaçante, ne le permettaient pas. Déchiré par ces perplexités, dont il n'osait confier le tourment à son plus cher ami ; malheureux par l'amour, par l'amitié, par la religion, la patrie et la gloire ; malheureux enfin par la réunion de tous les biens dont se compose la félicité, Malek Adhel consumé de tristesse, de crainte et d'amertume, sentait que les obsta-

cles qui le séparaient du bonheur, ne pouvaient être détruits que par un miracle, et ce miracle il ne savait déjà plus à quel dieu le demander. Suivi d'un nombreux cortège, le sultan se mit en route pour Ptolémaïs; cent cavaliers à cheval marchaient devant lui; l'air agitait leurs mobiles panaches, et sur leur brillante armure l'or et l'azur faisaient éclater leurs feux; cinquante gardes à pied les précédaient, le front ceint d'un turban, habillés de longues robes chamarées d'argent et de soie; ils conduisaient des chameaux chargés des tentes du sultan et des présents qu'il destinait à la future reine de Jérusalem. Parmi cette troupe, l'austère Saladin se distinguait par sa mâle simplicité, et Malek Adhel par sa bonne mine et sa magnificence; ils étaient montés sur des chevaux ara-

bes, dont la tête superbe se relevait avec orgueil, comme s'ils eussent été sensibles à l'honneur de porter de si grands héros.

La troisième aurore, depuis leur départ, commençait à colorer le ciel de ses nuages d'or et de pourpre, lorsqu'ils aperçurent les clochers de Ptolémaïs, le camp des chrétiens et les drapeaux de la croix. Saladin s'arrêta aussitôt et fit dresser ses tentes au pied d'une colline, d'où descendait à gros bouillons une source limpide, et qu'ombrageaient des bosquets de palmiers et de tamarins. Il se hâta d'envoyer prévenir les princes croisés de son approche, de son intention d'assister à leurs jeux, et du désir de Malek Adhel d'y combattre avec leurs chevaliers. A cette nouvelle, tout le camp des croisés fut en rumeur et en mouvement; chacun était

impatient d'aller contempler de près la figure du grand Saladin et de ce Malek Adhel, plus grand encore, et qui jusqu'à ce jour, la terreur des chrétiens, demandait à s'allier à eux par les saints nœuds de l'hyménée. Lusignan fut frappé au cœur, il prévit tout ce que la présence de Malek Adhel allait lui ravir de succès, et l'honneur des joutes, dont il se flattait de remporter seul le prix, ne lui parut plus aussi certain en voyant avec quel concurrent il aurait à le disputer. Pourtant il cacha sa tristesse, car il vit que le loyal Richard était sensible à la haute preuve d'estime que Saladin donnait aux chrétiens : il venait seul, sans armée, au milieu de ses ennemis ; il se livrait à eux sans crainte ; sans conditions : une si grande confiance supposait une grande générosité, et Richard

avait trop d'élévation dans l'ame pour ne pas sentir et reconnaître une action magnanime ; aussi oublia-t-il tous ses intérêts personnels pour donner des louanges vives et sincères à la démarche de Saladin et de Malek Adhel, et n'hésita pas à leur rendre confiance pour confiance, en se rendant à l'instant même sous leurs tentes.

En le voyant arriver sans suite, sans gardes, accompagné de sa seule vaillance, le sultan charmé d'une si haute marque de courtoisie, y répondit de son mieux ; il lui offrit les glaces et le sorbet, et lui prenant la main d'une manière franche et affectueuse, il lui dit : « Grand roi, la dernière fois que nous nous vîmes, tu m'appris combien il était dangereux de t'avoir pour ennemi ; tu m'apprends aujourd'hui le bonheur qu'il

y aurait à t'avoir pour ami? » Ton cœur ne consent-il pas à nous donner ce nom, illustre Richard, s'écria Malek Adhel, ému de retrouver sur ce visage mâle et fier l'image de la beauté qu'il aime; et refuseras-tu d'y joindre celui d'allié et de frère? » La vue du prince réveille à l'instant, dans l'ame de Richard, le souvenir de sa défaite ainsi que celui de sa colère, et il répond d'une voix altérée : « Invincible guerrier, avant de t'avoir vu, jamais Richard n'avait fui; s'il savait comment on attaque, il ignorait comment on recule; faut-il que la main de sa sœur te paie la honte de le lui avoir appris? » — Que dis-tu, noble Richard, repartit vivement le prince, quelle est la victoire qui oserait se placer auprès d'une semblable retraite? ne parus tu pas au milieu de notre armée comme le lion du dé-

sert, qui fond sur une caravane, l'attaque seul, la disperse, ne cède qu'au nombre et ne quitte sa proie qu'après avoir marqué son passage par les plus terribles coups. » La réponse, le ton et la contenance de Malek Adhel plurent à Richard et il ne put échapper à l'ascendant que ce prince obtenait sur tous ceux qui étaient admis en sa présence, ascendant qu'il devait à la noble franchise qui couronnait ses autres vertus, et donnait de la dignité à tous ses discours et de la grâce à toutes ses actions. La conversation fut longue; Richard leur parla des nœuds qui le liaient au sort de Lusignan, du mortel regret qu'il éprouverait si le conseil des évêques le forçait à abandonner son ami et à parjurer sa foi; il ne dissimula point que sans ce serment où il avait attaché son honneur, il

verrait avec plaisir l'alliance proposée, et sa sœur devenir le gage de la paix des deux mondes. Durant cette explication, Malek Adhel avait été obligé de se contraindre plus d'une fois pour ne pas l'interrompre : cependant quand il entrevit que si le conseil des évêques ne lui était pas favorable, Mathilde serait peut-être forcée à donner sa main à Lusignan, il ne put s'empêcher de dire à Richard que la princesse n'était plus libre d'engager sa foi, qu'il l'avait reçue au désert. » Je sais, s'écria le roi, quelle promesse l'imprudente a osé vous faire, mais je sais aussi que le chef de notre église a le droit de l'en relever, et qu'il serait peu sage à vous de compter sur elle.... — J'y compte pourtant jusqu'à la mort, interrompit Malek Adhel avec véhémence; j'y compte comme sur mon

honneur, comme sur le tien, et ce n'est pas peu dire. » Richard voulait répliquer, Saladin l'arrêta. » Pourquoi vous laisser emporter ainsi tous deux par le feu de la colère, dit-il ; remettons le moment des tempêtes au moment où il nous faudra peut-être recommencer à être ennemis : quand le conseil de vos prêtres se sera expliqué, il sera temps de savoir si nous devons nous jurer la guerre à mort ou l'éternelle paix ; en attendant, montrons à l'univers que nous savons aussi bien nous estimer que nous combattre. » Ces paroles éteignirent tout esprit de discorde, et Richard et Malek Adhel se serrant la main avec une franche cordialité, oublièrent leur ressentiment. Cependant l'heure approchait où les tournois allaient s'ouvrir ; Richard le dit à Saladin, et lui demanda s'il ne vien-

drait pas les honorer de sa présence. «Et toi, brave Malek Adhel, ajouta-t-il, ne viendras-tu pas aussi faire éclater ta vaillance et te mesurer avec nous ? le prix des jeux sera donné par ma sœur, et sans doute tu voudras l'obtenir?—J'y vole, s'écria le prince en secouant sa lance, et les yeux étincelants d'amour et de gloire.—Réprime pour aujourd'hui encore, l'impétuosité de ton courage, repartit le roi d'Angleterre, aujourd'hui tu ne seras que spectateur de nos jeux; les juges du camp l'ont résolu ainsi: demain seulement le champ te sera ouvert. —Demain! répliqua Malek Adhel avec douleur, et aujourd'hui peut-être je verrai couronner Lusignan; mais n'importe, demain vengera bien des injures.» Alors il demanda à Richard s'il pouvait voir la princesse Mathilde, et se présenter

l'entour, comme pour se confondre ensemble et donner ainsi l'exemple de l'union et de la paix aux religions et aux puissances qu'elles représentaient.

Saladin se plaça sur un siège très-élevé ; un peu plus bas s'assit Malek Adhel : sur la poitrine du jeune héros on voyait étinceler un riche vêtement, trempé trois fois dans la pourpre de Tyr, et au-dessus de son casque d'airain un triple panache blanc s'épanouissait par étage et se balançait dans l'air ; il regardait autour de lui et ne voyait point encore Mathilde ; les combats allaient s'ouvrir et il lui était interdit de s'y mêler : ces pensées le remplissaient de tristesse, et sa contenance était inquiète et pensive. Le sire de Coucy s'en aperçut ; Coucy, jadis le plus cher ami de Montmorency, et qui eût été son rival de gloire

à la cour de France si Montmorency en avait pu avoir ; il devina la cause du chagrin de Malek Adhel et crut l'adoucir par ces paroles flatteuses : « Jeune héros, il te paraît étrange de demeurer oisif quand on combat autour de toi ; pardonne-nous de l'avoir voulu ; c'est un hommage de plus rendu à ta valeur, puisque nous avons craint, en te laissant aspirer tous les jours à la victoire, qu'elle ne couronnât jamais un chrétien. » Malek Adhel n'avait pas l'esprit assez libre pour répondre à cette politesse ; occupé d'une seule pensée, il dit à Coucy : « Brave Français, puisque je ne puis prétendre aujourd'hui au prix dont la main de la princesse Mathilde doit orner la tête du vainqueur, ne permets pas que Lusignan l'obtienne. — Eh ! pourquoi lui fais-tu l'honneur d'être plus jaloux de lui que de moi,

s'écria Coucy d'un ton blessé ? — Si la princesse devait choisir entre vous, répondit Malek Adhel, je te craindrais davantage ; mais les prétentions de Lusignan, soutenues de l'approbation de Richard, ont éclaté aux yeux de tous ; et, je l'avoue, je voudrais qu'aux yeux de tous elles fussent humiliées. » Alors Coucy lui serra la main en l'assurant qu'il espérait le satisfaire ; et comme les tambours et les trompettes commencèrent à retentir, il ajouta : « Voici le champ qui s'ouvre, et la reine d'Angleterre qui paraît sur le balcon, en face de toi avec la princesse Mathilde. » Malek Adhel tressaillit, car il aperçut Bérengère et derrière elle sa sœur que Lusignan conduisait. Sans doute au désert il l'avait vue aussi belle et plus touchante, mais jamais elle n'avait paru à ses yeux avec tant d'éclat et de ma-

gnificence : sa robe de gaze d'argent était élégamment relevée avec des nœuds de rubis et de pierreries dont les feux éblouissaient, et sur sa tête un tissu délicat d'or et de pourpre retenait sa blonde chevelure. Transporté, hors de lui, Malek-Adhel ne vit plus ni les témoins qui l'entouraient, ni le camp, ni l'univers; il se leva dans une sorte d'extase, et s'écria en serrant la main de son frère, mais sans pouvoir détacher ses regards de l'objet qui l'enivrait : « Saladin, la voilà! » La beauté de la princesse surprit le sultan; il fit un geste d'admiration et répondit à son frère qu'il rendait grâce au ciel que l'amitié eût prévenu la justice. « En voyant l'excuse de ta faiblesse, lui dit-il, comment ne t'aurais-je pas pardonné? Mais pour te pardonner, tu le sais, je n'ai pas eu besoin de la voir. » A

cet instant Bérengère ayant reconnu le prince, le salua avec une vive expression de reconnaissance et de joie: Mathilde leva les yeux sur lui et les baissa, en rougissant, avec tant de grâce, que sa beauté en augmenta encore, et que Malek Adhel ne put s'empêcher de dire à son frère: « Saladin, je consens à mourir pour toi, mais je jure que je ne vivrai pas sans elle. . . . . .

Tout à coup les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent, les combattants se mêlent et les jeux commencent: on voit briller tour à tour la force, l'adresse et la vaillance; Lusignan animé d'une ardeur sans égale, lutte dans les pas d'armes, les castilles et les joutes, et lutte victorieusement. Bientôt monté sur un cheval fougueux dont l'impétueuse impatience répond à la sienne, il lève la lance et donne

le dernier défi. Aussitôt tous les fers se croisent, se choquent, se brisent; l'éclair brille, le feu jaillit; hommes, chevaux sont renversés pêle mêle sur la poussière : Lusignan et Coucy restent seuls debout; irrités de se voir disputer si long-temps une victoire qui leur est si chère, ils fournissent leur carrière et reviennent l'un sur l'autre à bride abattue, enflammés de courroux et d'orgueil; leurs lances se brisent jusqu'au poignet : ils tirent leurs épées; tous les spectateurs sont émus; Malek Adhel ne peut s'empêcher d'applaudir. Cependant les juges du camp s'approchent et rappellent que les lois des jeux ne permettent que le combat au fer émoulu : les deux fiers rivaux renoncent avec dépit à l'espoir de verser leur sang, mais au défaut de l'épée, ils se servent du tronçon de leurs lances; ils se

serrent, se pressent, voltigent l'un autour de l'autre, cherchent à se surprendre et à se saisir. Malek Adhel les suit de l'œil, ne perd aucun de leurs mouvements; de la pensée encourage Coucy, lui indique les moyens de vaincre, se désespère quand il les manque, et reconnaît dans Lusignan un rival digne de lui. Cependant le sire de Coucy paraît avoir l'avantage, il vient d'enlever son ennemi, de le renverser à terre, il s'y précipite avec lui; mais au moment où il va l'accabler, Lusignan, par un tour adroit, se relève, lui fait faire un faux pas, le héros français tombe; Malek Adhel laisse échapper un cri de regret, Lusignan le regarde d'un air de triomphe et d'orgueil, et poursuivant sa victoire, il oblige Coucy renversé et vaincu à avouer sa défaite. Le camp retentit d'acclamations; toutes les

voix s'écrient: honneur à Lusignan! honneur au roi de Jérusalem. A ce titre, Saladin et son frère se regardent et sourient, le premier avec ironie, l'autre avec amertume. Le vainqueur passe avec fierté sous le balcon de Mathilde, il la salue et se prépare à aller recevoir de sa main le prix qu'il vient d'obtenir; il monte les degrés, se met à genoux devant elle, baise sa main; elle est obligée de le permettre et de passer autour de son col, une magnifique chaîne d'or, signe éclatant de sa victoire. A ce spectacle, Malek Adhel ne peut contenir sa douleur, elle éclate dans ses yeux, dans son geste, et l'égare jusqu'au point de lui faire trouver que Mathilde est coupable. Il l'accuse, la condamne; il aurait voulu qu'aux yeux de tout le camp elle eût refusé de couronner Lusignan. Il se meurt d'impatience

de lui faire entendre ses plaintes, mais comment lui parler au milieu de tant de témoins? ne sait-il pas que ses discours, ses gestes, et jusqu'à ses regards, tout va être épié! Il n'y songerait guère s'il ne pensait qu'à lui, mais malgré sa colère, il pense toujours à elle, et même au moment où il ose lui reprocher un tort, il donnerait encore mille vies s'il les avait pour lui épargner un chagrin. Cependant il va enfin lui être permis de se rapprocher d'elle. Dans un magnifique pavillon que Richard a fait élever sur le bord de la mer, les danses vont succéder aux jeux, et Saladin est invité à s'y rendre avec Malek Adhel; mais l'austère sultan s'y refuse, les folâtres plaisirs le touchent peu, sa vaste ambition ne lui permit jamais de s'y plaire; il se retire, il va sous sa tente s'occuper des grands intérêts de son em-

pire, et laisse Malek Adhel prendre seul le chemin du pavillon où les princes chrétiens l'attendent. Richard vient au devant de lui et le présente à Bérengère; il se courbe devant elle et s'incline avec respect sur la main qu'elle lui offre. Dans la crainte de déplaire à son époux, elle s'efforce de vaincre l'émotion que lui cause la vue de son libérateur, mais elle ne peut en être maîtresse, des larmes révèlent malgré elle la vivacité de la reconnaissance qu'elle n'ose exprimer; d'une voix altérée elle dit : « Ah! prince, que ne puis-je vous rendre ici une partie des biens que j'ai reçus de vous! — Madame, répond-il, vous savez assez quel est celui que j'y viens chercher. » Alors elle se hâta d'ajouter d'un ton plus bas et en feignant de se baisser vers lui pour le relever : « Noble Malek Adhel, que ne suis-je maî-

tresse d'en disposer, vous ne l'attendriez pas long-temps.» Il la remercia par un regard plein de gratitude, et se tourna pour saluer Mathilde qui était à demi-cachée derrière le siège de la reine. Debout auprès d'elle, Lusignan d'un air fier et dédaigneux, semblait insulter aux hommages du prince, et celui-ci outré de retrouver toujours cet odieux rival à côté de Mathilde, ne pouvant contenir l'amertume de son cœur et n'osant la révéler, regarda Mathilde d'un œil si sévère et si triste, que dans le trouble qu'elle en ressentit elle laissa retomber la main qu'elle avançait vers lui, et une larme vint mouiller sa paupière. Malek Adhel le vit; saisi de repentir, il s'accusait déjà, se disant en lui-même, que le tort d'affliger Mathilde était au-dessus de tous ceux qu'il lui supposait; mais il fut bientôt

interrompu dans ses réflexions par le bruit des instruments de joie qui annonçaient que les danses allaient commencer. Lusignan comme vainqueur des joutes, avait seul les honneurs de la fête; c'était à lui qu'appartenait d'ouvrir la riante cérémonie et de choisir le premier parmi les dames; il prit la main de Mathilde et la conduisit au milieu de l'immense salle; tous les regards étaient sur eux. Lusignan avait quitté sa pesante armure; un riche et court manteau couvrait ses épaules, de légers éperons d'or ornaient ses pieds, et sur son front désarmé éclatait une vive et brillante joie. Son corps souple et agile se prêtait avec grâce à tous les mouvements d'une dans grave, et jamais il n'avait paru avec tant d'avantages qu'en ce moment où il joignait à la gloire du triomphe, le plaisir d'être auprès

de Mathilde, et le plaisir plus doux d'affliger son rival. Néanmoins sa satisfaction n'était pas pure et entière, car il ne pouvait se dissimuler avec quelle peine la princesse d'Angleterre se prêtait à ce que l'étiquette des cours et les ordres de son frère exigeaient d'elle. Forcée d'accepter la main de Lusignan et de se montrer seule avec lui au milieu d'une foule immense de spectateurs qui les unissait dans ses applaudissements, la profonde mélancolie empreinte dans ses regards et la langueur de ses mouvements, disaient assez que la place qu'elle occupait n'était pas celle que son cœur aurait choisie, si elle avait été libre de n'écouter que lui. Cependant la répugnance qu'elle éprouvait ne pouvait altérer ses attraits ni diminuer ses grâces; la danse sérieuse convenait parfaitement à la dignité de

son maintien : l'abandon que la tristesse jetait sur ses manières, leur donnait un charme de plus et imprimait à toute sa personne cette grâce divine et morale qui vient de l'intérieur et pare la beauté du corps de la beauté de l'ame.

Un triple rang de spectateurs assis sur de riches gradins, vêtus des plus somptueux habits, le feu éblouissant des lumières, des dorures, des cristaux taillés en girandoles et en colonnes, le bruit des instruments de joie, des fanfares guerrières, la beauté des dames, la valeur des chevaliers et l'éclat de tant de sceptres réunis, jetaient sur cette assemblée une pompe et une magnificence auxquelles le monde n'avait encore rien vu de comparable. Mais que tous ces vains et brillants spectacles touchent peu un cœur vraiment occupé! au milieu de

ces royales grandeurs, Malek Adhel ne songeait qu'à Mathilde, n'entendait qu'elle, ne désirait que lui parler un moment; s'il s'enorgueillissait de la voir si belle, de la voir élevée au-dessus de toutes les beautés de l'univers, il s'indignait qu'aux transports d'admiration qu'elle excitait, on osât joindre le nom de Lusignan, et que cet arrogant souverain eût le droit de tenir de son triomphe, la faveur de se placer auprès d'elle dans le banquet fastueux qui succéda aux autres plaisirs.

Cependant quand les danses folâtres et bruyantes succédèrent aux danses graves et sévères, Mathilde revint se placer auprès de la reine; l'assemblée dont elle charmait les yeux osa manifester le désir de la revoir danser encore, et de voir Malek Adhel remplacer Lusignan dans

l'honneur de la conduire. Le prince charmé vole vers elle, lui prend la main ; la vierge se lève, et ce visage pâle et mélancolique est animé tout à coup des plus vives couleurs et d'une douce joie: Lusignan furieux accourt et les sépare, mais pas si promptement pourtant que Mathilde n'ait eu le temps de glisser dans la main du prince un billet et une clef. Malek Adhel interdit, et du don qu'il reçoit et de l'audace de Lusignan, demeure un moment immobile; Lusignan s'écrie que son triomphe lui a donné le droit d'être en ce jour le seul chevalier de la princesse, que nul ne peut le partager avec lui; « et si j'étais d'humeur à le céder, ajouta-t-il d'un ton menaçant en regardant Malek Adhel, crois-tu que ce soit pour toi que je le voulusse faire! » Le prince frémit de colère, et rendant menace pour

menace, il répond : « Tu fais bien Lusignan d'user de ton droit aujourd'hui, car je jure que c'est le dernier jour de ta vie où je t'en laisserai jouir; demain je pourrai combattre; demain, pour être vainqueur, tu ne me feras pas ordonner par tes rois de demeurer oisif, et nous verrons demain et durant le reste des jeux, lequel de nous sera assis aux côtés de l'illustre Mathilde. » Il dit et s'éloigne, et s'il n'en dit pas davantage c'est qu'une confuse et inexprimable joie remplit tellement son cœur, qu'il n'y peut rester aucune place pour la colère; et s'il s'éloigne si promptement, c'est que le mystérieux papier qu'il tient, la clef qui y est jointe, lui promettent des biens qu'il ne touche encore que par la pensée et dont il est accablé. Osera-t-il croire tout ce qu'il suppose? obtiendra-t-il tout ce qu'il attend?

Que va lui dire ce papier? et cette clef, source de toutes les plus ravissantes espérances, où est-elle destinée à le conduire?

A peine est-il hors de la vue du camp, qu'il précipite ses regards sur le billet de la princesse; c'est la première fois que les traits de cette main chérie viennent s'offrir à lui, et quel amant vit jamais sans émotion l'écriture de la beauté qu'il aime? il ne peut commander à son impatience, d'une main tremblante il brise le cachet, et lit ce qui suit:

« Demain aux premiers rayons du » jour cette clef vous ouvrira le mo» nument où reposent les cendres du » grand Montmorency, c'est là que » vous trouverez Mathilde. »

Malek-Adhel doute s'il veille; un rendez-vous! il est trop heureux pour songer à être surpris, mais s'il était

moins heureux, peut-être serait-il surpris de la démarche de Mathilde. En effet, quel motif a pu inspirer à cette jeune et timide vierge la hardiesse de proposer un rendez-vous. Ah! sans doute ce cœur pur et religieux n'a pu concevoir une si téméraire pensée, qu'avec la vue d'un grand bien à faire et d'un important devoir à remplir. Maintenant elle connaît assez le monde pour savoir qu'une pareille conduite la compromettrait étrangement, et la modeste Mathilde craint beaucoup de mal faire aux yeux des hommes et de s'attirer leur censure, mais la pieuse Mathilde craint plus encore de mal faire aux yeux de l'Éternel, et de mériter le reproche d'avoir mis le respect humain au-dessus des lois divines : c'est pour y obéir bien plus que pour obéir à son amour qu'elle s'est déterminée à entretenir

Malek Adhel en secret. Elle a de grands sacrifices à lui demander; des sacrifices qui ne peuvent être retardés d'un jour, et d'où dépend peut-être le salut éternel de ce prince. Devant de si hautes considérations, elle a dû faire taire les bienséances ordinaires, et c'est parce qu'elle a commencé par n'écouter que sa conscience indépendamment de son cœur, qu'elle permet ensuite à son cœur d'être satisfait des conseils de sa conscience.

Cependant malgré la pureté, j'ai presque dit la sainteté de ses intentions, quand le jour naît et que le moment d'aller joindre Malek Adhel approche, sa pudeur s'étonne et s'alarme; elle hésite, elle balance, et c'est bien plus le devoir que l'amour qui lui donne le courage de partir.

Elle sort de Ptolémaïs à l'heure où le soleil commence à faire disparaître

« Laissez-moi seule ici quelques instants, ne troublez pas mes méditations, je vais prier pour la prospérité de la foi et la conversion des infidèles. Les femmes ne s'étonnent point de cet ordre, elles sont habituées à lui voir faire de longues retraites sous le cénotaphe de Montmorency, dont elle et l'archevêque de Tyr ont seuls la clef. En partant, Guillaume lui remit celle qu'il possédait, et il était loin de soupçonner qu'elle fût destinée à passer entre les mains de Malek Adhel, Mais Mathilde a cru devoir le faire, et en ouvrant la porte, elle ne pense pas que Guillaume lui-même blamât sa démarche. Elle entre d'un pas tremblant, elle s'enfonce sous les lugubres ombres de ce monument où repose le plus grand des chevaliers français : tout l'intérieur est tendu de noir et une magnifique lampe d'argent l'é-

claire nuit et jour ; c'est à la lueur de ses pâles rayons qu'elle aperçoit Malek Adhel ; il l'a reconnue, il se précipite, l'amour, la joie, l'émotion l'empêchent de proférer des paroles suivies, mais sa joie va se manifester par des acclamations ; elle se hâte par un signe expressif de lui imposer silence ; il obéit et se tait, mais son cœur ne peut se taire, il exprime le délire de sa félicité avec des transports, des regards et des larmes ; la chaste vierge se recule, baisse la vue, et d'une voix recueillie lui parle ainsi :

CHAPITRE XXXIX.

« Malek Adhel vous devez croire que ce n'est point pour écouter votre amour, ni pour nous livrer à de tendres joies que je suis venue ici; ce serait profaner les tombeaux, insulter à la mort. Les paroles qu'on fait entendre auprès d'un cercueil doivent être saintes, sévères et solennelles comme lui. » En prononçant ces mots, Mathilde avait mis en effet tant d'austérité dans son maintien et sa physionomie, que Malek Adhel en fut frappé. Ce que les images de la mort n'avaient pu faire, fut produit à l'instant par l'accent de Mathilde, et aussitôt

qu'elle eut parlé, les pensées voluptueuses qu'il avait osé nourrir jusques dans cet asile du trépas, s'évanouirent pour faire place à une crainte respectueuse. « Mathilde, lui dit-il, loin de vous comme en votre présence, je ne puis m'occuper que du seul amour; les plus tristes objets n'en peuvent détacher ma pensée, il est avant tout, il est le premier des biens..... — Le premier des biens terrestres, interrompit-elle, mais le premier des biens terrestres est peu de chose pour une ame chrétienne. Écoutez-moi, Malek, Adhel, l'intérêt le plus pressant que je puisse connaître, l'intérêt de votre salut a pu seul m'entraîner dans une démarche qui, pour n'être pas ce qu'il y a de plus téméraire, doit être ce qu'il y a de plus pur et de plus saint; c'est demain que s'assemble le conseil des évêques, et cependant le vénéra-

ble Guillaume ne paraît pas : on va prononcer sur nos destinées, et cependant votre ame est encore dans les ténèbres de l'erreur; le conseil des pères de l'église osera-t-il me donner à un époux infidèle? et s'il l'ose, si la politique les engage à le vouloir, la religion me permettra-t-elle de le vouloir aussi? — Que dites-vous, Mathilde, s'écria le prince avec une surprise mêlée de colère, ai-je bien entendu? Si vos évêques vous donnaient à moi je n'aurais pas encore vaincu tous les obstacles, et j'aurais la douleur, douleur aussi terrible qu'inattendue, d'en trouver un dans votre cœur? — Hélas! reprit-elle, je crains bien que vous ne l'y trouviez pas, je suis faible, l'amour est puissant et vous êtes bien près de Dieu dans mon ame; mais écoutez, Malek Adhel, écoutez quel motif m'a conduite ici. Vous ignorez

pourquoi l'archevêque de Tyr n'est point à Ptolémaïs, vous ignorez les obligations inouies que vous avez à ce digne prélat : s'il a quitté la cour et ses grandeurs, s'il a déposé sa mitre et sa pourpre, c'est pour vous qu'il l'a fait. Entraîné par sa charité, soutenu de sa vertu et de son Dieu, il a pris seul la route de Césarée pour vous voir, vous parler et employer toute l'ardeur de son éloquence à vous faire goûter la parole de vérité. — Quand j'ai quitté Césarée, l'archevêque n'y avait point paru encore, repartit le prince. — Et cependant, ajouta Mathilde, il était parti plusieurs jours avant ce jour.... dirais-je doux, dirais-je terrible, où vous me surprites à Ptolémaïs. — O ma bien-aimée ! interrompt-il, il n'y a de jours terribles que ceux où je ne vous vois pas. — Eh bien ce sont pourtant de ces jours là que

je vais vous demander, reprit-elle avec force et dignité ; Malek Adhel, l'honneur, la reconnaissance et notre intérêt même vous imposent également d'abandonner les combats, la victoire, l'amour et ses plaisirs, pour aller chercher des lumières sur le sort de cet infortuné vieillard, qui maintenant gémit peut-être dans les fers ou expire dans les tourments parce que votre salut lui a été plus cher que sa vie. — O! ciel, Mathilde, s'écria-t-il, qu'exigez-vous? vous voulez que je vous quitte? — A l'instant même, car lorque le danger est pressant le devoir est impérieux, et il n'y a pas un instant à perdre. — Vous voulez que je m'éloigne, que je m'éloigne le jour où je dois humilier Lusignan et triompher à vos yeux! — Misérable vanité humaine, reprit la princesse, qui jamais n'est rassasiée d'éclat et de suc-

ces, et qui, en gonflant l'ame de biens périssables, l'empêche de se nourrir des biens éternels. O Malek-Adhel, qu'est-ce qu'un triomphe contre Lusignan? n'en avez-vous pas remporté cent fois de plus glorieux, et quel fruit en avez-vous recueilli? Mais un triomphe sur vos propres penchants, un triomphe du devoir sur les plus impétueux désirs, un triomphe de la vertu sur la gloire elle-même, ceux-là peut-être vous sont encore étrangers, et cependant ils demeurent toute la vie et nous suivent même au-delà. Malek-Adhel, que t'importe d'humilier Lusignan? sa chute est-elle digne de ce que tu sacrifierais, et ne seras-tu pas bien plus grand en t'élevant au-dessus de toi-même qu'en t'élevant au-dessus de lui? Crois-moi, abandonne des combats dont la victoire t'est assurée; consens même, s'il le

faut, à ce que Lusignan reçoive de ma main une nouvelle couronne, et sûr de mon cœur et de mon éternel amour, cours les mériter davantage en volant où l'humanité et la reconnaissance t'appellent. — Mais, Mathilde, répliqua le prince, pourquoi faut-il que je parte, pourquoi me l'ordonnez-vous? ne puis-je pas envoyer à la recherche de Guillaume des serviteurs pleins de zèle et de dévouement qui pourraient me remplacer?... —Te remplacer, lorsqu'il s'agit d'être généreux et grand, interrompit-elle avec vivacité! ne me permets pas de croire que cela soit possible; ne me permets pas de croire que, quand il faut secourir l'infortune, un autre que toi y mît autant de zèle et y trouvât autant de plaisir. Malek Adhel, si par un miracle de la providence de Dieu, quoique musulman, tu ne surpassais

pas les autres hommes en vertus, où serait l'excuse de mon amour? Il n'y a que toi dont la bonté infatigable puisse suivre et reconnaître les traces du digne archevêque, et s'il est vrai, comme je le crains, que les infidèles l'ont chargé de fers, il n'y a que toi qui soit puissant dans l'empire de Saladin, pour les briser et ouvrir les cachots où on le retient. Ah! que par une pareille conduite tu acquiers de nouveaux droits à sa reconnaissance, à l'estime des chrétiens, à ma tendresse; et quand l'univers apprendra que tu as délaissé de vains triomphes pour sauver un vieillard, crois-tu que ta gloire y perde? et quand tu te présenteras au conseil des évêques comme libérateur de Guillaume, crois-tu qu'il sera moins disposé en ta faveur que si tu t'y présentais comme vainqueur

de Lusignan? et quand toutes ces récompenses humaines te manqueraient, ta conscience, Dieu et l'amour de Mathilde te manqueront-ils?..... — Je pars, interrompit le prince en se mettant à genoux devant elle; ô fille du ciel, tu m'ouvres un nouveau monde où je sens qu'il y a quelque chose de mieux que le plaisir, et où la vertu a une volupté supérieure à celle de l'amour même; Mathilde, si vous n'êtes pas une femme unique, s'il y en a d'autres qui vous ressemblent en Europe, je ne m'étonne plus des hommages qu'on leur rend et de l'empire qu'elles y exercent. Comment ne pas voir une créature toute divine dans la beauté à laquelle on ne peut plaire qu'à force de gloire et de vertus? ô heureux chevaliers chrétiens! ne vantez plus votre vaillance, combien elle doit vous être facile;

quand le même objet qui vous enflamme d'amour est celui qui vous enflamme d'honneur..... Oui, Mathilde, je t'obéis, je pars, et tu as mis un sentiment si nouveau dans mon ame, qu'il me semble que je pars sans peine. — O mon Dieu! s'écria la princesse avec transport, qu'est-ce donc que cette ame de Malek Adhel, puisqu'elle est si grande quoiqu'elle ne vous possède pas encore? Tout ce qu'il y a de plus excellent est fait pour demeurer éternellement en elle; il n'y a point sur la terre d'asile plus digne de vous: mon Dieu, quand donc y descendrez-vous, et toi noble Montmorency, ajouta-t-elle en se prosternant près du cercueil, toi dont les cendres doivent s'émouvoir devant un héros si semblable à toi, redouble tes prières, implore toutes les puissances du ciel, qu'elles demandent

avec toi la grâce de Malek Adhel, parle pour lui, esprit bien heureux comme tu parlais à ton lit de mort, et que tes larmes, tes vœux et ton sang soient le lien qui unisse et reconcilie Malek Adhel avec Dieu. » A ces mots, le prince s'agenouilla aussi près du cercueil et dit : « Illustre héros, toi dont j'admirais la vie et dont j'honore la cendre, toi dont le trépas m'a coûté des larmes et dont l'amitié m'eût été si chère, toi, enfin, à qui seul je pouvais pardonner d'aspirer à la main de Mathilde, parce que seul tu m'en paraissais digne ; sans doute, il reste autre chose de toi que cette poussière insensible : ah ! de ce séjour inconnu que tu habites, daigne, daigne parler à mon cœur et lui apprendre comment il pourra concilier l'honneur, l'amitié et l'amour. » Après une longue pause, Mathilde lui répondit d'u-

ne voix plus calme et en se relevant: « L'archevêque de Tyr vous en instruira; hâtez vous de le joindre; partez à l'instant même, sans retourner au camp, sans le dire à Saladin; Saladin pourrait vous retenir, et un jour de délai peut tout perdre : le conseil des évêques s'assemble demain, peut-être ne durera-t-il pas plus de huit jours, il faut qu'avant ce terme vous ayez trouvé Guillaume, que vous l'ayez ramené ici; il faut qu'avant ce terme Guillaume vous ait converti, vous ait ébranlé du moins, parce qu'alors il parlera pour vous au conseil, il parlera pour moi, il demandera notre union, et vous le savez, rien ne résiste à l'éloquence de Guillaume. — Ma bien-aimée, répliqua-t-il avec tristesse, tu me déchires le cœur, je ne puis renoncer à toi, et je ne puis trahir un frère qui m'accable de bienfaits! Eh

quoi, pour concilier tant de devoirs contraires ne ferais-tu pas mieux d'accepter un époux musulman? je ne le serais pas de cœur, Mathilde, et je servirais, en secret, le même Dieu que toi.—Hélas! reprit la vierge, l'Éternel ne veut point être servi en secret, et je crains bien qu'il ne se tînt pour offensé d'un encens qu'on n'oserait lui adresser publiquement.... Mais je l'avoue, si l'archevêque de Tyr pensait autrement, je n'aurais point de peine à penser comme l'archevêque de Tyr. Pars donc, Malek Adhel, va chercher Guillaume, il t'aime comme l'enfant de ses entrailles, il donnerait son sang pour ton salut, et cette secrette tendresse que tes vertus ont obtenue de sa grande ame, le disposera, sans doute, à une indulgence que les autres évêques n'auraient point; Guillaume nous sou-

tiendra si tu es chrétien dans le cœur, peut-être sera-t-il satisfait, peut-être attendra-t-il du temps et de mon influence une plus entière conversion; peut-être, enfin, m'ordonnera-t-il des choses auxquelles je n'oserais consentir sans lui..... — O Mathilde! interrompit le prince avec impétuosité, dis-moi donc quelle inconcevable magie s'attache à tes discours? oui, malgré les réserves de ta modestie je crois avoir entendu ton cœur, et maintenant mon sang bouillonne et ma pensée dévore les instants, les distances! il me semble même que je suis impatient de te quitter. — Adieu donc, lui dit-elle en élevant les bras vers lui, va chercher l'ami de Dieu et rapporte-moi la permission d'être heureuse. — O ma bien-aimée! reprend-il en la pressant sur son cœur, ma future épouse, adieu! et il se tait, hors d'é-

tat d'ajouter un seul mot. La chaste vierge se détourne, se recule; elle lui abandonne sa main, et appuyant son visage contre une des figures de marbre qui pleurent autour du cercueil, elle les couvre de larmes véritables, mais ce sont des larmes de tendresse et de bonheur; celles dont le prince arrose sa main sont brûlantes et passionnées; ils pleurent et se taisent, et jamais l'amour ne règna avec plus d'enthousiasme et d'empire que sur ces deux cœurs qui pleurent et se taisent: quel langage qu'un tel silence! que de vie auprès de ce tombeau! Ils demandent, ils espèrent de longs jours de félicité, en foulant aux pieds cette cendre qui ne demande, qui n'espère plus rien, et c'est du milieu des ombres de la mort que s'échappe de leurs lèvres le serment de l'éternel amour. Ah! sans doute, à ce serment

la joie des bienheureux est descendue un moment dans leur ame, car qu'est-ce que la joie des bienheureux si non cet éternel amour? Cœur humain, te voilà donc comme Dieu t'a fait, avec tes oppositions et tes contrastes, ayant autant de larmes à donner à l'excès du bonheur qu'à l'excès de l'infortune; si faible, que quand la volupté t'accable, à tes plaintes, à tes gémissements, on dirait que tu te meurs d'angoisse, et si grand qu'aucune chose de la terre ne peut te suffire ni te remplir, et qu'à moins que le ciel ne s'y place tout entier, avec ses biens incompréhensibles et son éternelle immensité, il y reste toujours du vide!

Mathilde se préparait à sortir du tombeau et à retourner à Ptolémaïs avec tout son cortège, afin de rendre à ce lieu sacré la solitude dont ce prince avoit besoin pour s'éloigner

à son tour, lorsqu'un bruit soudain se fit entendre à la porte. — Qu'est-ce, s'écria la princesse effrayée ? — C'est moi, répondit une voix qu'elle reconnut à l'instant pour celle de Bérengère, je suis venue ici vous joindre avec le roi, et nous ne voulons point que vous demeuriez si long-temps enfermée dans un tombeau. » Mon Dieu ! nous sommes perdus, dit-elle tout bas, Richard est là, s'il entre, s'il vous voit... tout votre sang versé... O Malek Adhel ! nous mourrons ensemble. « Calme ta frayeur, ma bien-aimée, reprend-il, je saurai me dérober aux regards du roi. » Il dit, et se place sous le drap mortuaire qui couvre le cercueil de Montmorency : Mathilde en l'arrangeant sur sa tête éprouve une nouvelle terreur ; mais ce n'est plus la crainte d'être surprise qui la cause ; en voyant Malek Adhel

sous ce linceul funèbre, et comme enseveli par les ombres du trépas, il lui semble qu'il vient d'être retranché du nombre des vivants, qu'entre elle et lui, la mort est là qui lui crie que le jour n'est pas loin, où elle sera appelée à le couvrir pour toujours du voile funéraire. Frappée de ce funeste pressentiment, elle pâlit, chancelle, et d'une main tremblante ouvre avec peine la porte où Bérengère l'attend. Surprise de l'extrême altération de ses traits, la reine lui demande quelles sont les sombres méditations qui ont pu la changer ainsi; mais trop de frayeurs troublent encore l'ame de la vierge pour qu'elle ait la force de répondre, elle regarde Berengère, essaie de sourire, ses lèvres se refusent à ses efforts, et elle est obligée de s'asseoir pour calmer ses sens éperdus; Richard l'examine attentivement.

« Jamais, dit-il, on ne se plut autant dans les tombeaux, et on n'en sortit avec tant de peine et d'effroi : quel est donc le charme qui vous y retient, et les pensées qui vous y occupent ? » Il s'avance alors sous le mausolée, Mathilde frémit, elle voit un abîme devant elle, et la destruction s'élever à ses côtés. Si Malek Adhel dit un mot, s'il laisse échapper un soupir, si l'inflexible Richard l'aperçoit, rien ne pourra arrêter l'impétuosité de sa colère ; il plongera son épée dans le cœur du prince, et les gouffres de l'enfer s'ouvriront pour recevoir leur proie. Ah ! plutôt que de laisser consommer sa perte, elle est décidée à tout braver, elle s'élancera au-devant du héros qu'elle aime, elle lui servira de bouclier ; pour que Richard atteigne ce cœur généreux, il faudra qu'il perce

celui d'une sœur, et peut-être reculera-t-il devant son propre sang? Déterminée ainsi, elle se lève; s'approche, écoute, prête à voler au moindre bruit; mais elle n'entend rien, tout est tranquille, et Richard reparaît bientôt avec un air calme, qui l'instruit assez qu'il n'a rien découvert; il sort, ferme la porte, prend la clef, et dit à sa sœur: « Vous ne rentrerez plus ici, Mathilde; les impressions que ces images font sur vous sont trop vives pour être renouvelées, et tant de tristesse ne convient pas au sort qui vous attend. Dites donc adieu à ce monument, car je jure que vous ne reverrez plus les lugubres objets qu'il renferme. » Richard, en prononçant ces paroles, ne sait point le mal qu'elles font à sa sœur, ni quel sinistre pressentiment elles confirment; sans être coupable,

elle vient presque d'éprouver les terreurs du crime ; sans avoir rien perdu, elle éprouve maintenant celles du désespoir. L'infortunée dévore sa douleur en silence, et élevant seulement vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, elle y cherche celui qui peut seul l'entendre, l'excuser, et lui prêter des secours pour ce qu'elle espère, ainsi que des consolations pour ce qu'elle craint.

CHAPITRE XL.

Dans le courant de cette journée, les jeux recommencent, et le champ d'honneur s'ouvre pour les musulmans. Saladin vient prendre sa place accoutumée; mais Malek Adhel n'est point auprès de lui. Chacun s'étonne et ne sait qu'augurer de son absence. Comment se peut-il que là où il y a un triomphe à obtenir, un rival à humilier, et un prix à recevoir des mains de la princesse d'Angleterre, Malek Adhel tarde tant à paraître. Par considération pour ce grand prince, et les prières de Saladin, on suspend encore quelques heures l'ou-

verture du tournois. Durant cette attente, tous les regards se tournent vers Mathilde, afin de découvrir sur son visage les traces de ses sentiments secrets ; mais elle a repris sa sécurité, la terreur de ses pressentimens s'est effacée, et satisfaite de la générosité et du dévouement de Malek Adhel, elle est bien plus près de se réjouir que de s'affliger de son absence. Lusignan s'approche d'elle, et d'un air ironique, il lui dit : « Malek Adhel est bien lent, madame, à venir exécuter ses menaces, et bien peu empressé de justifier cette confiance, qui ne lui permettait pas de douter hier qu'il n'obtînt le prix aujourd'hui ; si c'était une grande présomption à lui d'en être si sûr, c'était le moindre de ses devoirs de venir le disputer. —Sire, reprit la princesse avec une froide dignité, Malek Adhel est trop

connu pour qu'il soit permis d'en mal penser, et la récompense due à un si noble caractère, c'est d'être sûr que quand il ne remplit pas un devoir ordinaire, c'est qu'il en remplit un plus grand. »

Elle dit et s'éloigne : Lusignan demeure confondu, il s'approche de Richard, et lui demande s'il est sûr que sa sœur n'ait reçu aucun message, aucune visite de Malek Adhel; le roi l'affirme. Néanmoins, Lusignan doute encore, car l'amour jaloux est pénétrant, et il se souvient du jour où le prince fut introduit chez Mathilde, à l'insu de Richard. Mais il est arraché à ses sombres réflexions par le bruit des fanfares, qui annoncent que le temps désigné pour attendre Malek Adhel, vient d'expirer, et que les juges du camp ont levé les barrières : la gloire brille, les guerriers volent,

et en ce jour de réunion, les musulmans se mêlent aux chrétiens, et le combat devient plus vif et plus acharné que la veille ; contre quelques-uns, les Sarrazins ont l'avantage ; Kaled renverse les plus valeureux chevaliers ; mais Lusignan le renverse à son tour, et finit par l'emporter sur tous : il est une seconde fois couronné des mains de la princesse ; il l'est encore le lendemain et les jours suivants. Cependant tous les esprits sont en fermentation, Saladin commence à s'inquiéter vivement de l'absence de son frère, il ne peut y trouver aucune cause. Abandonner toutes les victoires à son rival, s'éloigner du théâtre où ses destinées se décident, et de l'objet dont son cœur est épris, paraissent au sultan des choses si étranges, que son amitié s'alarme de la seule explication qu'il y peut don-

ner ; il connaît Malek Adhel, l'impétuosité de son courage et la violence de ses passions ; il sait que le monde n'a point d'obstacle capable de l'arrêter ; Malek Adhel serait-il perdu pour le monde et pour lui ? Tandis que cette terrible pensée déchire son cœur fraternel, et que, par ses ordres, des émissaires volent de tous côtés sur les traces du prince, le temps fuit et le jour approche où le conseil des évêques doit prononcer l'arrêt qui décidera des destinées du monde. Le plus profond secret enveloppe leurs discussions, et ces pères vénérables n'ont laissé pénétrer à personne de quel côté ils feront pencher leurs saintes balances. En vain Lusignan a-t-il cherché à le découvrir, en vain pour se faire des partisans parmi eux, a-t-il remué sourdement toutes les

intrigues ; en vain leur a-t-il rappelé souvent que c'étoit à lui qu'ils devaient l'auguste mission dont la chrétienté les avait chargés, il n'a pu réussir à surprendre leur religion, ni à altérer la droiture de leurs jugements : plus ils reconnaissent l'importance du fardeau dont on les a honorés, et la confiance qu'on a eue en leurs lumières, plus ils veulent s'en montrer dignes. Ce n'est pas seulement de l'intérêt politique de deux empires dont ils s'occupent, c'est de la cause du ciel ; ils sont les arbitres de la foi, ils travaillent pour Dieu, et cette grande pensée qui les élève si haut, les a dépouillés de toute faiblesse humaine. Lusignan s'en étonne, et se trouve ainsi déçu dans ses espérances. En proposant ce conseil, il avait bien calculé tout ce que la dissimulation et la flatterie ont de puissance sur l'es-

prit des hommes, et il ne s'était pas trompé ; mais ces hommes étaient des chrétiens, et des chrétiens animés du véritable esprit de leur loi divine sont plus que des hommes ; voilà ce qu'il avait trop oublié.

Cependant il ne se rebute pas, il sait que l'archevêque de Nazareth et l'évêque de Bethléem détestent les infidèles ; qu'ils sont après Guillaume, les plus éloquents pères de l'église, et il croit pouvoir compter sur eux. Il voudrait bien que Richard employât son crédit sur les évêques de son royaume, pour les éloigner de tout esprit de conciliation ; mais il n'ose lui proposer de les séduire, il respecte trop le caractère de Richard pour lui parler de semblables moyens, et craindrait même d'altérer son amitié en lui laissant voir qu'il en fait usage : du moins il tire parti de la

brusque franchise du roi, il sait lui faire déclarer publiquement en plusieurs occasions, que le conseil l'obligerait en prononçant un refus, et parvient même à obtenir de son amitié, de presser la fin de cette assemblée, car il craint que si Guillaume y paraissait, il n'entraînât tous les avis en faveur de Malek Adhel, et un pressentiment confus lui crie que Guillaume est près d'arriver. Enfin il a paru ce jour où la décision va se prononcer, où la trève va être changée en paix ou en guerre, où Mathilde va connaître son sort; dans douze heures, elle n'aura plus d'espérances à nourrir, ni de changements à attendre; dans douze heures, tout sera fini pour elle. Ce jour terrible se passera-t-il comme les précédents, dans un lugubre silence, sans qu'aucune voix lui révèle, l'in-

truise du sort de Malek Adhel et de l'archevêque. C'est maintenant que son ame est agitée, et que sa physionomie dit le secret de son ame. Si elle osait, elle se repentirait d'avoir exigé du prince d'aller à la recherche de Guillaume; mais son intention était trop pure, pour qu'au prix de son malheur même, elle se permette de la condamner. Elle s'efforce de résigner son ame, et de vaincre la douleur comme elle a vaincu le plaisir; mais cette victoire est plus difficile, et ce n'est pas l'affaire d'un moment que de la remporter: aussi au sein même de la prière, souvent l'amour la distrait, la domine, et sans y penser, elle s'écrie: ô mon souverain bien! qui rompra mes liens, et me donnera des ailes pour voler jusqu'à toi; jusqu'à quand différeras-tu à venir me rendre la joie, et me

retirer du vide affreux où je suis ? Hâte-toi, car je porte avec douleur le poids de ton absence, et je t'aime de telle sorte que mon cœur se perd en toi, et ne peut plus désirer d'autre bien. » Mais à peine a-t-elle entendu les accents passionnés qui lui échappent, qu'elle rougit, s'humilie et les rétracte. Cependant à mesure que ses espérances s'affaiblissent, elle croit sentir que son amour augmente, et jamais il n'eut plus de force que dans ce jour, où elle va peut-être recevoir l'ordre d'y renoncer. Que de différentes tristesses affligent son ame ! le prix réservé pour le dernier combat, ce prix le plus précieux de tous, est le portrait de Mathilde elle même. Faudra-t-il qu'elle soit réduite à la honte de le donner à Lusignan ? Hélas ! quand elle a consenti qu'il fût fait, elle

croyait qu'il aurait un autre maître. Bérengère la surprend dans le tumulte de ces diverses agitations : sous le prétexte de la conduire au tournois, elle vient la plaindre et partager sa peine. Mathilde s'assied auprès de la reine, pleure et se tait : ses cheveux et ses habits sont en désordre. Quoique l'heure de la fête approche, elle ne peut se résoudre à insulter à sa propre douleur, en se parant de magnificence et d'éclat. Elle repousse les mains de ses femmes, et couvre de larmes amères le bandeau de pierreries dont on veut orner son front. En vain, l'impatient Richard lui fait dire de se hâter ; elle écoute le récit de sa colère avec indifférence, et ne tremble que de voir arriver la fin du jour. Il lui semble qu'elle la retarde en retardant l'ouverture des jeux, et comme on l'at-

tend pour les commencer, elle est décidée à ne s'y montrer que le plus tard possible. Cependant le moment fatal où tous les prétextes sont épuisés arrive enfin, il faut partir; elle n'a point cette hardiesse qui résiste ouvertement, la passion seule la donne, et la timide vierge a bien plus de tendresse que de passion. On l'entraîne comme une victime vers le lieu de pompe et de somptuosité, où tous les regards et les cœurs l'attendent. Hélas! dans un rang plus obscur, elle pourrait cacher dans l'ombre ses agitations et ses larmes; mais il faut que les siennes soient exposées à tout l'éclat du jour et aux yeux de tous ceux qui l'entourent. Comme cette muette douleur qu'elle renferme dans son sein s'augmente par les sons belliqueux des instruments de joie et de victoire, et comme elle détourne

ses regards avec amertume de tous ces visages où brillent la satisfaction, le plaisir et les douces espérances, plus charmantes encore que le plaisir ! elle appuie son coude sur le balcon, penche doucement sa tête sur sa main, et sans daigner jeter un coup d'œil sur les combattants qui ne regardent qu'elle, elle tient ses yeux constamment fixés vers le chemin de Césarée, qui est le seul lieu de la terre maintenant, d'où peut lui venir un espoir ou une joie.

Jusqu'à ce jour Saladin n'avait point combattu : accoutumé aux coups meurtriers des batailles, il ne l'était point aux exercices galants et guerriers de la chevalerie européenne, et n'avait point voulu compromettre son rang dans une lutte dont la défaite était une honte, et dont la victoire n'était qu'un jeu. Cependant,

en voyant ses plus valeureux capitaines toujours vaincus par Lusignan, ce roi présomptueux, qui ose prendre devant lui le titre de roi de Jérusalem, maître de tous les prix, et prêt à s'emparer en ce jour du portrait de cette princesse destinée à l'hymen de Malek Adhel, il ne peut contenir plus long-temps son indignation et sa colère ; du haut de son trône il se lève et s'écrie : « Attends-moi, roi de Jérusalem, tu n'es pas vainqueur encore, et peut-être m'appartient-il de te faire perdre tous tes droits au prix de ce jour, comme au royaume dont tu portes le titre. » Lusignan enivré de ses succès, regarde Saladin avec une orgueilleuse ironie, et lui dit : » Viens superbe soudan, je suis fier de ton défi, viens, hâte toi, et que le bruit de ta chute soit comme l'avant-coureur de celle

de ton trône et de la fin de ton usurpation. » Saladin frémit de tant d'arrogance et se précipite dans l'arène. Les voilà aux mains : jamais tant d'animosité et de rage n'enflammèrent deux ennemis ; la pointe émoussée de leurs glaives sert mal leur ressentiment, et à son défaut ils voudraient que la violence des coups remplaçât le mal qu'elle ne peut faire. Tous les spectateurs sont émus, ils regardent en silence cette lutte terrible ; Mathilde elle-même y donne toute son attention, elle ne se permet pas de faire des vœux pour Saladin, ce grand ennemi de dieu, qui lui a jadis inspiré tant d'horreur, mais elle est bien sûre qu'elle en fait contre Lusignan : non, tout l'effort de son courage, et la soumission de sa foi, ne pourraient la déterminer à vouloir qu'il devînt possesseur de son portrait.

Long-temps le combat est égal et la victoire incertaine ; mais Lusignan habitué à ces sortes de jeux en connaît toutes les ruses, ainsi que l'art de ménager ses forces: Saladin ne sait que porter des coups mortels, et comme dans ce genre de luttes aucun ne le peut être, il épuise ses forces sans succès, et voit avec surprise qu'il perd sa vigueur avant d'avoir obtenu le moindre avantage. Lusignan profite de l'imprudence de son ennemi, il tourne autour de lui, l'agace, l'irrite, esquive tous ses coups, lui en porte sans cesse de nouveaux ; attend, épie l'instant favorable, le frappe à droite quand Saladin le croit à gauche, et au moment où le sultan lève le bras pour l'accabler de tout le poids de son épée, Lusignan fait volte face, passe subitement derrière lui, le saisit avec

adresse, l'enlève par le milieu du corps, le jette à terre et s'écrie : « ainsi tombera l'usurpateur. » Un si beau coup de lance ravit toute l'assemblée, il s'en élève un transport d'enthousiasme, Lusignan va être couronné, lorsque tout à coup la princesse d'une voix éclatante s'écrie : « Voici le vengeur. » A peine a-t-elle achevé ces mots qu'elle tombe dans les bras de Bérengère, et que Malek Adhel, couvert de sueur et de poussière, sur un cheval ruisselant d'écume, arrive comme la foudre, s'élance d'un trait au-dessus de la barrière, se présente à tous les regards, et voit avec horreur son frère abattu devant Lusignan. Celui-ci désespéré de cette subite apparition dont il prévoit toutes les suites, dissimule son dépit, et d'un air froidement dédaigneux s'écrie : « Tu viens

bien tard pour me disputer la victoire. — Je viens assez tôt pour te l'arracher, répond vivement le héros; ô Saladin! console toi, tu vas être vengé, et en ce moment, irrité de la honte d'un frère qu'il aime, il songe davantage à lui qu'à Mathilde, et combat, plus pour effacer son affront, que pour obtenir le prix de la victoire. Il s'élance impétueusement, les éclairs jaillissent de sa main redoutable; il presse, il pousse son ennemi avec une telle valeur que Lusignan étonné, éperdu de la promptitude et de la rapidité de ses coups, se trouble, chancelle, et est prêt à tomber sans avoir combattu. Malek Adhel s'aperçoit de son désordre, s'arrête, et lui dit: » Remets toi, Lusignan; pour te vaincre, je n'ai pas besoin de te surprendre. » A ces mots les acclamations partent de toutes parts; les

chrétiens oublient que c'est un musulman qu'ils applaudissent, et devant tant de magnanimité, la religion a consenti à se taire un moment. Lusignan témoin du triomphe que vient d'obtenir le caractère de son rival, voyant trop que sa vaillance lui en réserve un second, que pour deux victoires il ne lui aura fallu qu'un moment, et qu'une si brillante gloire va effacer tous ses triomphes; Lusignan ne prend plus conseil que de son désespoir, il s'abandonne en furieux; s'il ne peut plus vaincre, il voudrait mourir, car la mort hideuse et sanglante est à ses yeux un objet moins effroyable que Malek Adhel couronné des mains de Mathilde. N'ayant plus rien a ménager, il ose attaquer son rival, et c'est avec tant de violence et de rage, que si Malek Adhel pouvait

être étonné, il le serait en ce moment. Jamais il n'éprouva une pareille résistance ; ses armes retentissent sous les coups qu'il reçoit, et Lusignan enfin l'a forcé à reculer, mais même en reculant sa supériorité ne l'abandonne point. « Lusignan, dit-il, ta défaite n'est pas un jeu, je croyais n'avoir à combattre qu'un rival, tu rehausses ma gloire, en m'apprenant que c'est un héros que je vais vaincre. » A peine ces paroles sont-elles achevées, que semblable à la flamme qui vole, consume et renverse, il s'est précipité sur Lusignan et l'a terrassé à ses pieds. » Achève, lui dit ce triste monarque, et ôte moi la vie comme tu m'as déjà ôté mon honneur, mon royaume et le cœur de Mathilde. — Lusignan, reprend le héros avec bonté et en lui tendant la main, un instant de mal-

heur doit-il effacer huit jours de succès, et ne peux-tu me pardonner de te ravir un prix que tu as ravi toi-même à mon frère et à tous ceux qui ont osé se mesurer avec toi? — Eh! que m'importent mes triomphes passés, s'écria douloureusement Lusignan, empêcheront-ils que Mathilde ne croie qu'ils ne sont dus qu'à ton absence! Superbe musulman, quelle fatalité inouïe t'a ramené aujourd'hui dans ces lieux, t'a jeté au milieu de ma gloire pour la ternir, et m'arracher avec elle le portrait de l'illustre Mathilde! — Le portrait de Mathilde est le prix du combat et je ne l'ai pas reçu encore! interrompit Malhek Adhel: » et aussitôt avec la même vivacité qu'il avait renversé son rival, il court aux pieds de la princesse; elle le voit, rougit, et après l'avoir vu, elle le regarde

encore ; dans ce regard elle a mis avec tout son cœur, ses inquiétudes, ses espérances et son amour, et quoiqu'elle n'ait pas dit un seul mot, Malek Adhel n'a jamais été si sûr d'être aimé. Avec quel délice, les bras de la vierge s'arrondissent autour du cou du héros pour y passer la chaîne où pend son portrait ! avec quelle voluptueuse lenteur elle l'attache ! qu'elle est heureuse et fière de pouvoir lui faire ce don aux yeux de tant de nations réunies ! combien elle trouve qu'il a mérité davantage encore, et comme la tendre espérance qu'elle pourra un jour lui donner tout ce qu'il mérite, sait ajouter de charmes à sa beauté ! On conçoit l'union de la pureté et de l'amour, mais dans le ciel seulement ; comment les yeux de Mathilde l'ont-ils dérobée au ciel ? Prosterné devant elle,

Malek Adhel profite du rapide moment où elle se baisse afin de le relever, pour lui dire mystérieusement: Guillaume sera demain ici, mais avant son arrivée, un mot, un seul mot dans le tombeau de Montmorency. » Ce nom échappait à peine de ses lèvres que Richard s'approche et l'interrompt, le reste des spectateurs sépare les deux amants; de tous côtés on interroge Malek Adhel sur la cause de son absence, il refuse de s'expliquer, mais sur son front inquiet et soucieux on ne voit point éclater la joie de son triomphe. Bientôt Saladin retiré dans sa tante fait dire à son frère de le venir joindre. Malek Adhel obeit; il se retire: Lusignan, sombre, silencieux, et encore froissé de sa chute, baisse de farouches regards sur la terre, et demeure seul à l'écart. Le bouil-

Tant Richard ne dissimule pas le mécontentement qu'il éprouve; la honte de son frère d'armes le touche sensiblement, elle a réveillé le souvenir de la sienne, et il ne peut endurer la pensée d'une alliance avec celui qui les a humiliés tous deux. Une sorte de consternation règne dans cette noble assemblée; chacun semble agité de sombres pensées, et Mathilde n'est pas celle dont le cœur est le moins occupé. Guillaume arrive demain, lui a dit Malek Adhel, et cependant, le conseil des évêques va se terminer ce soir: il faut qu'elle l'empêche, il faut qu'elle annonce ouvertement le retour de l'archevêque, oui, il le faut, quelles que soient les dispositions du conseil favorables au prince, elle a besoin de l'aveu de Guillaume pour les adopter; contraires au prince, elle a besoin de la présence de

Guillaume pour les adoucir. Mon frère, dit-elle à Richard, l'archevêque sera demain ici; sans doute le rang qu'il tient dans l'église, et la haute réputation de sagesse dont il jouit, ne permettra pas au conseil des évêques, quand il n'a qu'un jour à l'attendre, d'oser prononcer sans lui. » A ce discours Lusignan se lève tout-à-coup avec colère, Richard prend un air sévère, et demande à sa sœur comment elle peut affirmer que Guillaume sera le lendemain à Ptolémaïs. « Le prince me l'a dit, répliqua-t-elle en rougissant; sans doute il l'aura rencontré quelque part. » Les yeux pleins d'une noire tristesse, Lusignan dit à Richard : « Votre majesté permettra-t-elle que le conseil des évêques soit rompu? » Avant que le roi d'Angleterre eut eu le temps de répondre, les ducs de Bourgogne, d'Au-

triche, de Bavière, tous les princes et chefs s'écrièrent d'une commune voix, qu'il était d'une rigoureuse justice d'envoyer prévenir le conseil des évêques du retour de Guillaume. Lusignan voulut répliquer, on ne le lui permit pas. « Mon frère, dit alors la princesse, avec une respectueuse douceur, ne vous semble-t-il pas qu'un jugement ne peut être parfaitement juste et équitable qu'autant qu'il est sanctionné par la prudence de Guillaume: c'est elle qui jusqu'à ce jour a dirigé mes pensées et mes actions; m'abondonnera-t-elle à la plus importante époque de ma vie? Mon frère, consentez qu'on aille instruire le conseil des évêques de la prochaine arrivée de Guillaume. — Vous n'avez qu'à y envoyer, répliqua Richard avec dépit, cette affaire vous intéresse plus que moi, et

elle m'a donné trop de chagrin jusqu'à ce jour pour que je n'aie pas regretté souvent d'y avoir pris le moindre intérêt. » La princesse n'attendit pas un consentement plus obligeant, et se hâta d'envoyer un de ses pages avertir le légat du pape de ce qui se passait : au bout de peu d'instants, les portes s'ouvrirent et tous les prélats parurent. « Hé bien, mes pères, s'écria Richard, vous avez donc suspendu votre décision ? — La prochaine arrivée de Guillaume et le désir de la princesse nous ont paru deux raisons si puissantes, répondit l'évêque de Nazareth, qu'une seule aurait suffi pour remettre notre jugement à demain. » Pendant ce discours le légat regardait la princesse avec un mélange de pitié et d'attendrissement, et dans le courant de la soirée s'étant

trouvé près d'elle, il ne put s'empêcher de lui dire à voix basse : « Ah! mon enfant, qu'avez vous fait! » puis il s'arrêta tout-à-coup. La vierge fut troublée, elle le regarda pour entendre la fin de sa pensée; il baissa les yeux pour l'en empêcher : alors elle s'efforça de contenir l'extrême émotion qu'avait fait naître le peu de mots que le légat venait de laisser échapper, et répondit d'une voix altérée : « Ce que j'ai fait, mon père? mon devoir, ce me semble, et j'espère que dieu ne m'en punira pas. »

CHAPITRE XLI.

En quittant Mathilde, Malek Adhel ne doutait point qu'elle ne se rendît à sa prière, et que l'aurore du lendemain ne les vît réunis dans le tombeau de Montmorency ; mais en venant se renfermer dans son appartement, la princesse y fut suivie par les cruelles anxiétés de l'incertitude, et cette nuit tout entière fut pour elle sans sommeil. Les paroles de Malek Adhel retentissaient dans son cœur et en étaient tendrement accueillies ; pouvait-elle refuser une entrevue de peu de moments à un héros qui, dès le lendemain, allait

devenir, peut-être, le maître de sa destinée; qui, plusieurs fois, avait exposé sa vie pour elle, et avait sauvé celle de Richard; qui, pour lui obéir, venait de céder à un rival huit jours de triomphe et de gloire, et qui par le nombre de ses bienfaits et la grandeur de ses sacrifices, lui avait imposé de telles obligations, que quoique sa reconnaissance fût devenue une passion, il lui semblait qu'elle n'était pas encore assez vive, et ne l'acquittait pas assez.

« Sans doute j'irai le joindre, se disait-elle avec véhémence, comme pour étouffer un murmure secret qui s'élevait au fond de son ame; je l'ai promis, rien ne lui sera refusé de ce que la religion et la vertu me permettent de lui accorder, et quand une si importante journée va commencer pour moi, et que peut-être

chancelant encore dans la foi, il a besoin de mes avis et de mes encouragements pour l'y soutenir, n'est-ce pas le devoir même qui me prescrit d'aller à lui ? » Mais en prononçant ce mot de *devoir*, la princesse l'articula faiblement, comme si elle avait senti que ce n'était pas là sa place. D'ailleurs, ajouta-t-elle, n'est-il pas nécessaire que je connaisse les dispositions de Guillaume, et l'effet de ses discours sur l'esprit du prince, afin de pressentir quelle sera son opinion dans le conseil des évêques, et m'efforcer de la changer, si elle ne devait pas nous être favorable ? Alors s'interdisant de plus longues réflexions, elle s'arrêta à ce parti, résolut d'aller le lendemain au tombeau de Montmorency, et en attendant alla chercher sur son lit quelques heures de repos ; mais reposer sur un projet

coupable, l'innocente vierge le pouvait-elle? et le sommeil pouvait-il fermer des yeux que les sourdes inquiétudes d'une conscience agitée rouvraient toujours? Au moment où on va s'endormir, et où les efforts qu'on a faits pour se tromper soi même commencent à s'affaiblir, il vient une pensée, il en vient une autre; elles ne sont plus le fruit d'une erreur qu'on aime, mais de la vérité qui reprend tous ses droits, aussitôt que la volonté a cessé de retenir l'erreur. Mathilde ne peut plus se soustraire à cette puissance; troublée, mécontente, elle quitte brusquement ce lit où elle est si loin de trouver la paix, s'habille à la hâte, traverse son oratoire, et ouvre les croisées qui donnent sur son balcon; elle s'y promène en silence, tout est tranquille, elle n'entend d'autre bruit que celui des

vagues de la mer, qui se brisent contre les rochers du rivage. « Toujours agitées aussi, dit-elle, mais moins agitées que moi. » Après une pause, elle ajoute : « ô mon Dieu, guidez-moi, car je le jure, je ne veux point que l'amour triomphe de vous. » Elle marche encore ; mais une disposition plus religieuse vient de lui donner de meilleures pensées. « Lorsqu'en dépit de la pudeur et des bienséances, dit-elle, j'osai donner un rendez-vous à Malek Adhel, il me sembla que j'obéissais à la voix de Dieu, et qu'en l'envoyant au secours de l'archevêque de Tyr, je l'envoyais à la lumière et à son salut. Moi seule, je pouvais le déterminer à ce sacrifice, je n'avais que ce moyen d'opérer sa conversion, puisqu'elle ne pouvait être le fruit que des soins de Guillaume, et je n'avais pas un moment

à perdre, puisqu'il fallait qu'en moins de dix jours il eût trouvé l'archevêque, se fût laissé convaincre, et l'eût ramené ici avant la fin du conseil, de manière à ce que Guillaume, assuré de ses saintes dispositions, employât toute son éloquence à parler en notre faveur. Mais aujourd'hui qu'ai-je à lui dire? quelle raison assez importante peut m'entraîner à cette démarche? son désir. Hélas! mon Dieu! ce serait bien assez pour moi, mais ce n'est pas assez pour vous. Si Guillaume vous l'a rendu, je saurai un peu plus tard cette grâce de votre miséricorde; mais du moins, sans avoir à rougir de la manière dont je l'aurai apprise; s'il a persévéré dans ses erreurs, si les instructions de l'archevêque ont été infructueuses, quel espoir puis-je avoir dans les miennes? Insensée! l'amour te donnerait-il

tant de présomption, d'oser croire que tu réussirais, quand cette source d'éloquence et de sainteté aurait coulé en vain? Et quand j'apprendrais que la sagesse de Guillaume va s'élever contre les désirs de mon cœur, et que j'aurais la coupable volonté de l'en détourner, puis-je croire que j'y parviendrais? Guillaume est-il un homme faible, capable d'abandonner la voie et la justice de Dieu, pour des intérêts humains? Ne suis-je pas même sûre que s'il arrive aujourd'hui, il se rendra au conseil sans me parler ni me voir; mais si je ne puis rien espérer de la faiblesse de Guillaume, ne dois-je pas tout craindre de la mienne, et ne sais-je pas que quiconque aime et cherche le péril, y périra (1)? Ah! puisqu'un tel ren-

(1) Isaïe, ch. 28, v. 15.

dez-vous n'est pas nécessaire, il serait criminel, et maintenant quelle que soit ma destinée, il faut l'attendre et me soumettre... Mon Dieu! faites donc taire la voix de Malek Adhel, qui crie dans mon cœur, et acceptez mon sacrifice. » Elle dit, tombe à genoux, penche son front sur la rampe de fer du balcon, et l'arrose de larmes; pendant long-temps, les sanglots qui s'échappent de sa poitrine sont le seul langage de sa douleur. A la fin elle dit : « Commencer cette journée en subissant le joug du plus rude devoir, n'est-ce pas un moyen de rendre le ciel plus favorable à mes vœux? Peut-être sera-t-il touché de l'effort que je fais pour lui plaire? peut-être m'en récompensera-t-il en touchant le cœur de Malek Adhel...? O douce obligation que de souffrir pour lui! ô divin fils de Marie, si

son salut doit être le prix de mon bonheur terrestre, privez-moi de tout celui que j'attendais de cette journée, je puis pour des biens plus grands renoncer à tous les biens de ce monde! » Elle s'arrête, et maintenant elle pourrait dormir, car elle ne reposerait pas sur une pensée coupable. Cependant au milieu de tant de perplexités, la nuit s'est écoulée, et à l'instant où la princesse, tristement satisfaite de ses résolutions, allait rentrer dans son appartement, les étoiles qui s'effacent et l'horizon qui blanchit viennent arrêter ses pas et altérer un peu les saintes dispositions de son esprit. «Hélas! dit-elle avec un profond attendrissement, dans cet instant, il part sans doute, il ne soupçonne point le cruel arrêt que j'ai porté contre lui; il ne croit point mon cœur capable d'une force si barbare; il part, il es-

père, il va m'attendre dans le séjour de la mort, compter tous les instants, m'accuser, souffrir... O mon Dieu! où sont vos miséricordes? se peut-il que vous m'ordonniez de faire souffrir Malek Adhel? Non, non, je m'exagère sans doute vos rigueurs. Isolée, sans appui, sans conseil, pour éviter une faute, j'en vais commettre une plus grande: ah! Dieu de bonté et d'amour, y en a-t-il de plus horrible à vos yeux que de faire souffrir ce qu'on aime...? Si Guillaume était près de moi, son cœur moins dur, moins cruel que le mien, me permettrait de partir, d'aller consoler l'affligé qui crie... Ah! créature pleine d'erreur et de misère, qu'oses-tu supposer? Ne te dirait-il pas plutôt que traiter avec sa faiblesse, c'est traiter avec la mort? Peux-tu être incertaine sur l'ordre qu'il te

donnerait ? Non, non, tu ne l'es pas, ne le sois donc pas dans tes résolutions. » En achevant ces mots, elle s'arrache à la vue de ce jour qui la trouble et la désole : elle ne veut point que la progression de la lumière lui révèle les angoisses qui déchirent l'âme de Malek Adhel, et la vaine attente où il se consume. Ah ! qui pourrait dire quel est en cet instant le plus à plaindre des deux ? qui pourrait dire lequel souffre davantage de celui qui impose la peine, ou de celui qui l'endure ?

Malgré l'obscurité où elle s'est renfermée, Mathilde a compté trop exactement tous les instants pour ne pas savoir que le jour doit être bien avancé : alors, seulement, elle sort de sa retraite parce que l'heure d'être faible étant passée, elle ne court plus risque de l'être. Impatiente d'appren-

dre si Guillaume est arrivé, elle passe chez la reine; Bérengère la presse dans ses bras et lui dit : « Ma sœur, un heureux pressentiment m'assure que les jours de tristesse sont passés, et que celui-ci va commencer pour vous une vie toute de bonheur. » — Le bonheur est beaucoup, reprit la vierge, mais j'ai démandé plus que cela à Dieu. — J'ose croire, repliqua la reine, qu'il vous accordera tout ce que vous lui avez demandé! Voyez comme depuis hier tout vous prospère; Malek Adhel apparaît tout à coup pour obtenir le dernier prix et la plus belle victoire, et ce matin l'archevêque de Tyr vient d'arriver pour déterminer le conseil selon vos vœux. — L'archevêque est ici, demanda vivement Mathilde, et depuis quand? vous a-t-il vue, lui avez-vous parlé? — Il n'y a pas plus d'une heure qu'il

est entré à Ptolémaïs, répondit la reine, et depuis ce temps il est en conférence secrette avec le légat. A cette nouvelle, la princesse, le cœur palpitant et les jambes tremblantes, fut obligée de s'appuyer contre le lambris pour se soutenir. Bérengère courut à elle, la fit asseoir et lui dit en la regardant avec inquiétude : « Assûrément je ne doute point que cette journée n'ait une heureuse issue; mais s'il en était autrement et qu'il fallût vous séparer du prince, vous ne le pourriez pas. » — Pour un court pèlerinage, repliqua la vierge, je crois que j'en aurais le courage, mais pour toujours, toujours..... » Elle secoua la tête, leva les yeux au ciel et répandit un déluge de pleurs. A cet instant la porte s'ouvrit, et un page annonça le roi et l'archevêque de Tyr; Mathilde éperdue, se leva pour fuir, se

sentant également faible contre l'excès de félicité ou d'infortune dont sa destinée allait se composer ; mais avant qu'elle eût eu le temps de faire un pas, Richard parut suivi du pieux Guillaume, et aussitôt renfermant son émotion, elle les salua en baissant les yeux et s'assit en silence sans oser même chercher sur la physionomie de l'archevêque ce qu'elle avait à craindre ou à espérer. « Mon père, s'écria la reine, vous nous êtes donc rendu, quel évènement a prolongé si long-temps votre absence et quel heureux destin vous ramène? — J'ai été pris par les infidèles, répondit l'archevêque d'un ton tranquille et grave : arrêté à Jaffa où commandait Metchoub, par son ordre, je fus chargé de chaînes, jeté dans un cachot; et, en dépit de la trêve qui suspendait toute hostilité, le vindicatif Met-

choub ne pouvant me pardonner la part qu'il supposait que j'avais eue à la prise de Ptolémaïs, profita de l'autorité suprême qu'il exerçait à Jaffa pour ordonner ma mort. Déjà on en faisait les apprêts, je n'avais plus qu'un jour à vivre, et soumis, résigné, je le voyais finir sans murmure, car ne pouvais-je pas me dire : j'ai combattu, j'ai rempli ma carrière et j'ai gardé la foi ? mais au milieu de la nuit que je regardais comme la dernière, j'entends briser les portes de ma prison, je crois qu'on veut hâter l'heure de ma mort, je marche au-devant d'elle... qu'aperçois-je, un guerrier qui vole à mon secours, qui brise ma chaîne, un libérateur!...» A ce mot, la vierge laisse échapper un cri de reconnaissance et de joie. « Et ce libérateur quel était-il? demanda vivement Richard. » Le cœur de la prin-

cesse venoit de le deviner, c'étoit Malek Adhel en effet qui avoit rendu à Guillaume la liberté et la vie. « Je ne sais, ajouta l'archevêque, par quel miracle de la providence il a été conduit vers moi quand tout concourait à le retenir ici; il a constamment refusé de s'expliquer là-dessus. — Cette conduite renferme d'étranges mystères, repartit Richard d'un air mécontent, et il est assez difficile d'imaginer comment Malek Adhel a été conduit vers vous si à propos, quand il n'y avait ici que ma sœur et la reine qui connussent le motif de votre absence. — Ce sont des mystères, il est vrai, répondit l'archevêque, mais des mystères de vertu, de générosité que je me garderai d'approfondir par respect pour la main qui ne veut verser ses bienfaits qu'en se cachant. — Mon père, répartit Richard d'un ton vif et emporté, vous êtes

singulièrement prévenu en faveur de Malek Adhel, tout ce qu'il fait, tout ce qui se rapporte à lui est toujours excusé ou approuvé par vous, et je ne sais s'il n'y a pas lieu de craindre que cette prévention n'altère un peu l'intégrité de votre opinion dans le jugement qu'on va prononcer. —Sire, repliqua l'archevêque, je ne prétends point le nier, Malek Adhel m'est cher, j'ai conçu pour lui une affection vraiment paternelle, ses vertus m'en feraient une loi quand la reconnaissance ne m'en ferait pas un devoir; je dirai au conseil des évêques comme je le dis ici, tout le bien que je pense de ce grand prince, pourquoi le cacherais-je? est-il nécessaire d'être injuste pour soutenir les droits de la religion, et le cœur le plus équitable n'est-il pas celui qui les connaît le mieux? Il ne m'est pas permis de com-

muniquer à votre majesté mes pensées et mes projets, mais j'ose croire que l'œil perçant de celui à qui rien n'échappe, sera content de leur pureté. Richard répondit avec un peu de confusion, qu'il était loin d'avoir soupçonné sa droiture. — Et quand vous l'auriez fait, sire, repartit Guillaume, aurais-je le droit de m'en plaindre? je suis homme, tout homme est fragile, partout où il passe, la faiblesse et l'imperfection montrent qu'il a passé, et puisqu'il est sujet à l'erreur, il doit être soumis au soupçon. — O vénérable saint! s'écria la vierge dans l'enthousiasme de son cœur, vous seul êtes comme l'agneau sans tache, au-dessus de la corruption comme des censures du monde.—Appaisez ces transports, ma fille, lui dit Guillaume, ou reservez-les pour de plus grands objets : nul n'est pur et

sans tache sur la terre, et chacun porte son péché en lui, mais ne nous en plaignons point, c'est notre gloire qu'il y soit, puisque c'est notre force qui nous en délivre.» La reine prit la parole alors et demanda à Guillaume d'une voix timide, si dans le nombre des éloges qu'il donnerait à Malek Adhel, il parlerait de sa docilité à l'entendre. Cette question qui intéressait si vivement Mathilde, puisque tout son sort y était compris, bouleversa son ame, et le regard qu'elle jeta sur Guillaume l'en instruisit; il détourna les yeux pour ne point la voir et répondit à la reine, qu'en satisfaisant sa curiosité, ce serait lui apprendre l'opinion qu'il allait prononcer au conseil, et que son devoir ne le lui permettait pas: «je me retire même à l'instant, ajouta-t-il, pour ne pas m'exposer davantage à de muettes

sollicitations que je ne puis m'empêcher d'entendre et que je ne dois pas écouter.» Il dit et s'éloigne; mais sur les rides de son front vénérable, la princesse a aperçu l'empreinte d'une forte agitation et d'un combat intérieur; avec l'affection qu'il porte à Malek Adhel, s'il avait à parler pour lui, pourquoi ne serait-il pas tranquille? Comme son cœur palpite de douleur à cette pensée, comme elle accumule sur quelques minutes de sa vie tous les tourments d'une vie entière! pâle, immobile, les yeux fixés vers la terre, elle ne voit plus rien que ses craintes, et demeure en ce moment également indifférente à l'amitié de la reine et au mécontentement de Richard; cependant il ne peut, en la regardant, s'empêcher à la fin d'être ému; il s'assied près d'elle, lui prend la main, la trouve froide et humide.

« Ma sœur, lui dit-il, ma chère Mathilde, comment votre piété vous permet-elle d'attacher tant de prix aux choses qui passent?» D'une voix faible et inarticulée elle répond : « Ce n'est pas des choses qui passent que je m'occupe en ce moment.» Le roi l'examine avec surprise et tombe dans la rêverie; Bérengère debout garde le silence comme eux, mais une rumeur sourde vient de se faire entendre, un page accourt, ouvre la porte et dit : « Sire, le prince Malek Adhel s'est présenté chez la princesse d'Angleterre, il demande à la voir, le roi de Jérusalem s'y oppose et jure qu'il n'entrera pas sans un ordre exprès de votre majesté. Le prince, furieux, a tiré l'épée, Lusignan l'a imité, et leur sang va couler si votre majesté ne vient appaiser cette terrible querelle.» A ces mots, Richard regarde sa sœur,

CHAPITRE XLII.

Bérengère dérangea son siège et s'assit contre le rideau qui cachait la princesse, afin qu'elle pût mieux entendre tout ce qu'on allait décider sur son sort; Malek Adhel s'avança le premier vers la reine, et d'une voix émue, la conjura d'être en ce jour sa protectrice, son sauveur, de le délivrer d'une insuportable peine qui pesait sur son cœur depuis que le jour avait commencé à paraître : ce jour si important pour lui, déstiné à être le plus beau de sa vie, était né au milieu des plus funèbres présages;

« il me semblait, disait-il, que l'illustre Mathilde avait disparu de dessus la terre ; je la demandais à tout l'univers ; l'affreux silence de la mort me répondait seul. Ah ! madame, qu'est-elle devenue ! apprenez-moi quelle main jalouse me l'a ravie. » Bérengère qui ne le comprenait pas, lui répondit avec un peu de surprise qu'il n'était arrivé rien de fâcheux à la princesse. Malek Adhel ne le pouvait croire ; il se fit répéter souvent qu'elle était libre, et qu'aucun accident n'avait altéré sa santé. Autant de fois qu'il questionna [illegible]ne à cet égard, autant de fois elle lui répondit avec la même complaisance ; à la fin quand il fut bien convaincu que ses craintes n'avaient aucun fondement, il s'écria avec beaucoup de trouble, que maintenant il ne lui demandait plus rien, qu'il était content et tran-

quille, et il s'assit auprès d'elle plus agité et plus malheureux qu'auparavant. « Vous conviendrez, sire, s'écria alors Lusignan, en s'adressant à Richard, que si quelque chose pouvait ajouter à la haute réputation de bonté que la reine d'Angleterre s'est acquise, ce serait la condescendance qu'elle vient de mettre à répondre à de si extraordinaires questions. » Pendant qu'il parlait, Richard observait Malek Adhel, assis à la même place où il venait de voir sa sœur un moment auparavant : pâle, immobile comme elle, absorbé de même par une seule idée qui l'empêchait de voir et d'entendre, et frappé d'une ressemblance si marquée, il ne put s'empêcher de s'écrier : » Non je ne vis jamais un pareil amour ! » Cette exclamation fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent, et Mathilde ne perdait.

pas un mot de ce qu'on disait. Lusignan d'un air froid et offensé, demanda au roi de quel amour il voulait parler. — Ah! mon frère, repartit Richard, en lui serrant la main, je l'avoue, j'aurais été touché sans vous. — Éternel! s'écria doucement Mathilde derrière le rideau et en se souvenant seulement alors que dieu était devant elle, le cœur des rois est dans vos mains, et si vous le vouliez, Richard prendrait pour Malek Adhel les sentiments qu'il a pour Lusignan. — Sire, reprit gravement le roi de Jérusalem, je vois bien que je ne dois plus fonder mes espérances que sur la justice et la religion du conseil. — Et ma justice, et ma religion, et mes serments, surtout, repartit Richard avec colère, vous les comptez donc pour rien? » Lusignan

satisfait de l'avoir blessé, s'écria avec un feint emportement : « Et que m'importe que les serments de votre majesté soient inviolables, si ce n'est plus son amitié qui les tient. — Mon frère, s'écria Richard, voici la première parole de mécontentement qui se soit dite entre nous ; jurons que ce sera la dernière. » A ces mots, Lusignan se jeta dans les bras du roi, et tandis qu'ils se tenaient embrassés, Bérengère se pencha vers Malek Adhel, et lui dit doucement qu'elle accepterait bien des jours d'esclavage pour le voir en cet instant à la place de Lusignan. — Hélas ! repliqua-t-il, hier encore, j'aurais envié de si vifs témoignages d'affection, mais aujourd'hui je n'ai de place dans mon âme que pour un seul désir : voir Mathilde un moment, lui dire un

mot.... — dites-le moi, interrompit la reine, je vous assure qu'il ne sera pas perdu pour elle. — Non madame, répondit Malek Adhel, elle seule doit l'entendre. » Bérengère ayant regardé si son époux ne l'observait pas, fit un geste de la main, pour désigner le rideau qui les séparait de l'alcove de l'oratoire, en ajoutant très bas et très vite : « Eh bien je vais me reculer et elle seule vous entendra. » Il la comprit, et son cœur tressaillit d'espérance et de joie : il jeta sur la reine un regard d'une telle gratitude qu'il lui sembla que c'était ainsi qu'elle avait dû le regarder, le jour où il avait consenti à la rendre à son époux. Ce souvenir vint appaiser à l'instant l'espèce de remords que lui causait sa désobéissance aux ordres de Richard car si la soumission con-

instruire du résultat de leur conférence. — Voilà donc mon sort décidé, s'écria Lusignan. — Et le mien aussi, interrompit Malek Adel. « Les mêmes mots répétés par Mathilde, furent mourir dans le sein du dieu qu'elle invoquait. Le légat et l'archevêque entrèrent. » Sire, dit le premier en s'adressant au roi d'Angleterre; hier au soir le conseil penchait pour donner un époux musulman à votre auguste sœur, et telle eût été notre décision si on ne nous eût pas forcés de la suspendre; aujourd'hui l'éloquente et profonde sagesse de Guillaume a changé toutes les opinions, et nous avons prononcé un refus absolu, à moins que sous trois jours Malek Adhel n'ait consenti à recevoir le baptême et à jurer de ne plus porter les armes contre nous. — Je

jure à l'heure même qu'il n'en sera rien, s'écria vivement le prince, croit-on que j'aie besoin de trois jours pour me décider à ne pas commettre une perfidie! — En serait-ce une de ne point porter les armes contre nous, s'écria l'archevêque de Tyr? les chrétiens ne vous demandent que cela. — Ainsi, interrompit vivement Richard, vous refusez donc ma sœur aux conditions qui vous sont offertes? — Je refuse seulement de trahir l'amitié de Saladin, répliqua le prince; et cette beauté illustre qui réunit toutes les perfections ne devrait pas être le prix d'une action si lâche. Moi j'accepterais de si honteuses propositions! non jamais, et les flots qui battent ce rivage s'uniront à la mer du désert avant que je lève une main sacrilège contre mon pays et mon frère. » Il se rassit,

hors d'état de continuer et dans une inexprimable agitation. « Respectable pontife, dit alors Lusignan à Guillaume, combien vous êtes élevé au-dessus du reste des hommes, et qu'ils sont indignes de pénétrer l'étonnante droiture de votre cœur! C'est donc à vous que je dois la vie, vous dont j'osais redouter l'influence sur l'esprit du conseil. — Sire, reprit reprit Guillaume, avec une tristesse grave, ici je n'ai servi aucune créature, je n'ai écouté aucun intérêt, le zèle de la religion a seul ouvert ma bouche; dans cette grande cause je n'ai vu que dieu et ses droits, je n'ai dû voir que cela. — J'avoue qu'hier mon opinion était contraire à celle de l'archevêque, dit le légat, et en agissant ainsi, je croyais me conformer aux dispositions de sa sainteté apostolique, car je savais combien

les lettres écrites par Malek Adhel à Clément et à Alexandre III, lui avaient rendu le saint siège favorable. » Tandis qu'il continuait son discours, Malek Adhel occupé d'un intérêt plus pressant reprit son attitude méditative, et profitant du bruit qui se faisait autour de lui pour exprimer sans être entendu les vœux auxquels il attachait sa vie, il se pencha vers le rideau et dit : « Mathilde te souviens-tu du serment que tu fis au désert ; hors le sacrifice de ton innocence et de ta foi, tu t'engageas à ne m'en refuser aucun ; le moment est arrivé d'acquitter ta promesse, demain il faut nous voir dans le tombeau de Montmorency ; en ce moment je cours m'y ensevelir, j'y reste jusqu'à ce que tu y viennes ; si tu n'y viens pas, j'y resterai encore, et un jour, auprès des cendres d'un

héros on trouvera celles de Malek Adhel. » La tremblante Mathilde se traîne sur ses genoux contre le rideau, elle y appuie son visage, le prince a cru distinguer son souffle. Il lui dit encore : « Mathilde, me laisseras-tu mourir, et violeras-tu ton serment? — Non, répond-elle, d'une voix si faible qu'il n'y avait que le cœur de Malek Adhel qui pût être sûr qu'elle avait parlé. » Il allait la bénir sans doute, lorsqu'il aperçut Guillaume qui s'avançait vers lui; il se tut. L'archevêque s'arrêta devant la reine et lui dit : « où est la princesse, madame? on assure qu'elle est chez vous; ne puis-je pas y entrer? j'ai besoin de la voir, de lui parler, et de disposer son angélique piété à m'entendre. — Mon père, reprit Bérengère, attendez quelques instants, pourquoi vous hâter ainsi ? pour

quoi arracher ma sœur au bien dont elle jouit encore? il doit, hélas! si peu durer. — Quand j'expliquerai mes motifs à la princesse, répliqua Guillaume, je prierai votre majesté de vouloir bien les entendre, elle verra si l'intérêt, si la pureté de la religion permettait d'accepter l'alliance qui nous était proposée. Elle verra si ce n'était pas tenter la faiblesse d'une jeune fille que de lui donner un époux musulman, si ce n'était pas l'exposer à chanceler un jour dans la vraie foi, et nous rendre par là tous responsables de son sort éternel. — Non, mon père, vous n'auriez pas dû le craindre, repartit Malek Adhel, vous saviez quelles avaient été mes promesses, mais votre inflexible zèle n'a pas pu se résoudre à plier. — Le zèle dont dieu est l'objet ne peut pas plier, s'écria

l'archevêque, et quand c'est pour lui que l'on combat, quoi qu'il en coûte il faut savoir vaincre : mon fils, on n'est point chrétien quand on craint de se montrer tel ; on n'est point chrétien quand l'opinion des hommes, les intérêts humains et les amitiés de la terre peuvent être préférés au ciel. » Malek Adhel reprit très bas et en penchant la tête de manière à ce que Mathilde pût l'entendre : « Mon père vous m'avez fait plus de mal aujourd'hui, que tous les hommes réunis ne pourraient m'en faire, et cependant il n'en est aucun que j'estime autant que vous, et j'espère que nous ne quitterons pas le monde l'un et l'autre sans être réconciliés. » Alors il s'avança vers Richard et lui dit avec un peu de fierté : « Sire, je suis doublement malheureux, et par le jugement qu'on vient de rendre, et par

la joie qu'il paraît vous causer. Il me semble que si vous aviez donné quelques regrets à ce qui fait ma tristesse, elle m'en eût été moins amère, mais je vois trop qu'ici tout est conjuré contre moi, et que c'est ailleurs que je dois placer mes espérances.... Je vous quitte, Sire, je vais rejoindre mon frère et lui apprendre la réponse de vos évêques; je prévois qu'à cette nouvelle, il va recommencer la guerre, plus sanglante, plus meurtrière que jamais; à moins que quelqu'événement aussi heureux qu'imprévu ne vienne détourner cette calamité.»

Tous les témoins furent étonnés de la modération de Malek Adhel et du calme de sa douleur: Lusignan crut démêler un sens caché et mystérieux dans quelques-unes de ses paroles, il soupçonna qu'avant de

s'éloigner, peut-être trouverait-il quelques moyens d'écrire à Mathilde et de la mettre de son parti; pour renverser ce projet il résolut de ne pas perdre le prince de vue, et sous prétexte de lui faire honneur, il proposa aux plus illustres chefs des croisés de l'accompagner jusques aux dernières barrières du camp. Richard saisit avec plaisir l'occasion de rendre cette espèce d'hommage à un prince qu'il estimait, et en le conduisant il s'exprima avec beaucoup de courtoisie sur le prix qu'il aurait attaché à son alliance, si la différence de religion, et surtout la foi de ses premiers serments ne lui avait pas fait un devoir de la repousser. Malek Adhel, certain au fond de son âme que cette alliance aurait lieu, se montra très-touché de la bienveillance du roi, et ils se séparèrent avec

toutes les marques de la cordialité et de l'affection.

A peine le prince fut-il arrivé sous les tentes de Saladin, qu'il le prit à part et lui dit : — Sais-tu à quelles conditions les chrétiens consentent à me donner la sœur de Richard ? — A celles que j'ai proposées sans doute, repartit le sultan. — Non, ils les ont refusées, et à moins que je n'embrasse leur culte, et que je n'abandonne ton parti, ils ne m'accorderont point celle que j'aime. — Eh bien! tu as renoncé à elle, j'en suis sûr, s'écria Saladin. — Non, je n'y ai pas renoncé, répondit son frère. — Que dis-tu, Malek Adhel, reprit le sultan étonné, un lâche amour ferait de toi un perfide, et c'est un ennemi que j'aurais devant mes yeux ? — Ne prononce point de semblables paroles, interrompit le prince, elles souilleraient tes lèvres,

et tu sais bien que ton cœur les dément. Je suis ton frère, Saladin, comment veux tu que je puisse être jamais ton ennemi? Écoute, il n'y a plus à délibérer, le refus des chrétiens est irrévocable, tu vas partir sans doute; moi, je ne pars pas avec toi, je reste ici; ne crains point que les chrétiens, en me surprenant sur leurs terres après la rupture de la trève, me traitent en ennemi; j'ai dans ces lieux un asile sacré, dont je ne puis te dire le secret, mais où les chrétiens ne viendront pas me chercher. Cependant, je ne tarderai pas à te rejoindre; attends-moi à Césarée, je ne te demande pas plus de trois jours pour t'y amener mon épouse.—Ton épouse! s'écria Saladin avec le plus profond étonnement, la princesse d'Angleterre? — Elle-même, son cœur m'appartient, ses

serments sont à moi, je suis sûr qu'elle ne les trahira pas. Il n'y a plus d'obstacle qui puisse m'arrêter, et je te réponds du succès de mon entreprise; emmène tous les guerriers, ils me seraient inutiles, Kaled restera seul avec moi, je connais son dévouement et son courage, c'est tout ce qu'il me faut. — Intrépide guerrier, ta confiance m'en inspire, lui dit le sultan; qui n'a peur de rien doit triompher de tout: va donc faire ta destinée, hâte-toi d'amener à ma cour la reine de Jérusalem; heureux le jour où je pourrai la saluer de ce nom, et poser sur sa tête la couronne que je te cède. — Et voilà l'homme qu'on me proposait d'abandonner, s'écria Malek Adhel, en se jetant dans les bras de son frère.» Le sultan l'y tint long-temps embrassé, et ensuite ils se séparèrent. Saladin reprit, avec son

nombreux cortège, la route de Césarée, et Malek Adhel, accompagné du fidèle Kaled, s'avança avec lui vers le bord de la mer, dans un endroit où d'âpres rochers formaient un profond enfoncement. Ce fut dans ces sombres cavités qu'il fit cacher son ami. Il laissa paître sur la montagne voisine deux chevaux arabes, qui ayant été nourris de sa propre main, obéissaient à ses gestes, et accouraient à sa voix; ensuite il revint s'enfermer dans le tombeau de Montmorenci: et là, sa grande ame abattue par le poids des douleurs et les tourments de la passion ne se sentit plus la force de vivre sans bonheur; en face du héros mort pour Mathilde il jura de mourir aussi pour elle, et d'ensevelir à jamais ses malheurs et son amour dans cet asile du trépas, à moins qu'elle ne vînt elle-même l'en arracher.

CHAPITRE XLIII.

A peine la princesse eut-elle entendu que Malek Adhel venait de s'éloigner qu'elle quitta aussitôt l'alcove de l'oratoire, pour aller attendre l'archevêque dans le cabinet de la reine. Là, elle chercha à se recueillir, mais il lui fut impossible de pouvoir le faire : l'amertume, la confusion, l'effroi se répandaient sur toutes ses pensées, des devoirs entièrement contradictoires lui demandaient impérieusement la même obéissance. D'un côté, Malek Adhel qui jure de mourir sur le cercueil de Montmorency, si elle ne vient l'y trouver ; de l'autre, le

scandale d'un rendez-vous secret avec un musulman que toute l'église vient de lui défendre d'aimer; d'un côté, ce serment solennel prononcé au désert, que le prince vient de lui rappeler, qu'elle ne peut violer sans perfidie; de l'autre, la religion menaçante, qui réclame de plus saints serments, et la dégage, par son autorité suprême, de tous ceux qui lui seraient contraires. Que fera Mathilde dans cette situation, consultera-t-elle l'archevêque? Mais s'il lui défendait d'aller arracher Malek Adhel à la mort, elle sent bien qu'elle n'obéirait pas, et alors ne vaut-il pas mieux ne le pas consulter? O que cet avenir qui se présente devant elle lui paraît rempli d'abîmes! partout des fautes ou des douleurs, nulle part le bonheur ni la paix: enfin il est tel, ce redoutable avenir, que devant lui, le

terrible présent s'efface et s'anéantit. Occupée de ce qu'elle prévoit, ce qu'elle éprouve n'est plus rien, et les évènements qui l'attendent captivent si fortement toutes les puissances de son ame, que celui qui vient de la séparer de Malek-Adhel, ne peut obtenir d'elle une seule pensée; étrange preuve de l'étroite limite de nos facultés; une violente peine entre dans notre ame, elle la désorganise, la déchire, y porte des douleurs de mort: mais voici qu'une peine plus violente encore y pénètre à son tour; aussitôt l'autre est oubliée, elle demeure et n'est plus sentie; elle est dans l'ame comme si elle n'y était pas. C'est ainsi que Mathilde, il y a quelques heures, était prête à succomber sous la crainte du malheur qu'elle redoutait, alors c'était tout, c'était la mort, c'était plus encore.

Eh bien ! il la frappe, et elle ne le sent plus ! Cette horrible confusion de douleurs ne faisait que croître à chaque minute, elle répandait dans les regards de la princesse une sorte d'égarement qui fit frémir l'archevêque lorsqu'il se rendit auprès d'elle, il s'assit à son côté, lui prit la main, et resta un moment sans parole, car il souffrait beaucoup, et en ce jour son devoir lui avait été pénible à remplir. A la fin, avec une voix pleine d'onction et des regards d'une tendre pitié, il lui dit : — Ma fille, êtes-vous en état de m'entendre ? — Mon père, je le suis, répondit-elle, les yeux fermés et le corps immobile. — Ma fille, il faut accepter ce calice d'amertume que Dieu vous envoie ; il faut l'accepter avec résignation, et même avec reconnais-

sance, car de si grandes épreuves ne sont que le partage de peu d'élus, et Dieu n'appelle pas toutes ses créatures à la gloire de lui faire de si grands sacrifices.—Mon père, reprit la vierge, il a reçu celui de mon bonheur, et je n'en murmure point; mais si ma soumission lui plaît, qu'il accepte donc aussi le sacrifice de ma vie.—Non, mon enfant, il ne vous a demandé que votre bonheur, et il vous a laissé la vie, afin que vous sentiez, que vous renouvelliez chaque jour votre sacrifice, et que vous n'en murmuriez jamais; il n'y a qu'une telle vertu qui puisse nous mériter une récompense sans fin, mais peut-être en est-elle digne. Ecoutez moi, ma chère fille, je vous dois compte des motifs qui m'ont déterminé, je vous dois compte des efforts que j'ai faits pour gagner Malek Adhel à la

foi du christ, et de leur inutilité...— Et ce malheur, ce terrible malheur, interrompit vivement Mathilde, en jetant au ciel un regard de reproche, faut-il aussi s'y résigner?—Dans le cours de ma longue vie, reprit Guillaume avec un ton de patience et de douceur, j'ai vu bien des évènements, bien des désastres, des calamités sans nombre, et d'effroyables infortunes; mais je n'ai pas connu une seule situation où il fût permis de ne pas se résigner à la volonté de Dieu.—Mais mon père, répliqua la princesse avec un grand trouble, est-ce tout que de savoir se résigner? n'est-il pas des situations où il faut savoir faire plus? N'est-il pas des moments où Dieu et la conscience ont comme cessé d'être d'accord, et où cette lumière qu'il nous donna pour le connaître, semble nous défendre de lui obéir?

—Peut-être en est-il, ma fille, reprit Guillaume, en la regardant avec une compassion mêlée de tristesse, mais comment pouvez-vous le savoir? un si criminel aveuglement ne fut jamais que la suite des grandes fautes, et la plus terrible punition que Dieu pût leur infliger. — Mon Dieu! je suis donc bien coupable, s'écria la vierge en se frappant la poitrine... Hélas! que me reste-t-il à perdre, quand j'ai perdu la vue de Dieu, et que mon oreille n'entend plus la voix de sa justice. — Elle allait s'expliquer davantage, et laisser couler le torrent de ses douleurs, lorsque la reine se présenta. Aussitôt ses aveux rentrèrent en entier dans son ame, ils étaient au-dessus de la portée des secours de l'amitié; car le ciel en nous la donnant cette amitié, le plus pur, le plus doux de ses biens, ne voulut pas

qu'elle suffît à tout sur la terre, et il se réserva le remède de nos plus cuisantes douleurs, afin de nous apprendre que, possédant en lui quelque chose de plus parfait que l'amitié, il pouvait encore nous consoler, quand elle ne le pouvait plus.

Mon père, dit la reine en entrant, je viens, ainsi que vous me l'avez permis, pour entendre le récit que vous allez faire à ma sœur, et les explications que vous allez lui donner. Si le pieux Guillaume avait été capable d'un sentiment d'impatience ou d'irritation, il l'eût éprouvé en ce moment, car il sentait bien l'importance de l'aveu qu'il venait de perdre, et la difficulté qu'il trouverait peut-être à l'obtenir une seconde fois du cœur de Mathilde. Cependant, habitué comme il l'était à voir dans le

cours des moindres évènements un ordre de la Providence, il se soumit à celui-ci, et crut même que si Dieu avait permis que cette confession fût interrompue, c'était parce qu'il réservait un moment plus favorable pour la finir. Bérengère se plaça auprès de la princesse, et après un moment de silence, l'archevêque prit la parole et leur dit :

« En partant de Ptolémaïs, je me rendis en droiture à Césarée. Le prince n'y était point; je l'appris de quelques officiers subalternes, dont aucun ne me connaissait. Ils me prirent pour un pèlerin qui profitait de la trève, afin de parcourir la Syrie, et me dirent que Malek Adhel était allé visiter Ascalon et Jaffa. Je le suivis à Ascalon, il n'y était plus; je le suivis à Jaffa, il n'y avait point paru. Là, je perdis ses traces, et je fus reconnu

par Metchoub, qui se saisit de ma personne, et prononça l'arrêt de ma mort ainsi que je vous l'ai dit ce matin. Je vous ai dit encore par quel miraculeux hasard Malek Adhel vint me délivrer le jour même où j'allais périr; ce n'était pas la première fois qu'il me rendait la liberté et me sauvait la vie; déjà à Damas, en Egypte comme à Jaffa, sans lui j'aurais gémi dans les fers ou expiré dans les tourments. Ce prince généreux semble avoir été jeté au milieu de ma destinée, pour me préserver de tous les dangers, et m'apprendre par-là, sans doute, que mon premier devoir est de dévouer ma vie à son salut. Mais le moment du succès n'est pas venu encore, peut-être Dieu veut-il qu'une si sainte conversion ait d'autres motifs qu'un amour humain et peut-être n'accepterait-il le retour de cette

ame, que quand il en sera l'unique motif. Quoi qu'il en soit, ma fille, vous devez être bien sûre que je n'avais pas besoin des nouvelles obligations que je venais de contracter pour soutenir dignement les intérêts de la foi; mais je l'avoue, la reconnaissance échauffait encore l'ardeur de mon zèle, et je ne sais, si tout indigne serviteur de Dieu que je suis, il ne daignait pas m'animer quelquefois de son esprit lors que je parlais à Malek Adhel. Jamais ma langue ne retrouvera de semblables paroles, ni de pareilles expressions; je l'ai vu ébranlé quand je lui ai peint les miracles de cette religion toute-puissante qui, prêchée dans son origine par douze pauvres pêcheurs, s'est étendue sur tout l'univers, a soumis les philosophes en leur montrant la vanité de leur scien-

ce, et les Césars en leur ôtant leur divinité; de cette religion qui a peuplé les cours et les déserts d'hommes si généreux, de vierges si pures, de martyrs si héroïques, et a révélé au monde des vertus inconnues à l'antiquité. Ah! c'est alors surtout que le cœur de Malek Adhel s'est ému; il n'a pu connaître, sans l'adorer, cette loi qui nous dit: *aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent* (1). De si divins préceptes n'appartiennent qu'aux chrétiens, et de si touchantes paroles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Malek Adhel l'a bien senti, il a senti que la charité et l'amour n'étaient qu'en

(1) S. Mathieu, chap. 5, vers. 44.

nous, et que la charité et l'amour faisaient plus d'heureux et de justes, que toutes ces sectes orgueilleuses dont les vains et pompeux discours touchent bien moins que ce seul mot : *si ton frère a péché sept fois le jour contre toi, et que sept fois le jour il revienne à toi disant: je me répens; pardonne-lui.* Enfin il a senti, ce grand prince, que c'était dans la religion qui développe en nous le plus de vertus que devait se trouver la vérité. — O mon père! s'écria Mathilde, s'il l'a senti, j'oublie mes larmes et mes douleurs, et si Malek Adhel est chrétien, quel que soit notre sort sur la terre, je puis être heureuse. — Hélas! ma fille, qu'est-ce que la persuasion sans les œuvres; plus Malek Adhel est éclairé, plus il est coupable, et je ne sais où sera le pardon de celui qui, ayant vu

la lumière, a pourtant refusé de la suivre. Que n'ai-je pas fait pour le gagner à Dieu; peut-être dans l'ardeur qui m'entraînait ai-je outrepassé les bornes de mon ministère et ai-je promis ce que le ciel n'aurait pas ratifié; mais, enfin, je consentais à ce qu'il ne combattît point contre son pays, ma fille, je me suis mis à ses pieds, j'ai arrosé ses mains de mes larmes pour qu'il reconnût hautement le nom de l'Eternel: il ne l'a point voulu; il lui semblait que prendre le nom de chrétien, était prendre le nom d'ennemi de Saladin; cependant il promettait de vous laisser l'entière liberté de votre culte, et d'adorer en secret le même Dieu que vous; mais s'il l'eût adoré en effet, aurait-il craint de le dire au monde? et aurait-il été arrêté par la simple frayeur d'offenser son frère? et puis-

qu'il ne l'adorait point, devais-je sur la foi d'une vaine promesse consentir à ce qu'un infidèle régnât paisiblement à Jérusalem? devais-je engager les chrétiens à remettre entre ses mains cette Ptolémaïs conquise au prix de tant de sang, et en vous liant à lui vous exposer, ma fille, à d'effroyables dangers? car une fois unie à ce sarrazin, aveuglée par ses vertus, séduite par votre amour, obligée de lui obéir, quel eût été votre sort? Avez-vous la présomption de croire que lorsqu'au milieu des plus saints exemples, il est si difficile de garder la pureté de la foi, vous lui seriez demeurée fidèle dans une situation où succomberait la vertu des saints et même celle des anges? Et que seriez-vous devenue si un jour Malek Adhel, subjugué par l'ascendant des Saladin, as-

cendant bien terrible assurément, puisqu'il a pu l'empêcher d'adopter les lumières qui l'ont touché, et de recevoir votre main qu'il désire avec tant d'ardeur; si un jour, dis-je, entraîné par le sultan, il avait recommencé à persécuter les chrétiens et à verser le sang de vos frères.... Quel parti auriez-vous pris entre votre époux et votre Dieu? — Mon père, répondit Mathilde, d'une voix faible et gémissante, c'en est assez, j'étais sûre que vous ne me permettriez pas de donner mes vœux à un musulman, et j'ose vous répondre, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur, que si j'eusse été seule maîtresse, j'aurais prononcé comme vous. — Si telle est votre vertu, repliqua l'archevêque avec attendrissement, s'il y a dans votre ame la force nécessaire pour de si

héroïques résolutions, pourquoi ce zèle ne vous soutient-il pas, et comment paraissez-vous si abattue ?» En effet, la princesse venait de se renverser sur le dos de son siège; épuisée par les émotions, les douleurs, les combats dont la religion et l'amour, le présent et l'avenir avaient rempli son cœur; elle sentait la vie prête à lui échapper et éprouvait comme une sorte de joie confuse de ce que la mort allait la délivrer des incertitudes de sa situation.

Elle demeura plusieurs heures dans cet état d'affaissement, où sa seule souffrance était de sentir que tout n'était pas fini encore. Cependant des soins aussi cruels que tendres la rendirent ensuite à toute la vivacité de ses angoisses, et en retrouvant la vie, il fallut bien retrouver avec elle le

souvenir de ses serments, et l'impossibilité d'y manquer, et la honte de les tenir.

Quand les premières ombres de la nuit commencent à tomber sur la terre, Mathilde rentre dans son appartement; sa volonté est fixée et ses desseins arrêtés : elle est résolue à aller le lendemain au tombeau où Malek Adhel l'attend, mais elle l'est aussi à confier cette démarche à l'archevêque, elle n'a point voulu s'expliquer devant la reine, mais le soir même elle veut revoir Guillaume et lui ouvrir tout son cœur; elle le fait avertir, il ne vient point et elle commence à craindre d'avoir à se décider sans lui; elle attend encore, elle ne veut point qu'on ferme son appartement; à la fin elle entend quelqu'un, elle ouvre sa porte, ce n'est point l'arche-

vêque, mais Richard qui se présente. — Ma sœur, lui dit-il, je suis content de vous, cette journée à été orageuse, mais grâce à la force que vous tenez du ciel, vous avez fait un grand sacrifice; grâce à elle, vous ferez plus encore, et c'est pour vous montrer ce qu'il vous reste à faire que je suis venu vous entretenir. Ma sœur, il ne s'agit plus maintenant de vous soumettre à Dieu, mais de le servir. La guerre va recommencer, Saladin furieux de notre refus, va tomber sur nous de toute la force de ses armes; Malek Adhel plus furieux encore, lui prêtera son bras invincible. L'espérance d'arriver jusqu'à vous accroîtra sa valeur; il ne faut donc pas lui laisser d'espérance, mais ce qu'il faut surtout, c'est donner un nouveau zèle à nos troupes, et vous seule le

pouvez faire. Tous nos soldats d'Europe soupirent après leur patrie, et ils commencent à murmurer de tous les dangers qu'ils courent, de toutes les fatigues qu'ils éprouvent pour remettre un chrétien d'Asie sur le trône de Jérusalem : mais qu'ils aient la certitude d'y placer avec lui une princesse de mon sang, et vous les verrez remplis d'une ardeur intrépide courir en héros au-devant des Sarrasins, les repousser, les vaincre, et vous amener triomphante dans ce royaume où naquit l'arbre de la foi, et où par vos soins il relèvera sa tête abattue, et étendra ses innombrables rameaux jusques aux dernières limites de l'univers. Ma sœur, vous voyez que pour vous déterminer à l'hymen de Lusignan, le seul intérêt de la religion doit suffire, et je ne fais parler

que lui, vous voyez aussi qu'il n'y a pas un moment à perdre, que dans peu de jours, il faut que nous marchions à Césarée, à Jaffa et à Ascalon, afin de nous ouvrir la route de Jérusalem, et que je ne puis pas vous donner plus de trois jours pour vous préparer aux augustes nœuds que la chrétienté entière vous demande. »

A ces mots, la princesse fit un geste d'effroi; une pâleur mortelle couvrit son visage, elle regarda un moment son frère comme ne pouvant croire ce qu'elle entendait; puis elle baissa les yeux vers la terre et ne répondit point. Richard lui dit alors: « En gardant un pareil silence, vous m'autorisez sans doute à l'interpréter comme l'exige la sagesse de mes vues et la loi de votre devoir: peut-être la pudeur de votre sexe ne vous permet-elle pas de prononcer

ce consentement, mais pourvu que vous obéissiez, je serai satisfait. En me montrant comme ami, comme chrétien, je crois vous avoir assez convaincue de la nécessité de votre soumission pour n'être jamais obligé de me montrer en frère irrité et en roi absolu; vous connaissez cependant quelle puissance je tiens de ces titres, et quels droits ils me donnent sur vous; vous savez aussi que les faiblesses du cœur ne sont pas permises à une fille de votre rang, et que quand on est assis auprès du trône, les raisons d'état doivent étouffer toutes les secrettes inclinations; enfin ma sœur, vous n'avez pas oublié sans doute quelles étroites obligations vous ont été imposées par l'extrême condescendance dont j'ai usé envers vous; si vous pouviez ne pas les reconnaître, et différer un jour à m'o-

béir, vous seriez sans excuse à mes yeux, à ceux du monde, et aux vôtres peut-être. » A ces mots la princesse rougit, elle regarda son frère avec surprise, et après un assez long silence, elle lui dit d'une voix plus calme et plus ferme qu'il ne s'y attendait : « C'est donc dans trois jours que mon sort doit être fixé, je remercie votre majesté de m'en avoir prévenue, et lui promets que je vais m'y préparer. — Vous êtes vraiment ma sœur, reprit Richard en lui serrant la main, et je reconnais mon sang à votre courage. — Sire, interrompit elle, dans de pareils instants je dois avoir besoin de recueillement et de solitude : votre majesté ne consentira-t-elle pas à me remettre pour un jour seulement, la clef du mausolée de Montmorency, c'est près des tombeaux qu'on s'élève au-dessus des

faiblesses, et qu'on se résout aux grands sacrifices. — La voici, ma sœur, répliqua Richard, mais que ce soit la dernière fois que vous ayez besoin d'y aller chercher des secours, l'épouse de Lusignan en doit trouver assez dans sa seule vertu. »

Pour arracher le prince à la mort, si Mathilde avait eu un autre moyen que de demander cette clef à Richard, assurément elle l'eût employé; et en la recevant par un artifice, elle allait même hésiter à la prendre, si ce nom d'*épouse de Lusignan* n'avait fait évanouir tous ses scrupules. Richard se leva alors, et lui dit : « Je vous laisse avec vos réflexions, votre piété et votre sagesse; si vous voulez n'écouter qu'elle, vous en recevrez de meilleurs avis que de la vue de ces monuments de mort qui ne servent qu'à échauffer davantage

une imagination beaucoup trop exaltée. Mathilde s'inclina et se tut, il ajouta : et j'espère que vous souffrirez demain sans peine la visite de l'heureux Lusignan. — Demain ! s'écria-t-elle, votre majesté m'avait promis trois jours. — C'est dans trois jours en effet que vous formerez avec lui d'indissolubles nœuds, mais en attendant il faut bien que vous écoutiez ses transports et sa joie. Mathilde répondit froidement qu'elle préférait ne pas les entendre, mais que cependant elle recevrait sans murmurer toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener chez elle. Alors, comme elle crut que son frère allait la quitter et qu'elle était impatiente d'être seule, elle se leva pour le saluer. Il s'aperçut de son désir, il le remarqua en souriant, et au moment de sortir il lui dit encore: « Voyez de-

main l'archevêque de Tyr, il vous confirmera dans toutes vos bonnes dispositions ; il ne donnera pas de meilleures raisons que moi, mais peut-être que son éloquence vous les fera mieux sentir. — Pensez vous donc, sire, s'écria vivement mathilde, que l'archevêque approuverait le mariage que votre majesté me propose? — En pouvez vous douter? repliqua Richard, n'avez vous pas vu sa conduite aujourd'hui? est-ce lui qui balance quand il s'agit des intérêts de la foi? prévenu comme il l'était en faveur de Malek Adhel, lui seul pourtant a parlé contre ce prince, et prévenu comme il l'est contre Lusignan, c'est encore lui qui ramènera tous les esprits et vous-même en faveur de ce monarque, et qui vous déterminera à une union qu'il regarde comme

indispensable et sacrée, puisqu'elle est utile aux chrétiens. » Il dit et s'éloigne. Mathilde reste seule ; les dernières paroles de Richard l'ont consternée, elle s'écrie : « Non, l'archevêque n'entrera point ici ; non je n'entendrai aucune parole en faveur de Lusignan.... Affreux hyménée, jamais je n'allumerai tes horribles flambeaux.... ce n'était donc point assez de m'arracher à Malek Adhel, on veut me livrer à son plus mortel ennemi, et Guillaume approuverait cette tyrannie ; ... non, je ne verrai point Guillaume..... je ne veux point qu'il m'empêche de sauver Malek Adhel... en voulant trop serrer les liens de mon esclavage, on les brise, et demain.... Oui, ajouta-t-elle d'une voix ferme, et comme pour répondre à sa conscience, demain j'irai le joindre sans consulter

aucun ami, sans qu'aucune force puisse m'en empêcher. » Alors elle appelle Herminie et lui dit de faire fermer ses portes, de ne laisser entrer personne, pas même l'archevêque de Tyr, et ordonne que le lendemain au lever de l'aurore, son char soit prêt à la conduire au tombeau de Montmorency. Herminie obéit et se retire. La princesse se jette sur son lit, à moitié habillée. Elle tombe dans cet état d'affaissement qui n'est ni la veille, ni le sommeil; où on ne pense plus, quoique l'on souffre encore, et où on semble n'avoir gardé de la vie que le sentiment de ses douleurs.

CHAPITRE XLIV.

Aux premiers rayons du jour, Herminie entre chez sa maîtresse, l'avertit que tout est prêt, et que ses gens et son char l'attendent. Mathilde se réveille de son pénible assoupissement. Elle se lève, rapelle ses idées; la première est pour son devoir et elle s'arrête, la seconde est pour l'hymen de Lusignan et elle part.

Le char roule avec rapidité, il arrive; la vierge descend tout éperdue; plus elle sent dans l'intérieur de son ame qu'elle agit contre ses principes, plus elle se hâte, dans la crainte qu'ils ne l'arrêtent: elle pousse

la porte, elle entre sans adresser une seule prière à dieu, comme la dernière fois qu'elle y vint: ses pas sont précipités et tremblants, et ses esprits sont dans un tel trouble qu'elle néglige toutes précautions et oublie en entrant de refermer la porte. Malek Adhel ne pense point à le faire; peut-il penser à autre chose qu'à Mathilde? Il court à elle, il embrasse ses genoux. « Laisse-moi, dit-elle d'un air égaré, laisse-moi; » mais elle ne peut se soutenir, elle chancelle, fléchit, et s'asseoit sur le cercueil. « Mon dieu! dit-elle, ici tout devrait être si tranquille; la paix habite avec les tombeaux, ah! quand habitera-t-elle dans mon cœur!..... Malek Adhel, pourquoi m'as-tu appelée ici? que me veux tu? quelle nouvelle douleur ai-je encore à connaître? quel nouveau combat me faut-il

essuyer ? parle, dévoile moi tes projets, il est temps que tu m'en instruises et que tout ceci finisse.—Mathilde, répondit le prince avec une surprise mêlée de crainte, je ne vous vis jamais dans un pareil état, jamais si vive anxiété ne se peignit dans vos yeux; qu'est-ce donc qui vous agite? ne pouvez vous retrouver un peu de calme pour m'entendre ?—Il me demande ce qui m'agite, reprit la princesse, et je suis ici! et j'y suis malgré mon frère, mon devoir et mon dieu! et hier, toute la chrétienté sépara mon cœur du cœur de l'homme que j'aime; et tout sanglant, tout déchiré qu'il était, m'ordonna quelques heures après de le donner à l'homme que je hais.... Dans trois jours épouser Lusignan, voilà ce que Richard commande, ce que le ciel commande peut-être aussi!... Tyrannie horri-

ble, contre laquelle toute mon ame se soulève... mais pour m'en garantir que puis-je faire que venir implorer ton secours? moyen honteux qui imprimera sur mon nom une tache ineffaçable... Ce n'est pas tout, tu es sur une terre où la mort t'environne; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre et te perdra peut-être.... Je suis auprès de toi l'ennemi des miens, toi que ma patrie déteste, toi qui as refusé de reconnaître mon dieu, j'y suis par ma volonté, j'y reste par ma faiblesse; ma conscience crie, s'indigne, je ne l'entends plus, ou je ne l'entends que pour en être déchirée sans fruit... Voilà ma position, Malek Adhel, et tu me demandes ce qui m'agite! et tu veux que je retrouve du calme pour t'entendre! — Non, s'écria-t-il

avec impétuosité, maintenant ce n'est plus du calme que je te demande, mais de la résolution ; ma bien aimée, ne délibérons plus, le moment est arrivé, tout est prêt, il faut fuir, il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin. — Téméraire, que dis-tu? interrompit la princesse avec effroi. — Écoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas pour te décider, ni de l'hymen où tu serais peut-être forcée, ni de mon affreux désespoir, ni de ma plus affreuse vengeance; je ne te rappellerai que tes serments; lors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun, telles furent tes paroles au désert: eh bien, Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans : suis moi auprès de mon frère ; que sa

cour soit ton asyle ; tu y vivras dans un palais réservé pour toi seule, tu t'y déroberas à tous les regards, moi-même je n'y entrerai que quand tu le permettras ; tout l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à ton angélique pureté ; j'imposerai silence à mes désirs, à mes prières ; et pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai que ton frère soit appaisé et que ton dieu y consente. Dans cette retraite où tu vivras, tu ne seras entourée que de chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté, et si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je tacherai de plier mon cœur à ta foi. — Ah ! si tu avais voulu la reconnaître en effet, interrompit Mathilde toute en pleurs, nous serions l'un à

l'autre à présent; loin de rougir de ma tendresse, je m'en glorifierais, et près de toi, loin de craindre les regards de Richard, des chrétiens et de dieu, je les prendrais pour témoins de mon bonheur. — Mathilde, s'écria vivement le prince, tu ne l'ignores pas, Saladin déteste ton culte, il a juré de l'anéantir, tout ce qui porte le nom chrétien est son ennemi; devais-je prendre le nom de son ennemi, devais-je l'être? car enfin en prenant le nom de chrétien, je l'aurais voulu soutenir; en reconnaissant ton dieu je l'aurais voulu défendre... Le défendre! et contre qui? quoi dans cette guerre que Saladin aurait recommencée avec une nouvelle furie je n'aurais pas combattu! je serais demeuré tranquille, oisif, entre ces deux armées où j'aurais vu dans l'une mon épouse et mon dieu, dans l'autre ma

M

rence de M

a-t-il imagina

actimes de l

mour et Ma

dans des ext

la réalité n'a

que Dieu a

cevoir, afin

tre que le ci

rien grande

l'homme peu

n'a pu faire.

Depuis pr

plongée dan

rêveries, lo

cesser entr

lui dire qu'

sa perte et

des lettres cl

Mathilde lui

la comtesse

lui confiera et

le suivre. — Eh bien, interrompit-il vivement, comme s'il eût eu la crainte qu'elle ne se rétractât, voici ce qu'il faut faire. Retourne à Ptolémaïs, garde un profond secret avec tout le monde ; n'excepte personne, ni la reine, ni l'archevêque ; demain au point du jour, tu monteras dans ton char, tu te feras conduire sur le bord de la mer, tu iras jusques aux premiers rochers du Carmel, et tu ne les auras pas dépassés que tu seras sauvée. Ne me demande pas quels sont mes moyens, ils sont sûrs, et ce détail inutile nous ferait perdre un temps précieux ; éloigne toi maintenant, au moment du succès ne risquons pas d'être découverts. — Malek Adhel, un mot encore, lui dit la princesse. — Non, pas un seul mot, repliqua-t-il, tout est dit, tout est fini, pars Mathilde, et sou-

viens toi bien que si demain tu manquais à ta promesse, demain même tu me verrais arriver seul à Ptolémaïs pour y chercher la vie de l'indigne Lusignan, de ton frère peut-être, et mourir percé de coups au milieu de tes chrétiens. » En parlant ainsi il la soutenait dans ses bras et l'entraînait vers la porte afin d'éviter qu'aucune réflexion vînt encore s'opposer à ses espérances; ils touchaient presqu'au seuil, et la princesse allait sortir, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup et l'archevêque de Tyr parut. Il les vit, les reconnut, et jeta un cri terrible; Mathilde ne songea alors qu'au danger du prince, et se précipitant vers Guillaume: « Mon père, lui dit-elle d'une voix étouffée, contenez-vous, un mot peut le perdre, venez, sortons d'ici, mes gardes effrayés par le bruit

qu'ils ont entendu pourraient venir le surprendre. » Elle dit, entraîne l'archevêque, ferme soigneusement la porte, et au même moment, ainsi qu'elle l'avait prévu, elle aperçoit ses gardes, qui ayant été frappés par le cri de Guillaume accouraient à son secours : » Ce n'est rien, leur dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçoit de rendre tranquille, l'archevêque de Tyr en entrant dans le tombeau de Montmorency a cru qu'il m'était arrivé quelque malheur, mais il s'est trompé, ajouta-t-elle en le regardant fixement, il ne m'en est arrivé aucun. » Guillaume la comprit et leva les yeux au ciel avec reconnaissance ; cependant si elle l'avait rassuré pour le moment présent, ce rendez-vous mystérieux, cette secrette intelligence avec le prince lui causaient de vives inquiétudes pour l'avenir ; il la voyait sur

le point de se perdre, et sentit qu'il était temps de l'arrêter ; mais pour que ses paroles fussent plus efficaces, il voulut avant de la menacer de la colère divine, lui en montrer les terribles effets. « Il est de bonne heure encore, lui dit-il, je désirerais qu'avant de rentrer à Ptolémaïs, votre altesse voulût descendre avec moi dans une de ces cabanes placées au pied de la colline. — J'y consens mon père, répondit-elle, mais par quel motif le désirez-vous ? — Je veux reprit-il que vous voyez une fois ce que je vois tous les jours, je veux que vous mesuriez vous même, la profondeur de l'abîme où les passions peuvent entraîner, et quel châtiment dieu réserve aux coupables qui y tombent. » La princesse comprit ce reproche, se soumit à cet ordre, et se prépara en silence au mal qu'elle

allait souffrir. Durant la route il lui fut impossible de dire un mot à l'archevêque ; ne pouvant lui confier les pensées qui l'occupaient, elle pouvait moins encore s'occuper d'autres pensées, et Guillaume se serait bien gardé d'interrompre un silence qu'il croyait causé par le repentir et la honte, et qu'il regardait comme la meilleure préparation au spectacle qu'il allait lui offrir.

A peu de distance de la cabane il mit pied à terre avec la princesse, et il la conduisit dans un enclos entouré d'une haie de citronniers sauvages : au milieu était une chétive demeure où tout respirait la tristesse et la misère; assise sur un banc, devant la porte une vieille femme filait au rouet, et près d'elle, deux jeunes filles de douze à treize ans nattaient des paniers de joncs. A la vue de l'archevêque, elles

le saluèrent avec respect, il leur dit quelques mots de bienveillance et passa outre; Mathilde le cœur palpitant et les yeux baissés le suivit en silence. Ils s'avancèrent vers un sombre enfoncement, que quelques roches formaient à l'extrémité de l'enclos, et qu'ombrageaient quelques sapins épars: tout-à-coup mathilde crut entendre des cris, sa poitrine se serra, il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue; bientôt elle aperçut une femme pâle, échevelée, couchée sur la poussière, et qui se meurtrissait le sein en poussant de lugubres gémissements. » O mon père! s'écria la vierge en se pressant contre le bras de l'archevêque, je la reconnais, c'est elle, c'est Agnès. —Aux jours de sa sagesse, reprit Guillaume, en regardant Mathilde d'un œil sévère, Agnès fut belle aussi, elle était

fière, elle était la gloire de nos armes et l'orgueil de sa famille, mais un amour coupable l'emporta sur tous ses devoirs; et des traits défigurés, une beauté flétrie, un mépris général, une profonde misère, une raison aliénée, et par conséquent un crime sans repentir et une réprobation éternelle, voilà le fruit d'une faiblesse, et tout ce qui reste d'Agnès.»
Il fut interrompu en ce moment par cette infortunée, qui d'une voix aiguë et déchirante faisait retentir les airs du nom de Malek Adhel. « O mon père! dit Mathilde avec effroi, fuyons ce lieu terrible, j'en ai assez vu. — Non pas assez encore, repartit Guillaume en l'entraîna n vers l'insensée qui étendue sur le sable ne cessait de répéter: Malek Adhel! Malek Adhel! — vous connaissez tout le crime, il faut que vous connaissiez

toute la punition, et de quelle terrible manière l'éternel sait venger ses loix outragées. « La faible et tremblante Mathilde se traîna auprès du rocher qui couvrait Agnès, et appuyant sa tête humiliée contre la pierre, elle prêta une oreille attentive aux paroles qui échappaient à cette déplorable victime. — Malek Adhel, s'écriait-elle, quand cesserai-je de te voir rouler dans ce gouffre sans fond? un dieu impitoyable l'a creusé lui-même... pour sa haine, ce n'était pas assez de mon supplice, c'est avec le tien qu'il me punit... » Frappé de ce qu'il vient d'entendre, Guillaume comprend aussitôt que pour un cœur passionné, le mal le plus à craindre est celui que souffre l'objet qu'il aime; et se hâtant d'opposer l'intérêt de l'amour à l'amour même, il se penche vers Mathilde, et lui dit:

« Vous le voyez, ma fille, les vengeances de dieu ne sont point aveugles, son œil perçant sait découvrir l'endroit sensible du cœur, et c'est là qu'il frappe ses coups : quand le jour sera venu où le rédempteur reparaîtra au milieu des mondes écroulés, il réalisera pour cette pécheresse le supplice qu'elle croit subir maintenant; elle verra son ravisseur plongé dans un abîme de tourments éternels dont elle sera éternellement le témoin... — O mon père! interrompit la princesse en joignant les mains, n'est-ce pas trop de rigueur ? se peut-il qu'une si horrible punition lui soit éternellement infligée par le dieu des miséricordes? — Ma fille, si du sein de sa demeure elle laissait échapper un mot de repentir, tout ne serait pas perdu encore.... — Malek-Adhel ! s'écria impétueusement

Agnès, dieu implacable! et toi, détestable Mathilde, quand cesserez-vous de déchirer mon cœur?... il dégoutte de sang, et je ne puis verser celui de ma rivale! et je ne puis l'entendre pousser des cris comme les miens! .... Malek Adhel! hâte toi de la précipiter à mes côtés, fais-lui oublier son dieu, que je voie sa douleur et ses mortelles blessures..... — Mon père, sauvez moi, interrompit Mathilde avec un accent plein d'effroi. — Non, non, ne la sauvez pas, ne la sauvez pas, interrompit Agnès à son tour et en se levant précipitamment, j'ai entendu sa voix, cette voix qui me tue, cette voix qui est entrée dans le cœur de Malek Adhel; ne la sauvez pas, je veux la trouver, la déchirer comme elle me déchire, la poursuivre comme elle me poursuit.» Elle s'arrêta, ses idées

se troublèrent de nouveau, d'autres images lui apparurent, d'autres remords vinrent la saisir; le fantôme de Montmorency s'éleva tout sanglant devant ses yeux, il semblait disputer Mathilde à sa rage, il la sauvait et tombait assassiné; mais bientôt, la pensée de Malek Adhel revint se placer devant toutes les autres. « Il est là, disait-elle, il m'apelle; la destruction est à ses côtés, je la vois bien, mais il m'appelle, je le suis et la destruction m'engloutit .... Cède, cède Mathilde, ajouta-t-elle d'une voix furieuse, et la destruction t'engloutira .... — Venez maintenant, dit l'archevêque en relevant la vierge, je ne veux point que vous demeuriez plus long-temps en face de tant de misères, vos forces n'y résisteraient pas, et en l'entraînant il ajoutait: » O ma fille, que notre fragilité

est grande! et qu'il faut mettre peu de confiance en nos propres forces, puisqu'il suffit d'un moment pour nous précipiter de la gloire céleste dans des ténèbres de douleurs! » Mathilde ne répondit rien, il continua : « la séduction d'un homme, ma fille, a causé la chute d'Agnès, vous ne l'ignoriez pas, et c'est avec cet homme que je vous ai trouvée ce matin ! » Mathilde ne répondit rien. « Et dans quel lieu vous ai-je trouvée! continua-t-il encore, dans quel lieu l'aveuglement de l'amour a-t-il pu vous entraîner? auprès d'un tombeau! comme s'il n'y avait que son silence qui ne vous fît pas entendre de reproches! eh quoi! ne vous disait-il rien, ce silence? pour vous la mort n'a-t-elle pas de voix? et pendant que vous la braviez cette mort redoutable, si elle vous avait frappée; si vous

étiez expirée auprès de Malek Adhel, avec les mots d'amour dans la bouche et dans le cœur, où seriez vous maintenant ? » Mathilde ne répondit rien ; l'archevêque crut alors qu'elle était trop saisie, il la fit asseoir dans la chaumière, sur un banc à demi rompu, et lui fit apporter un verre d'eau fraîche par la vieille femme ; celle ci la considérait d'un œil curieux, et demanda à l'archevêque si cette jeune fille était malade aussi, et si elle resterait avec l'autre. Guillaume répondit que non. « Ma foi, tant mieux, repliqua la vieille, car je n'en pourrais pas garder deux. Le jour elle est assez tranquille, mais quand la nuit vient, c'est un train, un vacarme... on dirait que tous les démons sont après elle ; ah ! c'est une véritable réprouvée : le médecin que votre charité a envoyé ici n'en espère

presque rien, cependant il vient tous les jours. — Bonne-femme, lui dit l'archevêque, quelleque soit la peine qu'elle vous donne, et les soins qu'exige son état, n'en négligez aucun; veillez sur elle, la récompense ne vous manquera pas. — Ah! s'écria la vieille, vous m'avez déjà payée assez généreusement.... — Et surtout, interrompit vivement Guillaume, n'oubliez pas mon expresse recommandation; si elle montre la moindre lueur de raison, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, envoyez moi avertir sur le champ. » La vieille lui promit de n'y pas manquer, et l'archevêque reprenant alors le bras de la princesse, la soutint et sortit avec elle de cette maison d'amertume et de douleur. Ils montèrent ensemble dans le char qui les attendait, et reprirent la route de Ptolé-

maïs. Mathilde les yeux baissés et toujours profondement rêveuse, n'avait pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient quitté Agnès; l'archevêque inquiet d'un si long et si sombre silence essaya de l'en arracher en lui disant d'un ton plus doux: « n'êtes vous pas curieuse de savoir depuis quel temps Agnès a été réduite à ce dernier degré d'infortune et d'opprobre? » Mathilde leva les yeux, et d'un faible signe de tête, elle fit entendre qu'elle écouterait ce récit avec intérêt. Il dit alors: « En s'échappant de Damiette, Agnès vint se réfugier auprès de Saladin, elle contribua beaucoup à enflammer sa colère contre Malek Adhel: c'est elle qui vous poursuivant sans cesse, attaqua les chevaliers qui vous ramenaient au camp; c'est elle qui livra Montmorency à une armée entière de Sarra-

sins; c'est elle qui fut l'assassin de ce héros; c'est-elle qui foulée aux pieds par les chrétiens, demeura presque sans vie sur le champ de bataille. Depuis, déguisée en esclave musulman, elle a suivi Malek Adhel à Césarée, mais Malek Adhel refusa de la voir, et comme peu après elle eut connaissance de l'ambassade envoyée auprès des chrétiens pour demander votre main, ses forces ne résistèrent point à tant de fatigues, de chagrins et d'affronts, sa tête s'aliéna; je ne vous dirai point dans quel état je la trouvai à mon dernier voyage à Césarée, je rougirais je l'avoue de montrer à quel degré d'humiliation le crime a pu précipiter la fille des rois.... Je demandai qu'elle me fût confiée, je la fis conduire dans cette chaumiere afin d'être à portée de lui donner tous les secours dont je

puis disposer; mais jusqu'à ce jour tous ont été infructueux; elle n'entend rien, ne reconnaît personne; c'est en vain que je me suis approché d'elle, que je lui ai parlé, Malek Adhel occupe seul sa pensée. Malek Adhel, l'auteur de sa misère, ô ma fille! pensez bien à cela. » Mathilde qui durant ce récit avait levé la tête pour mieux entendre, la laissa retomber sur son sein aussitôt que l'archevêque eut fini; il attendit un moment sa réponse, voyant qu'elle n'en faisait aucune il ajouta : « Ma fille, n'avez vous donc rien à me dire? — Mon père, repliqua-t-elle, je ne le puis encore; il y a une grande confusion dans mon esprit, et mon âme est cruellement oppressée, mais dans deux jours, à cette même heure, je connais un lieu où je vous verrai, là je dévoilerai tout mon cœur, je pleurerai sur

mes folles amours, et peut-être daignerez-vous épancher sur moi la rosée de la grâce céleste. » Elle se tait ; l'archevêque n'insiste pas davantage ; cependant il cherche dans sa pensée quel est le lieu où elle doit le voir : dans deux jours, a-t-elle dit, et c'est précisément dans deux jours que Richard a ordonné qu'elle s'unirait à Lusignan, elle ne l'ignore pas, il en est sûr, il sait que Richard lui a parlé ; serait-il possible qu'elle pût consentir à former ces nœuds ? « Ma fille, lui dit-il, vous savez que c'est dans deux jours que Richard vous a commandé de donner votre main à Lusignan, êtes-vous prête à obéir ? — Et vous, mon père, interrompit-elle vivement, êtes vous prêt à m'ordonner d'obéir ? » Mais sans attendre sa réponse, elle ajouta, en élevant vers lui ses mains suppliantes : « Mon père, je vous en

conjure, ne m'interrogez pas, ma destinée est fixée; elle l'est, mon père, j'ose en être sûre, car il est des âmes si magnanimes qu'on peut tout en attendre; cependant ô mon père! que ces mots, *ma destinée est fixée*, ne vous effraient pas; elle l'est, il est vrai, mais dieu n'en sera pas offensé, et mon devoir n'en murmurera pas.»

Comme elle achevait ces mots, le char entrait dans Ptolémaïs; Guillaume La quitta, en lui recommandant de méditer sur ce qu'elle avait vu, et de ne pas oublier que, si dieu avait placé toutes les épreuves et les sacrifices dans ce monde, c'était hors du monde qu'il en avait placé la récompense; la princesse s'inclina sur la main pastorale de l'archevêque, et courut au fond de son appartement, cacher à tous les regards le grand trouble dont cette matinée avait rempli son cœur.

CHAPITRE XLV.

MATHILDE avait à peine gouté quelques heures de solitude, lorsqu'on vint lui annoncer que Richard lui faisait dire de se préparer à recevoir, le matin même, sa visite et celle du roi de Jérusalem. «Ils vont donc venir, se disait-elle, et maintenant il faut donc dissimuler! dissimuler est la langue du monde, ne puis-je pas la parler une fois avant de le quitter? demain j'aurai cessé d'y vivre, demain je n'aurai plus rien à cacher, rien à attendre. O mon dieu! fortifiez mon âme, soutenez mon courage, je ne me méfie que de moi, je suis sûre

de Malek Adhel, car je n'ai besoin pour être sauvée que de sa générosité, et sa générosité est telle, ô mon dieu! que, j'ose le dire sans craindre de vous déplaire, toute votre puissance ne pourrait pas y ajouter.

En parlant ainsi, Mathilde se plaça devant une table et se mit à écrire. A son abattement, aux larmes qui roulaient dans ses yeux, à sa profonde résignation surtout, on eût dit qu'elle traçait ces volontés dernières et sacrées, qui ne s'écrivent qu'à l'ombre de la mort. Elle en était occupée encore, lorsque Richard entra avec Lusignan; aussitôt elle cacha dans son sein le papier qu'elle tenait, et salua les deux rois avec une contenance grave et sévère. Richard avait vu le mouvement de sa sœur, et son premier mot fut de demander que ce papier lui fût remis. « Je conjure

votre majesté de ne pas l'exiger d'aujourd'hui, répondit-elle avec beaucoup de dignité, je lui proteste qu'il ne sortira de mes mains que pour passer dans les siennes.» L'air de Mathilde en imposa à Richard lui-même; il ne lui demanda pas une seconde fois ce qu'elle refusait de lui accorder, et se contenta de lui dire qu'il était sûr qu'elle éviterait toute démarche injurieuse à sa gloire, et toute pensée contraire à la pureté du nœud qu'elle allait contracter. «Ah! madame, interrompit Lusignan en se jettant à ses pieds, tant de bonheur serait-il mon partage? se peut-il que vous ayez consenti à m'appartenir? non, ma présomption ne s'élèvera pas jusqu'à une pareille espérance, à moins que vous-même ne me permettiez d'oser y croire.—Il faut bien que vous l'ayez osé, sire, puisque vous êtes ici,

répondit froidement Mathilde; si vous étiez assuré d'un refus, vous ne seriez pas venu l'entendre. Mon frère, ajouta-t-elle, vous m'avez donné deux jours pour me préparer à mon sort, je n'en demande pas davantage, mais pendant ce court intervalle, ne puis-je pas être libre; ne puis-je pas être seule? » Lusignan se hâta de prévenir la réponse du roi. « Vous serez libre, madame, vous serez seule, lui dit-il, je ne veux point gêner vos désirs, et durant ces deux mortels jours qui me séparent encore du plus beau jour de ma vie, je ne reparaîtrai point ici; j'aime mieux me priver de ce bonheur que de ne le devoir qu'à votre seule obéissance. » Il se retira; alors Richard prit la parole d'un ton offensé et absolu. « Ma sœur, lui dit-il, je commence à être las de vos vagues réponses et de vos éter-

nels mystères; depuis votre retour dans le camp, les chrétiens ont été plus occupés de vos amours que de la cause qui les a arrachés à leurs foyers et à leur famille; la moitié de l'Europe ne serait elle donc venue porter la guerre en Asie que pour être témoin des incertitudes et des faiblesses de votre cœur? non, il est temps que tout ceci se termine, et que d'autres pensées remplissent l'âme et nourrissent les espérances de nos guerriers: dès qu'un hymen aussi sage qu'utile aura fixé votre destinée, nous ne songerons plus qu'à poursuivre nos hautes et importantes entreprises; après demain, ma sœur, les flambeaux d'hyménée s'allumeront pour vous; le jour suivant, votre époux marchera avec moi à Césarée, nous en ferons le siège, nous emporterons la ville,

Lusignan triomphera de Malek Adhel, et par cette victoire il vous prouvera qu'il était plus digne que ce prince du bonheur qu'il a obtenu. Maintenant vous avez entendu mes ordres, vous connaissez votre sort, rien n'y sera changé, rien absolument; si vous demandiez une heure de délai, vous la demanderiez en vain : votre bonheur m'est cher, sans doute, mais moins que la gloire de nos armes et la réussite de nos projets; l'intérêt particulier doit plier devant celui de vos frères, et de frivoles considérations ne doivent plus arrêter les combats : préparez vous, soumettez vous, mais je vous préviens que soumise ou non, vous n'en serez pas moins dans deux jours l'épouse de Lusignan. » Il dit et la quitte sans attendre de réponse. Mathilde ne s'effraie point de cette menace; avant

de l'entendre ses desseins étaient arrêtés, ils sont demeurés les mêmes et la colère du roi n'y a rien changé; tout le jour une sombre et profonde tristesse respire dans ses traits et sa contenance, car elle a pour jamais détaché son cœur de toute espérance de bonheur, mais on n'y remarque plus d'agitation, car elle a vu son devoir, et elle est résolue à le remplir.

Le soir elle demande son char pour le lendemain, et quand ses ordres sont donnés et qu'elle se retrouve seule, elle dit: « Mon dieu! je n'ai pu consulter personne; j'avais promis de me taire, mais pour tenir tous mes serments et ne m'écarter d'aucun devoir, j'espère n'avoir besoin que de votre force et de votre appui. »

L'aurore a paru, Mathilde sort de

Ptolémaïs par la porte de Nazareth, elle se fait conduire sur le bord de la mer : un long voile blanc couvre sa tête et enveloppe toute sa taille. Elle est pâle, ses joues portent même l'empreinte de ses pleurs, mais son maintien est tranquille, et ses yeux fixés vers le ciel ont quelque chose de doux et de résigné qui montre le but où elle marche, et qui semble dire qu'en remettant son âme à dieu, elle l'a remplie de cette confiance qui ne sait rien craindre et qui sait tout espérer.

Cependant au moment où elle aperçoit les premiers rochers du Carmel, un léger incarnat vient se mêler sur son visage à la blancheur des lis, elle met une main sur son cœur, comme pour y retenir toute sa force et sa volonté ; le char avance encore; à l'instant, du fond des rochers, deux

guerriers armés de toutes pièces s'élancent avec des cris terribles et courent vers la princesse ; ses gardes veulent la défendre, Malek Adhel se nomme, tous les bras demeurent enchaînés ; Mathilde leur dit alors : « Chrétiens, ne tentez point une vaine résistance contre un prince invincible, et apprenez que si Malek Adhel se trouve ici, c'est que je n'ai voulu accorder qu'à lui seul le droit de me soustraire à l'autorité tyrannique qui veut forcer mes vœux malgré moi. Prince, ajouta-t-elle en se tournant vers lui, j'avais juré de me rendre en ce lieu, m'y voici ; j'avais juré de fuir avec vous, je suis prête à vous suivre ; mais souvenez vous aussi de votre promesse, dans cet asyle où je vais me retirer, je pourrai vivre dans une profonde solitude, à l'abri de tous les regards, même des

vôtres, et y exercer mon culte dans une entière liberté? — Oui, madame, interrompit le prince, je renouvelle ce serment à la face du ciel et de tous vos chrétiens; vous serez obéie, révérée à la cour de Saladin, autant et plus encore qu'à celle de votre frère, hâtons nous seulement de nous y rendre. — Un mot encore, reprit Mathilde: me sera-t-il permis de choisir moi même le lieu de ma retraite? — Il sera assez temps d'y penser, madame, répondit-il un peu ému, quand nous serons arrivés à Césarée. — Non, Malek Adhel, lui dit-elle, c'est ici même que je veux être libre de fixer mon choix. — Vous l'êtes, madame, où voulez vous être conduite? — Là haut, repliqua-t-elle, en montrant de la main la montagne du Carmel, dans ce saint monastère, car c'est là seulement que *je pourrai*

vivre dans une profonde retraite, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et exercer mon culte dans une entière liberté. — Mathilde, s'écria-t-il avec un violent courroux, vous m'avez trompé! — Non, je ne t'ai pas trompé, interrompit-elle vivement, car je te préfère à toutes les créatures de la terre, et s'il n'y avait qu'elles entre nous deux, tu me verrais tout quitter pour te suivre, mais la main qui m'arrache à ton amour, ô Malek Adhel! est plus forte que celle des hommes et des rois.... Écoute moi un seul moment, ajouta-t-elle, en tombant à genoux dans le char où elle était encore, écoute moi, ô toi! seul mortel que j'aie aimé: en te suivant au milieu des infidèles, j'imprime à mon caractère une tache ineffaçable, je deviens un objet de mépris et d'horreur pour tous les miens: souiller ainsi

sa gloire, n'est-ce pas perdre son innocence? et tu le sais, Malek Adhel, cette innocence est le seul bien que je me sois réservé, le seul que j'aie préféré à toi.... Cependant en ce moment je consens à te tout abandonner afin de te tout devoir; je consens à te laisser l'arbitre de mon sort, afin que, s'il est paisible sur la terre et heureux dans l'éternité, je puisse partager entre dieu et toi mes bénédictions et ma reconnaissance; si tu me conduis dans l'asyle sacré que je t'indique, j'y vivrai honorée des hommes, en paix avec le ciel, assurée de mon salut; si tu m'emmènes à la cour du sultan, l'ignominie marchera à ma suite, et le terrible souvenir de ma faute me fera vivre dans les remords, et mourir peut-être dans l'impénitence: tel est le choix qu'il me faut faire, et c'est toi qui vas le prononcer, je re-

mets entre tes mains ma vie, mon honneur et toute une éternité; décide donc, Malek Adhel, et vois si tu exiges que je te suive. » En achevant ces mots, cette beauté touchante, baignée de pleurs, prosternée, les bras élevés, et portant dans ses regards la réunion de tout ce que la terre a d'amour et le ciel de piété, attend sans trembler la réponse de Malek Adhel, car elle sait bien qu'il ne peut y en avoir qu'une pour l'homme à qui l'on a laissé le droit de la faire.

Le prince ne dit rien, il fait plus, il s'approche de Mathilde, monte dans son char, la relève, s'asseoit auprès d'elle, saisit les rênes des coursiers et dirige lui même leur route vers le monastère. La vierge, attendrie, n'a point de mots pour tant de reconnaissance; elle penche sa tête sur l'é-

paule du héros et pleure. Tremblante, elle ose presser ce bras invincible qui pouvait l'arracher à ses devoirs et qui va la rendre à Dieu ; malgré la pudeur qui affaiblit ce mouvement, il a été excité par tant d'amour que l'ame de Malek Adhel en est pénétrée ; l'amertume s'en échappe, la douleur s'y calme, jamais il n'a été autant aimé, il le voit dans les yeux de Mathilde, il le doit à son sacrifice, il ne se plaint plus, il ne murmure plus, son sacrifice est payé.

Jamais peut-être le devoir et la vertu ne remportèrent un plus beau triomphe ; Mathilde pieuse et soumise, à la voix de l'éternel immole son bonheur et son amour ; Malek Adhel généreux et magnanime, à la voix de celle qu'il aime abandonne ses espérances et ses désirs ; tous deux sont libres cependant, ils s'ado-

rent, ils pourraient vivre toujours ensemble, et ils vont se séparer! se séparer peut-être pour jamais! cette pensée, ils l'ont; cet avenir, ils le voient, et pourtant, qui oserait dire que même en cet instant ils ne sont pas heureux? pour trouver dans son cœur la force de renoncer à la plus ardente passion, il faut bien y trouver quelque chose de plus puissant qu'elle et de supérieur à ses voluptés: la passion est beaucoup assurément, et ses voluptés sont des délices, mais ce sont les délices de la terre, et quiconque les sacrifie en conçoit donc de plus ravissants encore; autrement pourquoi les sacrifierait-il?

Le char s'élève sur le Carmel; les femmes de la princesse, étonnées, éperdues, accompagnent leur maîtresse, toutes également décidées à s'ensevelir dans sa retraite. Les gar-

des suivent, et l'ami de Malek Adhel ferme le cortège. Bientôt à travers les rochers et l'épais feuillage des cèdres, on aperçoit l'antique édifice élevé par Ste. Hélène (1). Malek Adhel pâlit et se trouble, Mathilde étouffe ses soupirs, il lui dit alors: « Je t'ai obéi, je ne m'en repens point, car je n'ai pas en ma puissance les moyens de te résister; mais comment calmeras tu mes frayeurs, ce cloître est sur les terres des chrétiens, il est sous leur dépendance, ils t'en arracheront. — Non, répond-elle, ne le crains pas; en prenant le parti

(1) Au sommet du Carmel on voit les ruines d'un antique édifice, qui inclinent visiblement sur les cellules des Carmes; l'auteur du *Théâtre de la cité sainte* assure que ce monument était un monastère de filles, de la construction de Ste. Hélène, mère de Constantin.

le plus généreux, tu as pris aussi le plus sûr : ici la religion me défendra mieux contre les chrétiens que ne l'auraient pu faire tes hautes murailles, et ta valeur peut-être : dans ce lieu sacré une simple barrière de bois arrêterait l'armée des croisés et la colère de mon frère : cette sainte maison est celle de dieu même ; en violer l'entrée serait un sacrilège... — Rassure moi encore, ajouta-t-il ; peut-être dans l'exaltation de ta piété croiras-tu nécessaire de te dévouer toi-même, peut-être penseras-tu que ma conversion ne pourra être achetée que par un grand sacrifice... — Sans doute je le pense, interrompit-elle ; mais ne venons nous pas de le faire aujourd'hui? — Promets moi donc, repliqua-t-il, de n'en pas faire d'autre, et de ne t'engager par ces nœuds terribles et indissolubles que quand je

t'en aurai donné l'aveu... peut-être te le donnerai-je un jour, ma bien aimée, ajouta-t-il en la regardant fixement; la guerre est allumée, Saladin m'appelle, mais je le sens, maintenant, mon bras sera faible contre tes frères, je ménagerai moins mon sang que le leur, et il est un événement qui pourrait me faire désirer de te voir renoncer au monde.» La vierge le comprit et fondit en pleurs. Toutes les mélancolies que le cœur peut connaître oppressèrent le sien; à côté de la pensée de la mort de Malek Adhel venait bien se placer celle de la miséricorde de dieu, mais cette miséricorde divine qui se perd dans les mystères de l'infini, et qui est la plus douce joie d'une âme pieuse, la console et ne l'égaie pas; car dans la religion tout est grave jusqu'au bonheur. Baignée de lar-

mes, Mathilde se pencha vers celui qu'elle avait nommé son époux au désert, et ne put lui faire entendre que ces mots : » Crois-moi, quiconque a mis un grand devoir au-dessus des vains plaisirs de la vie, est bien sûr de ne pas périr tout entier avec elle.» Cependant la route se rétrécissait de plus en plus; l'escarpement des rochers et l'épaisseur des buissons et des ronces ne permettaient pas au char d'aller plus avant : la princesse mit pied à terre, elle dit à ses gardes: « Je vous demande de m'accompagner jusque dans l'enceinte du monastère, je veux que vous m'y voyez entrer, je veux que vous voyez les grilles se refermer sur moi, afin qu'à votre retour au camp, vous puissiez dire à mon frère quelle autorité j'ai préféré à la sienne, et pour quel maître je l'ai quitté; et vous,

ajouta-t-elle en s'adressant à ses femmes, si votre intention est de venir pleurer et prier avec moi, vous pouvez me suivre, autrement évitez une fatigue inutile et ne venez pas plus loin. » A ces mots, toutes se jetèrent à ses pieds, et baisant le bas de sa robe, lui demandèrent la permission de ne jamais la quitter. Émue de ce désir elle leur tendit les bras en s'écriant : « Venez donc, nous prierons ensemble ici et là haut. » Alors elle se tourna vers Malek Adhel et lui prit la main, la serra en silence, car il n'y a que le silence pour de pareils adieux. « Non, lui dit-il, n'espère pas que je me sépare de toi, tandis que je puis te voir encore quelques minutes. » Eperdue elle répond : « hâte toi de fuir, tu es sur une terre ennemie, je te vois menacé de mille dangers.... — Ma-

thilde, s'écrie-t-il impétueusement, ne peux-tu m'aimer assez pour les oublier ? viens, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras, viens, qu'une fois encore, je t'épargne la fatigue d'une route pierreuse, dévorée d'un soleil ardent.... O jours du désert, où elle me nomma son époux, jours heureux où nous allions mourir ensemble, pouvais-je croire alors que je serais jamais assez infortuné pour vous appeler heureux... alors elle ne voulait pas me quitter, sa vie ne lui était rien auprès de son amour, son Dieu ne lui disait pas qu'il fallait nous séparer; ô Mathilde! que votre cœur est changé !— O mon dieu! s'écria-t-elle, vous qui savez tous les secours dont vous m'avez entourée depuis mon retour au camp, daignez lui dire si tout l'effort de votre puissance a pu changer mon cœur, et dans ce moment, si

j'ai la force de renoncer à lui ! vous m'accusez, je le sens, de ne l'avoir puisée ni dans votre crainte, ni dans mon devoir, mais dans le seul intérêt de l'amour. O Malek Adhel, si mon crime n'avait dû retomber que sur moi, peut-être aurais-je aimé mon crime, peut-être pour être à toi aurais-je consenti à perdre mon âme ; mais pour sauver la tienne, ô maître absolu de ma vie ! j'ai dû renoncer à toi. » En l'entendant parler ainsi, Malek Adhel la serre passionnément contre sa poitrine ; Mais à cet instant la forêt vient de s'éclaircir, le monastère se montre à découvert, une humble croix de bois en désigne l'entrée, et de loin on entend le son de la cloche se mêler aux saints cantiques. La vierge à cet aspect, saisie d'une pieuse terreur, s'arrache précipitamment des bras de Malek

Adhel. « Mon dieu! s'écrie-t-elle, ce n'est point ainsi que je dois approcher du lieu où vous avez établi votre demeure. Pardonnez, ô pardonnez mon délire et daignez purifier mon cœur. » Elle dit et se prosterne au pied de la croix, ses femmes et ses gardes l'imitent; Malek Adhel et son ami restent seuls debout, Mathilde le voit et soupire. « O divin rédempteur! dit-elle à voix basse, pour m'accorder la plus grande de vos grâces, vous me demandez, je le sens, le plus grand des sacrifices, et celui là n'est pas de renoncer à mon époux, mais de renoncer à mon amour... Hélas! ma volonté consent à vous le faire, mais toute votre puissance suffira-t-elle pour m'aider à l'achever. » Elle se lève alors, s'appuie contre la croix, regarde Malek Adhel, et ajoute d'un ton plus grave: « Je ne

te permettrai point d'approcher davantage, tu ne poseras point le pied dans l'enceinte sacrée où les chrétiens seuls ont le droit d'entrer... Adieu, c'est ici qu'il faut nous dire adieu, un long adieu.... O sainte victime qui avez sauvé le monde, daignez aussi sauver cet homme là, c'est à vous que je le laisse, que je le confie... Malek Adhel, entends sa voix, que l'amour la fasse entrer dans ton cœur... hélas! continua-t-elle, en lui montrant le cimetière qu'elle allait traverser, l'amour finit là et avec lui toutes les félicités de la terre; mais souviens toi que d'autres félicités nous sont promises, souviens toi qu'il est un lieu où on ne souffre plus, où on aime toujours, et que c'est là où Mathilde va t'attendre.» Elle dit et fuit loin du héros, elle court vers la porte du couvent avec la rapidité

d'une flèche : il lui obéit, il ne la suit point, mais il ose monter sur les degrés de la croix pour la regarder plus long-temps. Au moment d'entrer dans le cloître, la princesse s'arrête et tourne une fois encore ses yeux vers Malek Adhel, elle le voit embrassant de ses deux mains le signe de la rédemption, et il lui semble que dieu l'a entendu. » O Christ ! s'écrie-t-elle, consomme ton ouvrage. » Alors elle étend une main vers le prince, lui montre son cœur, lui montre le ciel, et se dérobe aussitôt sous les impénétrables grilles du monastère.

En la perdant de vue, Malek Adhel croit que tout l'univers vient de s'anéantir, il tombe accablé devant la croix, il ne songe plus qu'à mourir dans le lieu où il vient de quitter Mathilde, mais Kaled ne le

permet pas, il s'approche, il lui dit: « Oublies-tu que sur la terre où nous sommes, chaque instant qui s'écoule peut nous perdre? — Fuis, Kaled, s'écrie le prince, fuis dans ce monde désert où je ne veux plus rentrer; ma vie est ici, continua-t-il, en montrant le monastère, je ne veux pas quitter ma vie. — Si tu demeures, reprit froidement Kaled, je demeure avec toi; si tu péris, je jure de te suivre, maintenant dispose de mes jours, tu en es le maître, » et il s'assied tranquillement auprès de lui. Malek Adhel le regarde, il sait que Kaled n'a jamais juré en vain, il voit que son parti est pris, et à l'instant le sien l'est aussi. Il se lève, lui serre la main et s'écrie: « Partons, maintenant qu'elle est en sûreté, songeons à sauver mon ami. » Il dit et s'éloigne.

Kaled le devance, ils appelle les chevaux errants sur la montagne, les chevaux accourent, les deux guerriers s'élancent dessus et fuient. Déjà le Carmel n'est plus qu'une masse confuse, et le cloître perdu dans l'horizon n'est présent qu'à la pensée du héros. Encore quelques heures et le voilà à Césarée; Saladin l'y attendait impatiemment: les soins de la guerre l'apelaient ailleurs, et il ne voulait cependant abandonner cette ville importante qu'après en avoir remis la défense à son frère. « Malek Adhel, lui dit-il, je ne m'informe point pourquoi tu reviens seul, des soins plus importants que ceux de l'amour doivent nous occuper aujourd'hui. Je vais mettre Ascalon en état de soutenir un siège, précaution inutile sans doute, car les chrétiens ne l'entre-

prendront qu'après avoir abattu Césarée, et je te laisse à Césarée. Césarée est donc invincible et les ennemis ne viendront pas jusqu'à moi. »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

MATHILDE.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

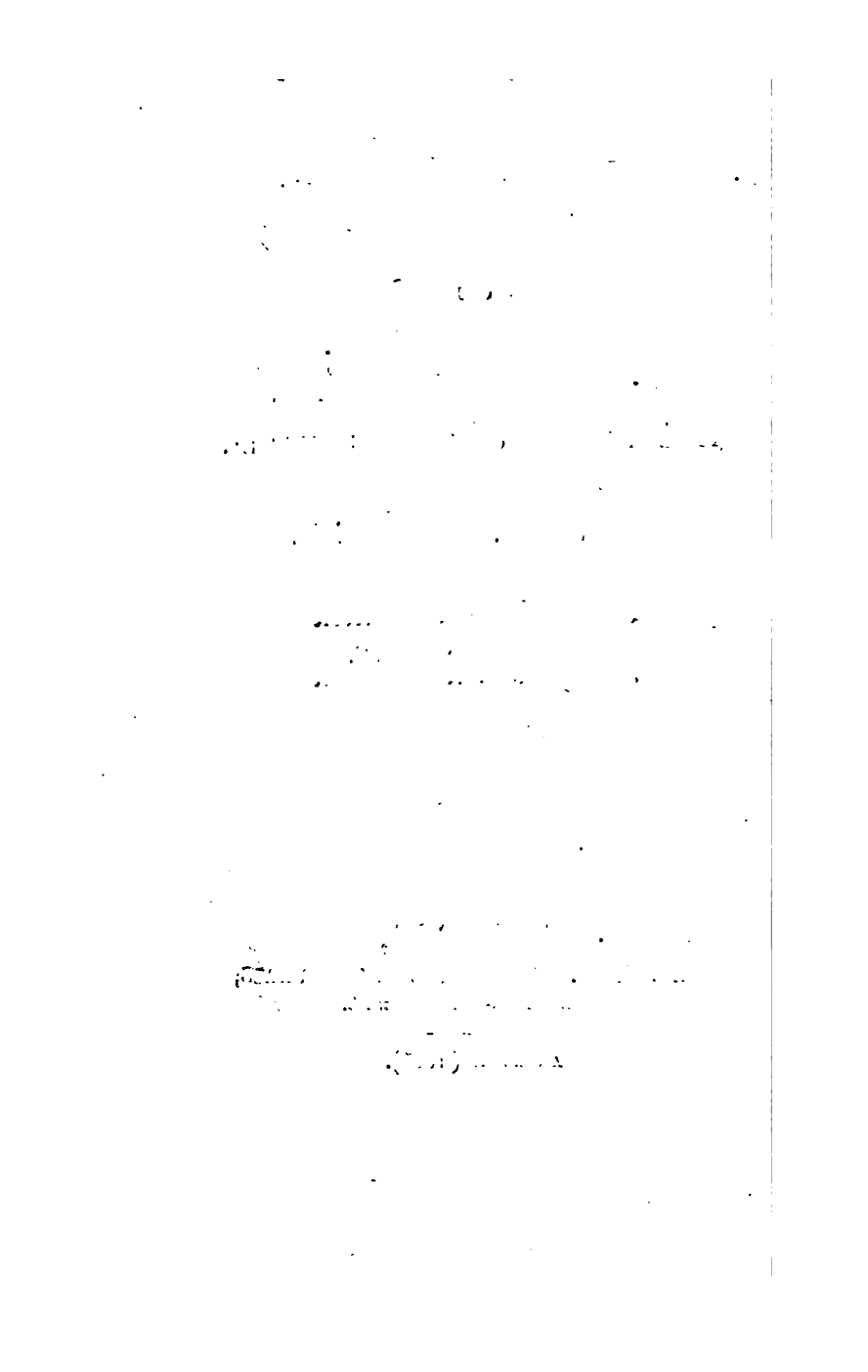
TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES.

PAR Mme. COTTIN.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIM.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 6.

AN XIII. (1805).



MATHILDE.

CHAPITRE XLVI.

La journée touchait presqu'à sa fin lorsque les gardes de la princesse rentrèrent à Ptolémaïs; ils trouvèrent tout le camp en rumeur, Lusignan au désespoir, Richard dans la plus violente colère, et la reine et l'archevêque tourmentés de mortelles alarmes. Le matin, la longue absence de Mathilde avait commencé par causer de l'étonnement; l'inquiétude avait succédé. Vers le milieu du jour Bérengère était entrée dans l'appartement de sa sœur, et ayant trouvé

sur une table un papier adressé au roi, elle s'en était saisie avec empressement, mais n'osant le remettre elle-même à Richard, elle fit prier l'archevêque de se rendre auprès d'elle et lui montra ce billet pour qu'il le donnât au roi. A cette vue Guillaume soupira, il ne put plus douter que Mathilde ne fût partie volontairement, et qu'avec lui-même elle n'eût employé de la dissimulation. Cette pensée déchirait son cœur, car il savait bien qu'elle ne lui cachait pas sa conduite quand sa conduite était pure : que pouvait-il penser d'une jeune et imprudente vierge qui lui dérobait sa confiance, repoussait ses conseils, se reposait sur ses propres lumières, et s'entourait d'artifices..., Ah! ce n'est pas par de semblables routes que marche la vertu. Cependant avant de la condamner il veut

connaître ce qu'elle écrit au roi, et s'il doit la condamner alors, du moins veut-il savoir si dans le piège où elle est tombée elle peut être sauvée encore.

Aussitôt il était entré chez le roi, et croisant les mains sur sa poitrine, baissant les yeux, dans un profond silence il lui avait remis la lettre de Mathilde; à l'instant Richard s'était écrié aussi : « elle est donc partie volontairement! ô Mathilde! Mathilde! vous nous avez donc trompés! » Ce billet ne contenait que ce peu de mots :

« Je quitte Ptolémaïs afin de me » soustraire à une autorité tyrannique » et à un hymen horrible à mes yeux : » je connais trop mon frère pour oser » déjà lui demander mon pardon, je » n'espère point qu'il suive de si près » une démarche qui paraîtra sans

» doute téméraire, mais le pardon » du ciel, j'en suis assurée, car mes » intentions sont pures, et le ciel » connaît tout mon cœur. »

« Elle a raison ! s'était écrié Richard en finissant, je ne lui pardonnerai jamais ; et voyant que l'archevêque ouvrait la bouche pour lui répondre, il avait ajouté qu'une telle conduite étant sans excuse, quiconque tenterait de la justifier serait aussi coupable qu'elle à ses yeux. Alors il était sorti enflammé de colère, pour envoyer de tous côtés des troupes à la poursuite de sa sœur. Guillaume resté seul avait repris le billet, et en le lisant avec sa charité ordinaire, la phrase qui le terminait avait un peu calmé ses craintes, il se disait: « puisque ses intentions sont pures, et qu'elle est assurée des miséricordes du ciel, je puis donc la pardonner

aussi et m'efforcer de croire que ce n'est peut-être pas pour cacher une faute qu'elle a entouré son départ de tant de mystère. »

Cependant le jour s'était écoulé sans que les troupes de Richard eussent apporté aucune lumière sur le sort de la princesse, lorsque la vue de ses gardes et de son char qui revenaient sans elle causèrent une surprise générale.

En un instant la nouvelle de son entrevue avec Malek-Adhel et de sa retraite dans le cloître du Carmel, fut répandue dans tout le camp et le divisa en plusieurs partis. Le plus nombreux admirait la vertu et la fermeté d'une jeune vierge qui, libre de régner sur un riche royaume avec le prince qu'elle aimait, avait préféré les ombres de la retraite et de la pénitence à une puissance et à une fé-

licité que la religion réprouvait; mais les amis de Richard et de Lusignan la blâmaient de n'avoir su que vaincre son penchant pour un infidèle, et non se résoudre à un hymen que toute la chrétienté lui demandait. Enfin le roi d'Angleterre, indigné du désordre que cette nouvelle jetait dans tout le camp, et de l'influence qu'une femme exerçait sur l'ame de tant de guerriers déclara qu'une résolution sévère allait mettre fin à tant de trouble, et que dès le lendemain, usant des droits que sa naissance lui donnait sur sa sœur, il irait dans le couvent même où elle s'était retirée, la forcer à donner sa main à Lusignan. « Non, avait interrompu Guillaume, ce serait mettre les droits du sang avant ceux de dieu, ce serait envers la majesté suprême une insulte, une profanation que je ne

permettrai jamais; cependant ce que je demande, ce que je veux aussi, c'est que le sort de la princesse Mathilde cesse enfin d'être le premier intérêt qui nous occupe : guerriers, nobles et vaillants guerriers, il est temps d'oublier et la beauté et l'existence de cette vierge; est-ce donc pour elle que vous avez ceint l'épée? est-ce pour l'obtenir que vous avez traversé les mers? ne craignez vous pas que le fils de Marie, indigné de votre abandon, ne vous livre à votre faiblesse, et ne vous refuse ses secours? Laissez, laissez la sœur de Richard s'ensevelir loin du monde, plût au ciel qu'elle n'y eût jamais paru. O vous! magnanimes héros, accourus de toutes les parties du monde chrétien pour la conquête de la cité sainte, élevez votre ame à la hauteur de votre entreprise, ne voyez

que ce but, ne soyez émus que de cette espérance, courez devant Césarée, qu'elle tombe sous vos coups; Malek Adhel la défend? que vous importe! si vous rencontrez plus d'obstacles, ne remporterez vous pas aussi plus de gloire? marchez donc où dieu vous appelle; en le servant songez à ne servir que lui, et n'oubliez pas que c'est être coupable que de vouloir unir les intérêts de la terre aux intérêts du ciel.»

Il dit, et les ressentiments s'appaisent, et les esprits sont persuadés, et la piété renaît dans tous les cœurs; le courroux de Richard et l'amour de Lusignan résistent seuls encore, il leur semble à tous deux qu'aussi long-temps que Mathilde sera libre les espérances de Malek Adhel subsisteront, et enflammeront son courage; Lusignan surtout insiste sur ce

point : Guillaume répondit qu'il était facile de calmer de pareilles craintes, et que sans forcer la princesse à s'unir à lui il existait un moyen sûr d'anéantir les espérances de Malek Adhel. « Qu'elle le prenne donc ce moyen, s'écria vivement Richard, et sans tarder davantage, qu'elle prononce ses vœux ; qu'elle renonce à ce monde où elle n'a paru que pour y porter la confusion et la discorde. . . Oublie-la, Lusignan, puisqu'elle rejette ta main elle n'est plus digne de tes regrets. Mon père, tandis que nous marcherons demain à Césarée, allez vers cette fille rebelle, portez lui les derniers ordres d'un frère offensé, qu'elle sache que si dans huit jours, elle n'est pas à dieu, j'irai la forcer d'être à mon ami. »

En prononçant ces mots, l'emportement de Richard était porté à un tel

excès qu'il eût été imprudent d'essayer de le calmer et impossible d'y réussir; Guillaume s'inclina en silence et l'assemblée se retira.

La guerre allait devenir sanglante, le camp n'était pas un lieu sûr, et Ptolémaïs pouvait être attaquée; le couvent du Carmel avait toujours été respecté par les infidèles, Richard inquiet pour Bérengère crut donc qu'elle serait dans cet asile plus à l'abri des hasards que dans aucun autre; la nuit même il fit ses adieux à la reine, la confia à l'archevêque et leur recommanda à tous deux d'employer toute leur influence sur Mathilde pour la disposer à lui obéir.

Mathilde en se présentant devant les saintes filles du Carmel et en leur demandant une retraite parmi elles avait cru devoir ne leur cacher ni son nom ni son rang; mais cet aveu,

loin de donner de l'orgueil à son maintien et à ses paroles, en avait redoublé l'humilité. « Ne voyez point en moi, leur disait-elle, la sœur d'un puissant monarque, mais une infortunée qui vient purifier son cœur par vos exemples, et déplorer ses fautes au pied de vos autels. Mes torts furent grands sans doute, mon repentir l'est davantage, et c'est à ce titre seul que j'aspire à être admise parmi vous. »

Sa douceur, sa modestie, et surtout la contrition de ses regards touchèrent en sa faveur d'humbles recluses que sa royale naissance n'avait point éblouies. Dans cette austère retraite on ne connaissait d'autre roi que dieu, d'autre royaume que le ciel, d'autre temps que l'éternité; le bruit du monde ne s'y faisait point entendre, le mouvement des passions

n'y remuait aucun cœur; tout y était calme, silencieux, sévère; les lois de l'ordre ne permettaient pas de prononcer une seule parole qui regardât d'autres intérêts que ceux de l'avenir et de la pénitence; aussi la guerre qui retentissait au pied du Carmel serait-elle restée inconnue à cette maison de paix si l'archevêque de Tyr n'avait instruit ces pieuses filles des malheurs de Sion, afin que leurs prières intercédassent auprès du très-haut en faveur des chrétiens. Si le pur esprit de l'évangile qui régnait parmi elles avait permis à l'orgueil de s'y faire sentir, peut-être auraient elles pu en éprouver en voyant que ce monde à qui elles ne demandaient rien, et dont elles s'étaient entièrement détachées, avait recours à elles dans ses calamités, et que, toutes pauvres et obscures qu'el-

less s'étaient faites, elles étaient plus riches que lui avec ses pompes et ses gloires, puisqu'elles avaient encore des biens à lui donner et qu'il n'en avait aucun à leur rendre.

Mathilde ne fut point étonnée de voir arriver l'archevêque, elle le connaissait assez pour être bien sûre que sa charité ne la délaisserait pas, et elle était impatiente de lui révéler tout son cœur, mais la vue de la reine la surprit et la troubla : si son premier mouvement fut de la joie, parce qu'elle prévit bien que le nom de Malek Adhel serait prononcé par Bérengère, le second fut de la crainte, parce qu'elle sentit que cette indulgente amitié qui pardonnait toutes les fautes affaiblirait peut-être l'efficacité du repentir. Cependant, en entrant dans l'auguste cloître, Guillaume avant de lui parler s'adresse

en ces termes aux recluses : « Mes sœurs, les grands de la terre se réfugient auprès de vous ; rassasiés de vanité et de douleurs, ils viennent y chercher du repos et des consolations, et se jettent dans vos bras quand la joie de leur cœur a cessé et que leurs plaisirs se sont tournés en deuil. Une grande reine vous demande des prières pour son époux ; une jeune princesse veut que vous lui apprenez à aimer dieu avant toute chose, et moi, mes sœurs, je viens unir mes vœux aux vôtres, pour que la défaite des infidèles rende à l'antique Sion son culte, ses temples, ses honneurs, ses enfants et sa gloire. »

A la voix de l'archevêque le chaste troupeau obéit, les dociles vierges commencent leurs cantiques ; Mathilde les entend, Mathilde prosternée auprès d'elles, frémit de voir

toutes ces ames angéliques s'élever vers dieu pour lui demander la destruction des musulmans, car c'est lui demander celle de Malek Adhel; plus il lui paraît impossible que l'Éternel refuse quelque chose à de si pieuses ames, à de si ferventes prières, plus elle repousse les sentiments religieux auxquels elle attribue tant de puissance; et peut-être ne fut-elle jamais plus loin de dieu que dans ces moments où, entourée de torrents d'encens, de chants divins et d'images sacrées, il lui semblait que ces parfums, ces voix et ces anges lui répétaient qu'elle ne pouvait être digne du ciel qu'en demandant aussi la mort de Malek Adhel.

Quand cette cérémonie fut achevée, et que l'archevêque se trouva seul avec Mathilde, il lui parla ainsi : « Ma fille, en venant vous enfermer

ici, sans doute vous avez formé la résolution de n'en jamais sortir ? » A cette question la princesse rougit et baissa les yeux en silence. Guillaume reprit : « si vous m'aviez confié vos projets, votre fuite eût été plus décente, je vous aurais accompagnée moi-même ici, et le monde aurait su que je connaissais vos desseins et que j'approuvais vos refus ; oui ma fille, je les approuve ; après la préférence que vous avez avouée pour Malek Adhel, recevoir les vœux d'un autre homme eût été manquer à cette pudeur délicate qui est le premier devoir de votre sexe, mais ce serait y manquer bien plus que de conserver une liberté qui ferait croire que vous tenez encore au monde par vos espérances et vos désirs. Vous avez aimé, ma fille, beaucoup trop aimé, un amour passionné est toujours une

faute ; vous auriez dû savoir que dieu ne permet point qu'on s'attache avec une telle tendresse à des créatures qui passent, ni qu'on poursuive avec tant d'ardeur un bonheur purement humain : vous étiez coupable, vous deviez être punie ; heureuse et mille fois heureuse de l'avoir été sur la terre : pour expier les faiblesses de votre cœur, dieu vous a séparée pour toujours de l'objet de vos faiblesses, il a même placé entre vous une si inexpugnable barrière que l'espoir de la franchir ne pourrait être le fruit que de la plus folle passion. Fille des rois, voudriez vous permettre au monde de penser que l'amour d'un homme a plus de puissance sur vous que les ordres de l'église ; et que les monceaux de cadavres, les ruisseaux de sang chrétien dont cet aveugle musulman va s'entourer ne peuvent

ici ensevelie dans le cercueil, traînant mon cœur, mes souvenirs et ma vie sur la poussière des tombeaux, il me laisse ici, oubliée de toutes les créatures, car lorsqu'on a disparu à leurs yeux, on est bientôt effacé de leur esprit. »

Alors Mathilde commença son récit du jour où Guillaume était parti pour Césarée; elle lui dit par quelle suite de circonstances difficiles, d'événements inattendus, par quel enchaînement de promesses enfin elle était arrivée à la situation où elle se trouvait maintenant. Quand elle eut fini, l'archevêque qui l'avait écoutée avec une profonde attention, et souvent avec attendrissement, lui répondit: « ma fille, si ce livre sacré qui a été apporté sur la terre par dieu même, avait toujours été votre guide et votre lumière, bien des fautes vous eussent

été épargnées, car quel est le péché contre lequel l'évangile s'élève le plus? l'orgueil : c'est l'orgueil qui vous permit de vous exposer aux fréquentes visites du prince après mon départ de Damiette ; c'est l'orgueil qui dans la vue d'opérer la conversion de l'infidèle vous fit prononcer le serment téméraire de n'appartenir qu'à lui ; c'est l'orgueil, qui vous persuadant de faire plus que votre devoir, vous entraîna à donner ce premier rendez-vous dans le tombeau de Montmorency; ma fille, la simplicité est le véritable caractère de la loi chrétienne ; contente d'exécuter ce que dieu lui ordonne, elle ne cherche point à aller au-delà, et résiste au désir de faire le bien, plutôt que de l'obtenir par des voies répréhensibles. Il était généreux de vouloir me sauver la vie, mais ne pouvant y parvenir

der, mais assurée qu'elle ne peut rien demander qui ne lui apporte une douleur nouvelle, passe ses jours et ses nuits sans oser adresser un seul vœu à ce dieu qu'elle implore sans cesse.

CHAPITRE XLVII.

Forte de ses larges et profonds fossés, de ses hautes murailles, de sa vaste citadelle, de sa nombreuse garnison et surtout du héros qui la défendait, Césarée voyait sans inquiétude l'armée entière des croisés se préparer à l'assiéger : dès les premiers jours, Richard et Lusignan, animés tous deux d'une ardeur qui allait presque jusqu'à la fureur, firent environner la place d'un rivage à l'autre; leurs mineurs sautèrent dans les fossés pour saper le mur, tandis que leurs archers lançaient des flèches contre les assié-

gés qui, faisant jouer leurs machines du haut des murailles, écrasaient les mineurs et accablaient les ennemis de pierres et de traits. Encouragés par la présence de Malek Adhel, et croyant tout possible à leur vaillance sous un tel capitaine, ils demandaient à faire des sorties, afin de terminer plutôt cette guerre désastreuse; Malek Adhel s'y refusait obstinément: fidèle à son frère, il était résolu à défendre Césarée; mais en remplissant ce devoir, l'amant de Mathilde désirait épargner le sang chrétien et sauver les sujets de Saladin sans attaquer ceux de Richard.

Cette disposition donnait à sa conduite une sorte de timidité qui enhardissait la valeur des assiégeants; chaque jour les assauts devenaient plus terribles: Lusignan, exposé à tous les coups, présent à tous les dangers,

pressait, sollicitait ses troupes, appliquait lui-même les échelles et montait le premier à l'escalade. De concert avec Richard, ils avaient fait miner une partie des murailles du côté de l'Orient; l'intrépide Lusignan s'avance à la tête de tous ses soldats, et en dépit des traits qui pleuvent sur lui, de sa propre main met le feu aux étançons : aussitôt le mur s'écroule à grand bruit dans le fossé, mais les Sarrazins ont prévu cet accident; ils ont placé derrière cette grande ouverture une énorme quantité de bois qu'ils allument à l'instant; les chrétiens montés à la brêche, trouvent une barrière de feu : étonnés, ils s'arrêtent; cependant entraînés par Lusignan, ils allaient la franchir et revenir à la charge, lorsque Malek Adhel se présente tout à coup devant eux. Son aspect formidable, ses regards étincelants,

sa voix terrible les effraie bien plus que les flammes qu'on leur opposait; en vain Richard les rallie, en vain Lusignan resté seul sur la brêche les rappelle par son exemple, la vue de Malek Adhel armé de son glaive et se préparant à les attaquer, les a frappés d'une insurmontable terreur; ils se précipitent dans leur camp pour y chercher un refuge, et le roi de Jérusalem abandonné de ses soldats, se voit obligé de les suivre et d'aller cacher dans sa tente sa colère et sa honte.

Cependant loin de perdre courage il ranime celui de ses troupes; il les fait rougir de leur frayeur, il en reçoit la promesse de ne plus reculer: alors avec un zèle infatigable, il passe les nuits à faire construire de nouvelles machines, les jours à les essayer; il envoie sur les montagnes voisines chercher des pierres que ne fournit

point le terrain de Césarée et en fait remplir les fossés; enfin, il n'est point de soins qu'il ne prenne, point de fatigue qui le rebute; il trouve dans Richard un zélé compagnon d'armes; et unis d'un nouveau nœud par les travaux qu'ils partagent ensemble, c'est d'une même voix, qu'après avoir préparé tous les instruments meurtriers qui doivent renverser Césarée, ils demandent à toute l'armée l'assaut général pour le lendemain.

Le lendemain au bruit des tymbales, des trompettes, des cris des soldats et du fracas des machines, on donne l'assaut général. Lusignan, Richard et le duc de Bourgogne réunissent leurs efforts contre une des plus fortes tours, ils en font saper les supports, et du sein de la vaste machine qui les roule tous trois dans ses flancs

et les met à l'abri des traits ennemis, ils lancent des crochets de fer contre le mur, et l'ébranlent avec de longs béliers ; enfin cédant à leur attaque, la tour s'écroule et se renverse. Fiers de ce succès et sûrs de la victoire, les chrétiens courent en cet endroit pour se jeter dans la ville, mais une seconde fois la flamme les arrête : une immense quantité de paille et de foin embrasé sert de rempart aux infidèles et aveugle les chrétiens. Ceux-ci suspendent leurs coups et ne reculent point ; ils se flattent que quand ces matières combustibles seront épuisées ils pourront passer librement ; mais à peine la fumée est-elle dissipée, qu'ils découvrent de l'autre côté qu'un nouveau mur s'est élevé, un mur de piques, de lances, d'épées non moins meurtrier que le feu et bien plus im-

pénétrable. Vainement ils s'efforcent d'avancer, les musulmans immobiles les repoussent sans les attaquer; Richard lui-même à la vue de ce nouveau rempart si habilement construit, qu'on n'aperçoit que les lances qui le forment et non les hommes qui le soutiennent, l'intrépide Richard se sent ému et s'arrête étonné. « Mon frère, dit-il à Lusignan, en nous jetant contre ce mur extraordinaire, nous courrons à une mort certaine, mais crois-tu que nous puissions le renverser et ouvrir ainsi un passage aux chrétiens qui nous suivent? — Je n'en sais rien, lui répond Lusignan, furieux de ce nouvel obstacle, mais le moment est venu où je méprise les conseils de la prudence et où je ne veux plus que la victoire ou la mort; recule-toi, mon frère, car si je succombe, tu pourras

venir du moins sur mon corps expirant mettre le feu à Césarée ; et arracher la vie à mon odieux rival.—Qu'un autre que toi m'eût dit de reculer, s'écria Richard avec des regards enflammés, c'eût été sa dernière parole ; viens, mon frère, périssons ensemble. — Chrétiens, s'écrie Lusignan, que ce mur ne vous intimide point ; derrière sont les palmes du martyre et le tombeau de votre Dieu, et je vais vous montrer comment on le renverse.» Il dit, s'élance, les chrétiens suivent; mais tout à coup ce mur, d'immobile qu'il était et sans changer d'aspect, s'avance avec une vélocité prodigieuse ; les chrétiens à la vue de cette multitude de fers aigus qui les menacent et se meuvent comme par enchantement, se renversent les uns sur les autres et tombent pêle mêle

dans les fossés. La déroute est générale : en dépit des efforts d'une valeur incomparable, Lusignan est entraîné par les fuyards; le duc de Bourgogne aidé de ses Français, résiste encore et ne se retire que quand tout espoir est perdu. Richard, de la brêche où il combattait, saute sur l'autre bord du fossé et là s'arrête immobile; il ne peut se résoudre à abandonner sa proie, il la dévore du regard, il oublie qu'il est seul, que déjà tous les siens sont rentrés dans le camp, et emporté par ce courage qui lui acquit dans cette guerre le surnom de Cœur de Lion, armé de son épée, il va recommencer le combat. Les musulmans le reconnaissent, moins à ses armes qu'à sa valeur; ils quittent alors leur attitude menaçante et courent vers lui pour le charger de chaînes, en s'écriant : c'est le roi, c'est le roi. « C'est le roi,

interrompt une voix bien connue de Richard? le roi seul et à pied! qu'on lui amène un cheval (1).» A cet ordre les Sarrazins obéissent, ils présentent à Richard un coursier superbe, et se retirent dans la ville, où déjà Malek Adhel s'occupe à réparer les murailles ébranlées; et, Richard honteux de sa défaite et chargé d'un nouveau bienfait, s'achemine lentement vers le camp, sans savoir lui-même si c'est la haine ou la reconnaissance qui domine le plus dans son cœur.

Tout le camp est dans la tristesse, les troupes sont découragées, un noir chagrin dévore l'ame de Lusignan. Debout au milieu de sa tente, appuyé sur sa longue lance, sa cotte d'armes déchirée et couverte de sang, il médite, en silence, de vastes projets, et

(1) Trait historique.

ne pouvant devoir la victoire à son courage, il cherche par quel autre moyen il pourra l'obtenir; il renferme au fond de sa pensée les sombres desseins qui l'agitent, et se garde bien de les dire à Richard. Richard déteste la ruse, même pour entrer à Jérusalem il ne l'emploierait pas, et dans son ame comme dans celle des chrétiens, il y a une loyauté qui ne leur permettrait pas de vouloir d'un triomphe qu'ils devraient à une perfidie.

En voyant Richard arriver dans sa tente, Lusignan lui prend la main et lui dit: « Mon frère, il serait inutile de tenter un nouvel assaut, si une victoire ne vient ranimer nos troupes, nous pourrons mourir sans combat devant les murs de Césarée; croismoi, Richard, portons nos forces ailleurs, voyons si Saladin ne sera pas plus facile à vaincre que Malek Adhel,

tandis que celui-ci nous croira occupés à réparer nos désastres, cette nuit même à la tête de nos meilleures troupes, avance-toi vers Ascalon, si tu as besoin de mon bras j'irai te joindre; si non, je resterai ici dans l'espérance que Malek Adhel, fatigué de son inaction et de la nôtre, fera enfin quelque sortie où je pourrai le trouver, le combattre et le vaincre peut-être. » En achevant ces mots, dans les yeux de Lusignan roulait un feu ardent et sombre, tel que la vengeance en allume dans les ames haineuses. Richard approuve son projet; il le communique aux principaux chefs, tous y applaudissent. Alors le roi d'Angleterre partage l'armée; une moitié le suit, il laisse l'autre sous le commandement de Lusignan, et veut que pendant son absence, tous les princes soumis à ses ordres, le soient à ceux de son

ami; personne ne conteste à Lusignan la glorieuse marque d'honneur qu'il reçoit, et le courage intrépide qu'il a montré dans les deux derniers assauts le fait accepter avec joie pour chef suprême de tout le camp.

Malgré les précautions de Richard, rien n'échappe à l'œil perçant de Malek Adhel; il sait qu'une partie de l'armée s'éloigne du camp et s'enfonce dans les forêts qui entourent Césarée; mais il ignore quel chef la conduit et quelle route elle prend: divers bruits lui font croire qu'elle retourne vers Ptolémaïs; ce mystère l'étonne, peut-être il pourrait l'éclaircir en faisant une sortie, et par des détours qui lui sont bien connus, surprendre l'armée et remporter une facile victoire; mais la victoire l'appelle moins que le combat ne le révolte. Le sang des chrétiens lui fait horreur, ce sont les

frères de Mathilde, et une sorte de voix prophétique crie au fond de son cœur que le moment n'est pas loin où ce seront aussi les siens.

Les croisés renfermés dans leur camp ont cessé leurs attaques, et Malek Adhel poursuit en paix ses travaux. Il réédifie la tour écroulée, il répare les brêches et redonne une solidité nouvelle aux murailles chancelantes. Pendant qu'il s'étonne du peu d'obstacles que les ennemis opposent à la défense qu'il prépare, les musulmans descendus dans les fossés de la ville pour soutenir les fondements des murs, ont surpris un soldat qui semblait les observer avec attention, ils s'en saisissent et l'amènent devant Malek Adhel; à la vue de ce prince il se trouble, il pâlit et cache dans ses mains des pleurs qu'il s'efforce en vain de retenir. Malek

Adhel étonné, lui dit : « Si c'est la frayeur qui t'agite ainsi, et que tu redoutes le châtiment qui t'est dû pour t'être approché de nos murailles afin d'espionner nos travaux, connais-tu si peu ton juge que tu ne puisses espérer en sa clémence?—Ah! c'est parce que je le connais ce juge magnanime, répondit le soldat d'une voix entrecoupée et en frappant sa poitrine, que je ne puis me pardonner ma perfidie! —Ta perfidie! quelle est-elle? explique-toi; un aveu sincère peut tout réparer. — Hélas! repartit le guerrier avec une expression de douleur plus vive encore, il en est que rien ne répare, et peut-être au moment où je parle tout est-il perdu pour vous. —Que veux-tu dire, s'écria vivement le prince, qu'ai-je perdu et qu'est-ce que ta perfidie m'a ravi? — Je ne puis le dire qu'à vous, répondit le

soldat tremblant et confus. » Malek Adhel fit un signe, tous les témoins s'éloignèrent; les voilà seuls, l'étranger tombe aux genoux du prince: —Ah! lui dit-il, je suis indigne de vivre, je vous ai trahi, j'ai trahi la princesse Mathilde; à cette heure-ci elle vous accuse, sans doute, de n'avoir pas prévenu son malheur..... —Chrétien, interrompt ce prince, que dis-tu de Mathilde et de son malheur? parle, précipite tes paroles, ton silence me fait mourir. — Seigneur, détournez de moi votre colère, ne voyez que mon repentir..... — Ne me parle ni de ton repentir ni de ma colère, s'écria impétueusement le prince, ne me parle que de Mathilde; que la frayeur ne t'arrête plus, quoi que tu aies fait, ta grâce t'est assurée. —Noble prince, reprit le soldat avec un peu plus de hardiesse, prêtez donc

l'oreille au récit que j'ai à vous faire et plaise au ciel que ce ne soit pas trop tard. J'ignore si votre pénétration, à qui rien n'échappe, a eu connaissance de l'absence de Richard et des intentions de Lusignan. » Malek Adhel dont le cœur commençait à concevoir d'horribles soupçons, s'écria : « J'ai aperçu une partie de l'armée se détacher du camp, mais je n'en sais pas le motif, hâte-toi de me l'expliquer. L'étranger reprit : « La nuit même qui suivit le jour où vous repoussâtes les chrétiens avec tant d'habileté, Richard, à la tête de ses meilleures troupes, s'avança du côté d'Ascalon dans l'espoir de surprendre Saladin et de venger sur lui notre défaite ; il s'éloigna, laissant Lusignan maître du camp et chef de tous les souverains ; mais à peine ce dernier se vit-il libre de disposer de l'autorité que l'ab-

sence de Richard lui laissait, qu'il dit au conseil réuni qu'avant de marcher à Ascalon, l'intention du roi d'Angleterre était de se rendre au Carmel. « C'est là qu'il m'attend, ajouta-t-il, pour me donner une épouse que j'aime, pour ranimer par cette auguste union le courage de nos troupes désolées, et nous venger de Malek Adhel. » Il dit, chacun le croit; suivi de peu de soldats, il quitte le camp, prend la route du Carmel, nul ne s'oppose à son départ. Attaché depuis longtemps au service du roi d'Angleterre, je veux m'assurer s'il est en effet auprès de sa sœur et je suis Lusignan.... Seigneur, que vous dirai-je, tous les discours du roi de Jérusalem n'étaient qu'un tissu d'horribles fausseté, et sa conduite n'était que perfidie; c'était à dessein qu'il avait éloigné Richard, et en s'appuyant de son auto-

rité auprès des chrétiens, il les avait trompés. J'ai vu, seigneur, j'ai vu ce roi sacrilège violer la sainte retraite, abattre les grilles sacrées, j'ai vu la princesse d'Angleterre pâle et tremblante, amenée en esclave devant lui; mais sans pitié pour elle, sans remords sur sa trahison, il a fait décorer l'église, les flambeaux d'hymen se sont allumés, il a juré qu'un jour de plus ne se passerait pas avant que la princesse fût à lui. Cependant au milieu des guerriers qui accompagnent Lusignan, une des femmes de la princesse, la fidèle Herminie, me reconnaît, elle accourt vers moi, me remet un papier et me dit : « Si demain ce billet est entre les mains du prince Adhel, il n'y a point de place si brillante où il ne t'élève. » Elle achevait à peine, qu'ayant aperçu Lusignan qui entrait à l'autre bout du grand

corridor où elle me parlait, la frayeur la saisit et elle s'enfuit précipitamment; mais Lusignan a tout vu, il s'approche et me dit: « Donne-moi le papier que tu caches dans ton sein, et cette bourse est à toi » Seigneur, vous l'avouerai-je, continua le soldat en redoublant de sanglots, je cédai à une vile tentation; les promesses de la princesse pouvaient être chimériques, l'or de Lusignan était devant mes yeux, il m'éblouit, je cédai, je donnai le papier; mais depuis ce moment, déchiré de remords il me fut impossible de demeurer témoin du sacrifice qui allait se consommer, je partis la nuit même en secret, le repentir m'entraîna vers Césarée; j'espérais être pris, être traîné devant vous, ne pouvant vous remettre le billet de la princesse vous dire du moins son malheur....—Et

dis-moi; dis, interrompit le prince d'une voix tremblante de la plus violente émotion, quel est le jour désigné par Lusignan pour consommer son horrible forfait? — Seigneur, reprit le soldat, c'est aujourd'hui qu'était le jour désigné par Lusignan, mais il se pourrait que l'état et les prières de la princesse eussent obtenu un délai jusqu'à demain, . . . — Je serai demain auprès d'elle, s'écria impétueusement le prince, j'y serais aujourd'hui s'il n'était pas indispensable au succès de mes desseins de ne sortir de Césarée qu'à la nuit, afin de n'être pas aperçu des chrétiens. » A peine l'obscurité commence-t-elle à se répandre sur l'univers, que Malek Adhel fait appeler Mohamed et Kaled ses deux plus fidèles serviteurs; il dit au premier : « Écoute, Mohamed, des intérêts pressants m'appellent

hors de Césarée, pendant deux jours que durera mon absence, commande à ma place, sois sans inquiétude, tu ne seras pas attaqué, j'en suis certain; Richard et Lusignan ont quitté le camp des chrétiens, et sans eux les chrétiens n'oseront pas combattre: toi, Kaled, assemble trente de mes plus braves soldats, et suis moi dans la périlleuse entreprise où je vais m'engager; Kaled, si nous trouvons l'ennemi, de quelque nombre qu'il soit accompagné, nous ne reculerons pas, hâtons-nous, ami, un moment peut tout perdre. »

Mohamed et Kaled, persuadés que le soldat étranger a dévoilé au prince une marche secrette des chrétiens, se réjouissent de le voir enfin décidé à les combattre; tous deux, jusqu'ici, savaient bien que le seul amour avait enchaîné la valeur du héros, ils se flat-

tent enfin qu'il a vaincu l'amour; du moment qu'il consent à marcher à l'ennemi, ils sont sûrs que la victoire ne quittera plus leurs drapeaux, et remplis de cette espérance, tous deux exécutent avec allégresse les ordres qu'ils viennent de recevoir.

CHAPITRE XLVIII.

En sortant de Césarée, Malek Adhel fit un long détour pour atteindre les forêts qui dominaient le camp des croisés. Il fallait nécessairement les traverser pour arriver au Carmel, et le désir de n'être point retardé dans sa route, lui inspirait une prudence qu'il n'aurait pas eue pour sauver sa vie; au point du jour il arriva au faîte de la colline d'où on aperçoit le sommet sourcilleux du Carmel se projeter dans la vaste mer. A cet aspect il n'est plus maître de lui-même, mille craintes, mille douleurs saisissent son ame, il presse les flancs de son coursier dont

la vitesse défierait les vents, ses soldats ont peine à le suivre; Kaled, l'inquiet Kaled, en lui voyant prendre d'un tel mouvement le chemin du Carmel, commence à concevoir les plus sinistres alarmes; il continue à suivre son maître, mais il ne doute presque plus que la raison ne l'ait abandonné, et que l'amour ne soit l'unique cause d'une démarche qu'il avait attribuée à de bien plus glorieux motifs.

A quelque distance du monastère, Malek Adhel retient tout à coup son cheval et dit à Kaled : « Sais-tu que Lusignan est ici? — Est-ce lui seul que tu viens y chercher, lui répond son ami d'un ton sévère? — Je viens le chercher, le punir, s'écria le prince; mais je viens surtout arracher Mathilde à sa tyrannie et à son odieux amour; viens, suis moi, que rien ne

nous arrête. — Je t'obéis, répond Kaled avec tristesse, maintenant les représentations seraient inutiles, mais si j'avais connu ton dessein, tu ne serais sorti de Césarée que sur mon corps sanglant. Ah! malheureux prince, puisse ton imprudence ne pas te coûter plus que la vie.» Malek Adhel ne l'écoute pas, il s'élance avec ses soldats dans la cour solitaire du cloître; tout y est en silence, la grande porte est fermée, le prince ordonne qu'elle soit abattue, les grilles volent en éclats; le cimeterre nu à la main, il entre dans la sainte maison, appelant à grands cris Lusignan et Mathilde. Personne ne répond, les longs corridors sont déserts; il prête l'oreille, il écoute; des chants se font entendre, il croit que ce sont ceux de l'hyménée, et il précipite ses pas vers le lieu d'où ils partent; il traverse une

cour intérieure couverte d'herbes sauvages, et derrière tous ces bâtiments gothiques, l'église avec son haut clocher et ses vitraux coloriés, frappe ses regards; il monte les degrés du temple, à travers la porte entr'ouverte il voit le pavé jonché de fleurs, d'innombrables flambeaux dont des torrents d'encens obscurcissent la lumière; l'archevêque de Tyr, revêtu de ses plus magnifiques habits et près de lui la vierge qu'il aime, prosternée au pied de l'autel. Étranger au culte des chrétiens, une si auguste cérémonie ne lui paraît devoir être que celle de l'hymen; quoiqu'il n'aperçoive point Lusignan il ne doute pas qu'il ne soit là, et se montrant tout à coup avec ses armes et ses soldats, il s'écrie d'une voix qui retentit dans toutes les voûtes de l'église : « A moi, Lusignan, viens me la disputer si tu

l'oses!» Et renversant tout ce qui s'oppose à son passage, sans respect pour la majesté du Dieu suprême dont la présence remplit le temple saint, il arrache Mathilde éplorée de l'autel qu'elle tient embrassé. A son terrible aspect les sacrés concerts sont interrompus, des cris de terreur leur succèdent; comme une troupe d'oiseaux timides, les vierges fuient en désordre, elles se jettent dans le chœur, se précipitent dans le sanctuaire, se réfugient derrière l'autel. Cependant avant de s'éloigner, le formidable guerrier cherche Lusignan du regard, l'insulte de la voix: «O perfide roi, s'écrie-t-il, où te caches-tu? toi qui as osé m'offenser n'oses-tu me combattre?» Mais Mathilde est entre ses bras sans connaissance, il ne songe plus qu'à la sauver, il fuit à grands pas avec elle, ses guerriers ont peine à

le suivre; au bas du mont Carmel il s'arrête auprès d'une fontaine, il baigne d'une onde pure le front glacé de sa bien-aimée, en s'écriant hors de lui: « Dieu des chrétiens; rends-lui la vie, et la mienne est à toi! » Il achève à peine ces mots que Mathilde soupire et se ranime. « Où suis-je, dit-elle, pourquoi toutes les puissances de mon ame tressaillent-elles ainsi d'allégresse? .... les sacrés parvis vont-ils s'ouvrir? ô! Malek Adhel, es-tu ici pour y entrer avec moi? » En entendant ces paroles si tendres, mais auxquelles la constante pensée de Dieu mêle tant d'innocence, Malek Adhel enivré d'une félicité inconnue, s'abandonne sans contrainte aux vives et profondes émotions qui l'agitent; à genoux devant Mathilde, il la contemple et l'adore; il ne voit qu'elle, il a oublié toute autre pensée: c'est

un de ces moments d'extase où on devine le ciel.... Ah! si un pareil bonheur pouvait être durable; s'il l'était on ne voudrait plus quitter la terre, mais quand on est appelé à le goûter, on touche sans doute au terme de la vie, car il serait également au-dessus des forces humaines d'en soutenir la prolongation, ni de pouvoir survivre à sa perte.

Kaled, suivi de ses soldats, vint interrompre les ravissements célestes où le héros était plongé. « O prince téméraire, lui dit-il, comment oses-tu te reposer sur cette terre fatale, où les ennemis, les pièges et la mort t'environnent. » Ces mots rappellent Malek-Adhel à tous les dangers de sa situation; il pense que Mathilde les partage, et il frémit : il se lève, son bonheur a disparu; une sombre terreur le remplace, car il craint d'être

surpris par l'armée entière des chrétiens, et il sent trop qu'alors tout l'effort de sa vaillance ne pourrait que lui faire perdre la vie avec honneur et non sauver celle qu'il aime. A l'idée de la voir un moment entre les bras de Lusignan, son âme frissonne, et, pour la première fois s'ouvre à la frayeur de la mort; maintenant atteint par toutes les faiblesses, s'il entend le bruit des feuilles que ses chevaux froissent sous leurs pieds, il croit distinguer dans le lointain l'approche de l'ennemi; quand les longues ombres de la nuit descendent sur la terre et la peuplent d'images fantastiques, partout il croit voir un chrétien, surprendre un espion, reconnaître une troupe rangée en bataille; enfin jusques dans le sifflement des vents qui courbent la tête des vieux pins et des antiques sycomores, son oreille est

frappée du son des instruments de guerre et des cris précurseurs des combats. En proie à cette épouvante, il marche en silence sans oser même parler à Mathilde ; mais elle, revenue peu à peu de son effroi, l'interroge, lui demande pourquoi il a violé son asile et la promesse qu'il lui avait faite de l'y laisser vivre en paix. « Et toi, lui répond-il d'une voix sombre et farouche, pourquoi m'as-tu trompé, en m'assurant que les chrétiens le respecteraient ? pourquoi Lusignan y a-t-il osé entrer ? pourquoi t'a-t-il forcée à paraître devant lui ? un jour plus tard n'étais-tu pas son épouse ? — Malek Adhel, que dis-tu, reprit la princesse avec un profond étonnement ; depuis mon départ de Ptolémaïs, je n'ai pas revu Lusignan, et, si j'en crois l'archevêque de Tyr, mon frère a renoncé à un hymen que

j'abhorre et me laisse libre de me donner à Dieu. » Ce peu de mots fut un coup de lumière pour le prince; il vit qu'il avait été trompé, et quoiqu'il fût frappé à l'instant de toutes les fatales conséquences de cette perfidie, son premier mouvement fut un mouvement de joie. « Du moins, s'écria-t-il, elle n'est qu'à moi, et sa bouche n'a prononcé des vœux que pour notre amour : ainsi, Mathilde, l'étranger qui m'a dit avoir accompagné Lusignan dans ton cloître, avoir été témoin de ton désespoir, et avoir reçu des mains d'Herminie un billet où tu me demandais du secours : cet étranger n'était qu'un imposteur? — Assurément, répondit Mathilde. — Dieu éternel, continua le prince, comment permettez-vous que le parjure emprunte ainsi les couleurs de la vérité! Mais que dis-je! ce n'est pas

la subtilité du traître, c'est mon propre cœur qui m'a séduit; j'aurais été dupe de même du piège le plus grossier: du moment qu'on m'a parlé de toi, je n'ai plus vu que toi; et ton nom, comme un talisman enchanté, m'a jeté dans l'aveuglement et a rompu toute ma prudence pour laisser agir le seul amour... O ma bien-aimée, ajouta-t-il avec un effroi qui le glaçait jusqu'au fond de l'âme, que du moins tu ne sois pas victime de ma crédulité: les chrétiens, fiers de leur trahison, en voudront recueillir le fruit; il nous attendent sans doute dans ces bois, et je ne puis te ramener à Césarée avec sûreté; mais comment aller ailleurs? comment endurer le honteux affront d'avoir abandonné la ville que j'avais juré de défendre? elle tombera, et seul j'en serai cause! O Saladin, que diras-tu de ton frère? ô

Mathilde, retire-moi ton amour; j'en suis indigne, puisque j'ai trahi pour lui mon devoir et ma patrie! » Il s'arrête alors; il n'ose plus poursuivre sa route au milieu de ces forêts, où il n'est que trop sûr d'être surpris par les chrétiens. Il appelle Kaled; il lui fait part de l'horreur de sa situation. Kaled baisse la tête, il est consterné; il sent comme le prince toute l'impossibilité de retourner à Césarée; il est certain comme lui que l'armée des croisés les attend à quelque distance, et s'avancer de ce côté c'est vouloir tomber dans leurs fers ou perdre la vie dans un combat inégal. La fuite est le seul parti qui leur reste; mais comment se résoudre à donner un tel conseil à son maître; que pensera tout l'Orient d'une semblable désertion? cependant il peut moins encore se résoudre à le voir dans les chaînes

des chrétiens. Au milieu de ces perplexités tout-à-coup un souvenir lui arrive et une lueur d'espoir le ranime. « Mon maître, lui dit-il, si ma mémoire ne m'abuse pas, la vie et l'honneur peuvent être sauvés encore. A l'opposé du camp des chrétiens, à l'occident de Césarée, vis-à-vis la porte d'Omar, est une vaste excavation qui, par des chemins souterrains, va aboutir à une masse de rochers placés aux confins de la plaine sablonneuse de Jaffa: depuis que les chrétiens ont perdu toutes les villes maritimes de la Syrie, cette route ténébreuse a été abandonnée; mais je me souviens de l'avoir parcourue en entier tandis qu'occupé dans ton gouvernement d'Alep, Saladin, à ta prière, m'avait confié celui de Césarée. — Faut-il faire un long détour pour l'atteindre, s'écria le prince? — Kaled répondit que tout

le jour suivant suffirait à peine. —Eh bien, sers-nous de guide et hâtons-nous, reprit Malek Adhel, car ce parti est le seul qui nous reste.»

Alors le prince et ses gens quittent la route qu'ils suivaient et se détournent vers le sud; ils traversent la vaste forêt qui s'étend au loin vers l'intérieur du pays, se frayant un passage à travers les rochers, les branches rompues et les arbres renversés. Au point du jour ils atteignent pourtant la lisière occidentale de ces ténébreuses solitudes, et Malek Adhel en retrouvant la plaine et la lumière, ne craignant plus de surprise, ne craint plus rien au monde. Tandis que Kaled s'éloigne un moment pour aller chercher quelques aliments dans des cabanes de laboureurs qu'il aperçoit à peu de distance, le prince veut que Mathilde se repose; il la fait as-

seoir sur des rameaux de fougères coupés à la hâte; il se place auprès d'elle; et lui dit : « Ma bien-aimée, les maux que les chrétiens ont voulu me faire retomberont sur eux-mêmes, et quand ils te sauront dans mon palais, au lieu de me voir dans leurs chaînes, ils seront assez punis. » La princesse soupire et se tait. « Eh quoi, Mathilde, reprend impatiemment le prince, soupires-tu après ta retraite, regrettes-tu d'être avec moi? Quoi, lorsque ta volonté est pure, je ne te verrai pas bénir l'erreur qui nous réunit, et jamais, jamais l'amour ne parlera seul à ton cœur? » Mathilde se retourne vers lui, le regarde avec des yeux pleins d'une tendresse que les larmes du repentir ne pouvaient éteindre : « Ah! répond-elle, ne me demande pas d'être plus coupable : puis-je me dissimuler les jours

de mon lâche cœur, en voyant l'impossibilité où je suis de revenir sur mes pas : toute la nuit, tandis que nous traversions en silence cette auguste et sombre forêt, je songeais à retourner dans mon cloître, mais je ne le pouvais qu'en demandant à l'un de vous d'exposer sa vie pour moi ; il me semblait qu'à ce prix je ne devais pas le vouloir; et rencontrant partout un obstacle, partout je trouvais un plaisir.... O chrétienne sans force et sans foi, ton cœur, gonflé d'amour, n'a de goût que pour les biens périssables et verrait avec effroi le chemin qui la ramènerait à Dieu. » Elle dit, et cache dans ses mains sa honte, son amour et ses larmes. Malek Adhel s'écrie avec transport : « O délices de ma vie, je ne redoute plus rien ; me voilà heureux, nous sommes ensemble, et une existence toute de

bonheur nous est assurée à jamais. — Ne parle point de bonheur, reprit la vierge éperdue, n'en parle jamais; le bonheur n'est pas fait pour nous: téméraire, tu as violé le temple du Seigneur; je me vois avec joie près de toi, et nous connaîtrions le bonheur!..... Non, l'âme souillée de pareilles fautes ne peut pas être heureuse; car, plus elle s'attache à cette fausse félicité qu'elle chérit, plus elle s'enfonce dans sa misère.... Mon Dieu, je crois voir votre foudre suspendue sur nos têtes; elle va éclater: ah! ne prenez qu'une victime; que tout mon sang versé rachète celui de Malek Adhel; épargnez-le, épargnez-le. » En parlant ainsi, le remords frémissait dans l'âme de la timide beauté, et elle étendait ses deux bras vers le prince comme pour le préserver de la colère divine. Mais Kaled est reve-

nu; il les interrompt, leur présente quelques aliments, et leur dit : « Hâtons-nous, car il faut atteindre l'ouverture du souterrain avant la nuit, afin que je puisse la distinguer et la reconnaître. » Malek Adhel sent toute la prudence du conseil de son ami; et résolu de ne plus se livrer au plaisir d'entendre Mathilde jusqu'au moment où il la verra en sûreté dans son palais de Césarée, il la remet aux soins de Kaled, et la suivant de loin, il presse de toute sa puissance la rapidité de leur marche. Durant le jour, ils traversent les vastes plaines qui séparent Rama de Césarée et arrivent avant la nuit aux rochers que Kaled désigne comme l'entrée de la caverne. Là, Malek Adhel s'arrête un moment indécis : de ce lieu il aperçoit, au couchant, Jaffa où commande Metchoub, et un peu plus

près; vers le nord, sa chère Césarée. Il est décidé à s'y rendre; mais il se demande si Mathilde ne serait pas plus en sûreté à Jaffa : une ville assiégée, en proie à toutes les horreurs de la guerre, est-elle un asile assez sûr, assez tranquille pour y conduire celle qu'il aime. Mais n'est-il pas certain de la défendre ; en combattant pour Mathilde, ne devient-il pas invincible ; et en la sachant derrière lui, pourra-t-il être renversé ? D'ailleurs Metchoub commande à Jaffa, et Metchoub est l'ennemi de Mathilde. Cette pensée le décide. « Non, non, s'écrie-t-il, je ne la quitterai point; déjà assez de maux nous accablent, n'y joignons pas celui d'une séparation inutile. » Il dit, et prend la main de sa bien-aimée; ils s'avancent ensemble vers une ouverture spacieuse, mais sombre, profonde et dont la route semble se précipiter vers les entrailles

de la terre ; Kaled marche en avant avec les soldats, tenant entre leurs mains des torches de paille allumées; le prince soutient les pas tremblants de Mathilde; ils s'enfoncent dans toutes les horreurs de ces éternelles ténèbres: quelquefois la voûte de la grotte se rabaisse à un tel point, qu'il faut, pour ainsi dire, ramper sur la terre humide et se glisser entre les rochers; plus loin on rencontre des pointes aiguës, on gravit avec effort quelques escarpements glacés, et de l'œil on mesure près de soi de noirs précipices où des pierres détachées tombent, roulent sans fin dans des profondeurs sans bornes; par moments, quand la lumière de la paille jette un éclat plus vif et permet de distinguer l'intérieur de ces immenses cavernes, on les aperçoit hérissées de cristaux transparents et tapissées d'une prodigieuse quan-

tité d'oiseaux de nuit, dont les innombrables générations n'ont peut-être jamais vu le jour depuis la naissance du monde. Cette route pénible, effrayante, se prolonge toujours: malgré tous ses efforts, Malhek Adhel n'en peut sauver la fatigue à Mathilde; il ne la quitte point; souvent il essaïe de la porter, mais la difficulté du chemin ne le lui permet pas toujours; son habit de bure la défend mal contre l'âpreté des rocs; ils froissent sa peau délicate, et obligée de les embrasser pour appuyer ses pas, leurs aspérités rudes et aiguës déchirent ses mains. En voyant sa souffrance, le prince est prêt à perdre courage; il le perd un moment, parce qu'un moment Kaled croit s'être égaré dans sa route, et revenant sans cesse sur ses pas par un défilé qui tourne sans cesse, il s'écrie que ce souterrain, autrefois droit

et d'un accès commode, s'est changé en un labyrinthe sans fin et sans bout.

A ces mots, Mathilde, épuisée de lassitude, demeure sans force sur le roc où elle se traîne, et le prince, saisi d'un mortel désespoir, l'entoure de ses bras, et est tenté un moment de s'engloutir avec elle dans les profonds abîmes dont ils sont entourés: mais bientôt la fermeté de son âme lui suggère une autre pensée; il se lève, s'avance d'un côté avec quelques soldats, tandis que les autres tournent du côté opposé, et de cette manière il parvient enfin à découvrir la véritable issue : alors il revient chercher Mathilde sur le rocher où il l'a laissée; et au bout de peu d'heures un air plus frais leur annonce qu'ils touchent au but, et que le monde va se rouvrir pour eux. Il leur

semble même qu'une faible lumière arrive à travers les fissures des rochers; Kaled éteint ses flambeaux, et aussitôt leur clarté est remplacée par celle de la lune qui perce dans le souterrain, au milieu des touffes de ronces et des immenses draperies de lierre suspendues à l'entrée de la caverne : Kaled tire son sabre, rompt ce faible obstacle, brise tous ces flexibles branchages; il fait un pas de plus, Césarée est devant ses yeux; il reconnaît la porte d'Omar, et la sentinelle qui y veille; il voit flotter sur les murailles et les mosquées les drapeaux jaunes et noirs (1), et dis-

(1) Le drapeau noir était celui des califes abassides, auxquels les sultans demandaient toujours l'investissure de leurs états, sans les reconnaître pour souverains. Le drapeau jaune était la couleur particulière de la dynastie des Ayoubites, dont Saladin était le chef.

tingue au nord, dans la plaine, le camp des chrétiens et les bannières de la croix ; tout y paraît calme et tranquille, ainsi que dans la ville : le fidèle cœur de Kaled tressaille de joie; son maître est sauvé, et l'honneur musulman l'est aussi. « Mahomet a veillé sur toi, dit-il au prince; en faveur de tes services passés, il a fait grâce à ton imprudence». Malek Adhel lève les yeux au ciel, et remercie le dieu qui a sauvé Mathilde : il la transporte dans ses bras, la conduit vers la porte d'Omar : au nom de Malek Adhel elle s'ouvre à l'instant ; des soldats, vêtus de l'habit sarrazin, entourent le prince ; il croit être au milieu des siens. « Enfin, s'écrie-t-il en serrant la princesse contre son cœur, les chrétiens seront dupes de leur perfidie; Mathilde est hors de leurs atteintes, et Lusignan

ne me l'enlèvera plus ». Il dit, et tout à coup les troupes qui l'entourent se jettent sur lui, lui arrachent et son épée et Mathilde : en un instant Kaled et tous les soldats de sa suite sont chargés de chaînes : la surprise ne leur permet pas de tenter même une vaine défense ; Malek Adhel ne sait s'il veille ou s'il est sous la puissance d'un songe affreux. « Prodige infernal ! où suis-je, s'écrie-t-il ? — Sous la puissance des chrétiens, sous celle de Lusignan, répond celui-ci en se faisant jour à travers ses troupes ; Césarée et Mathilde sont à moi, et tu es dans mes fers ». — Malek-Adhel, frappé d'une effroyable surprise, demeure immobile et éperdu : une sueur froide coule sur tous ses membres ; il promène autour de lui des regards menaçants, terribles et désespérés : perdre tout à la fois la liberté, Ma-

thilde et l'honneur, voilà son sort : il amène lui-même celle qu'il adore dans les bras de son rival ; et il a laissé périr Césarée, Césarée que Saladin avait confiée à ses soins, et qu'il avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. Après de pareils maux on ne peut plus vivre : les remords qui brisent son âme font taire jusques aux gémissements de l'amour désolé, et la honte de sa faiblesse à abattu la fierté de son cœur ; il baisse sa tête humiliée ; il n'a plus ni force, ni courage ; il ne secoue point ses chaînes, et il marche dans un morne silence vers la tour où Lusignan a ordonné à ses soldats de le conduire.

CHAPITRE XLIX.

A l'instant où la princesse avait vu Malek Adhel chargé de chaînes, elle était tombée sans connaissance : on la transporta en cet état dans le palais qu'habitait Lusignan ; et malgré les nombreux secours qui furent appelés autour d'elle, une partie de la nuit se passa avant qu'elle revînt à la vie : mais quel moment pour elle que celui où elle ouvrit les yeux, et où elle apprit que Malek Adhel était enfermé dans une étroite prison, et que Lusignan était maître de son sort, maître de Césarée, maître d'elle-même enfin. A ces affreuses nou-

velles, elle enveloppe sa tête dans sa robe pour se cacher à la lumière; elle a horreur du jour qui se lève sur de telles afflictions; son cœur se brise sans qu'elle puisse verser aucune larme; elle demeure sans mouvement, perdue dans sa douleur, n'ayant d'autre pensée que celle-ci, qu'elle adresse au ciel: « O mon Dieu! est-ce donc sur l'étendue de mes fautes que vous mesurez celle de mon châtiment! » Plusieurs femmes inconnues sont autour d'elle; mais elle ne les regarde point, et ne leur parle point: tout à coup la porte s'ouvre, Lusignan paraît; il commande qu'on le laisse seul avec Mathilde; il est obéi; la princesse frémit, mais elle se lève debout et le regarde avec une fière et imposante dignité: il baisse les yeux: cette âme orgueilleuse qui, dans l'ivresse du triom-

phe, n'a pas craint d'insulter un rival enchaîné, tremble maintenant devant le courroux d'une jeune fille, et ne sait où trouver assez de force pour supporter ses reproches et résister à ses prières. Mais elle ne prie point encore; tout humble qu'elle est, elle ne peut se résoudre à s'humilier jusques là; sans changer d'attitude, sans regarder Lusignan, sans faire un pas vers lui, d'une voix sévère elle dit: « C'est donc vous, Lusignan, qui êtes maître de Césarée; en effet, en voyant les mains d'un héros chargées de chaînes, je devais être sûre que ce n'était pas mon frère qui commandait ici. — Madame, répond-il, les chrétiens me doivent une grande victoire, et la pieuse Mathilde peut-elle ne pas se réjouir de la victoire des chrétiens? — Je m'en réjouirais en effet, répli-

qua-t-elle, si leur honneur ne m'était pas plus cher que leur triomphe, et si vous ne le leur aviez pas fait acheter par une trahison. — Nos ennemis, madame, ne tiendraient pas un autre langage, interrompit Lusignan d'un air offensé. — C'est celui que vous tiendrait Richard s'il était ici, reprit-elle fièrement, car sa grande âme dédaigne jusqu'à l'apparence d'une perfidie, et sa sœur s'honore de penser comme lui; eût-il souffert, ce grand monarque, que votre main osât donner des fers à celles de son libérateur, du plus grand héros du monde?... — Madame, interrompit Lusignan avec un violent dépit, vous avez une juste idée de votre pouvoir sur moi, puisque vous ne craignez point de parler ainsi en ma présence d'un rival dont je tiens la vie entre mes mains.

—Sire, répliqua-t-elle d'un air grave et un peu solennel, en rendant à Malek Adhel la justice qui lui est due, que puis-je craindre de vous? Ne vous abaissez-vous pas trop, en prétendant que c'est moi qui vous empêche de commettre une horrible lâcheté ? Pour en prévenir seulement la pensée, ne suffit-il pas d'être chrétien et chevalier ? — Ah ! madame, s'écrie Lusignan, vous n'avez guère d'idée de l'indomtable amour qui me dévore, si vous croyez qu'une autre puissance que la vôtre pût arrêter les fureurs d'une jalousie si longtemps contenue ».

En parlant ainsi, il jetait sur la princesse des regards étincelants de tant d'ardeur, qu'elle en fut un moment effrayée. Elle était seule avec un amant passionné, audacieux peut-être, qui commandait dans le palais

et dans la ville entière ; mais elle sentit que la conscience de la vertu et la pensée de Dieu sont deux grandes forces, et elle les avait. Ainsi rassurée elle dit : « Vous parlez toujours comme si vous commandiez seul ici, mais les princes croisés sont-ils donc sans droits, sans pouvoir ? S'ils vous ont aidé dans vos triomphes, ne doivent-ils pas disposer comme vous des prisonniers? — Non, repartit impétueusement le roi de Jérusalem, nul autre que moi n'est maître à Césarée, car seul j'ai conduit le siège, seul j'en ai assuré le succès, et pour me laisser l'entière disposition d'une conquête qu'ils ne doivent qu'à moi, les princes croisés n'avaient pas besoin, sans doute, que Richard en partant m'eût revêtu de sa suprême puissance. — Ainsi, reprit la princesse en le regardant fixement, puisque c'est vous seul qui

avez assuré le succès de cette entreprise, c'est donc vous seul qui avez envoyé vers Malek Adhel cet esclave chargé d'impostures, qui, instruit par vous dans l'art de tromper, a entraîné ce prince dans la plus téméraire démarche; et si l'asile sacré où je m'étais retirée a été violé par les Sarrazins, c'est donc vous seul qui en êtes cause. — Me rendez-vous donc responsable de leur crime, madame, lui demanda vivement Lusignan? — Et qui l'a plus commis que vous ce crime affreux, repartit la princesse plus vivement encore, n'est-ce pas votre pensée qui l'a conçu; et je le demande, quel est le plus coupable du musulman qui a porté le coup ou du chrétien qui l'a dirigé?» A ces mots Lusignan demeure interdit; si les reproches de Mathilde sont amers, ils ne sont pas injustes, et il s'en irrite d'autant plus

qu'il est embarrassé d'y répondre : sans doute il y avait des remords au fond de son ame, mais l'orgueil et la jalousie les tournaient en rage, et il ne retirait d'autre fruit du sentiment de ses torts, que la volonté d'y persister. L'idée que Mathilde accordait moins d'estime aux palmes qui ornaient son front qu'aux fers qui chargeaient les mains du prince, cette idée, dis-je, ulcérait son ame au point de le rendre capable des résolutions les plus désespérées; l'amour, l'admiration de la princesse étaient le partage de Malek Adhel, tandis que lui n'obtenait que son mépris et sa haine. Dans cette situation qu'avait-il à faire qu'à tirer parti des circonstances où il se trouvait pour forcer la princesse à se donner à lui? Il ne veut pas même attendre le retour de Richard, il prévoit trop que Ri-

chard n'approuverait pas tout ce qu'il a fait, et que peut-être en le voyant artisan de tant d'intrigues, il lui retirera son amitié; il faut donc que ses artifices lui tiennent lieu de tout, et lui aient assuré le succès de tous ses vœux avant le moment où ils pourront lui nuire dans l'esprit de Richard.

Après avoir roulé ces diverses pensées dans sa tête, il se décide à ne rien épargner pour contraindre la princesse à l'hymen qu'il désire; puisqu'il ne peut gagner son cœur, il la forcera du moins à lui donner sa main; s'il manque cette occasion, il est sûr de n'en trouver jamais une aussi favorable, et le sentiment de ses torts l'enhardit à aller plus avant. Il s'approche de Mathilde avec une contenance agitée, son œil est enflammé et sombre, sa voix émue et tremblante. «Mathilde, lui dit-il, je vous

aime avec une violence qu'il m'est impossible d'exprimer; je vous jure par le Dieu vivant qu'il faut que vous m'appartenez, il le faut à tout prix; et avant de renoncer à ce bien, je renoncerai à la vie. » Ce serment épouvante la princesse, elle fait un mouvement pour fuir, il la retient. « Non, Mathilde, vous ne me quitterez point, assez long-temps j'ai contenu mon cœur dans les bornes d'un respect inviolable, quand votre frère vous donnait à moi, que toute la chrétienté confirmait cet hymen, j'ai enduré votre dédain sans me plaindre; puisque je n'ai rien gagné à vous traiter en souveraine, peut-être obtiendrai-je davantage en vous parlant en maître, et je vous déclare que pour vous obliger d'être à moi, j'emploierai toute ma puissance. » A ce mot, la princesse indignée lui dit;

« Quand Richard vous a confié la sienne, il ne croyait pas, sans doute, que vous en useriez pour opprimer la faiblesse ; ô Lusignan ! j'ai vécu long temps parmi les infidèles, mais je n'en ai vu aucun capable de la lâcheté dont en ma présence le roi de Jérusalem vient de flétrir son caractère. — Mathilde, je ne vous tromperai pas, interrompit très-impérieusement Lusignan, plus vous me montrez de dédain, plus vous m'affermissez dans mes projets ; puisque je n'ai jamais possédé votre cœur et que vous m'enlevez votre estime, que me reste-t-il à perdre ? votre personne ? Hé bien je jure que je ne la perdrai pas ; Mathilde, je le jure par le Dieu que nous révérons, si dans ce jour vous n'êtes pas à moi, ce soir mon rival sera sans vie. — Horrible blasphême ! s'écria la vierge avec effroi,

mon Dieu prêtez-vous votre nom à de pareils serments? — Décide-toi, Mathilde, continua Lusignan en lui prenant la main avec une grande agitation, veux-tu être mon épouse? — Jamais, interrompit-elle, la mort même de Malek Adhel m'effraie moins que cet hymen, et je suis sûre qu'il me bénira de n'avoir pas hésité dans le choix. — Hé bien, répliqua-t-il avec une amère et froide colère, je vais ordonner sa mort avec d'autant plus de joie qu'il mourra dans son aveuglement et que vous serez séparés pour l'éternité. » A cette terrible pensée, la princesse sentit son sang se glacer, un nuage épais couvrit ses yeux, pâle et tremblante elle demeure sans voix, et n'ose faire un pas comme si elle eût été entourée d'abîmes. La foi ne lui permettait pas de douter que Malek Adhel, en mourant dans ses

erreurs, ne fût condamné à une réprobation certaine; peut-être le trépas du héros qu'elle aimait lui eût paru moins affreux que l'hymen de Lusignan, mais qu'y avait-il de plus affreux que son éternel malheur? Jamais si cruelle angoisse ne déchira son cœur, elle ne sait que vouloir, elle ne sait que résoudre. Cependant à la fin elle s'écrie: « Non, les princes croisés ne permettront jamais qu'un crime si noir soit commis, ils se soulèveront contre cette iniquité, ils se soulèveront contre toi, Lusignan; j'en appellerai à mes Anglais, j'en appellerai au grand Albert d'Autriche, au duc de Bourgogne dont la loyauté si connue a mérité la confiance du monarque des Français. — Et ni vos Anglais, ni Albert d'Autriche, ni le duc de Bourgogne, ni Philippe-Auguste lui-même ne sauveraient Malek Adhel; nul ici ne

donne des ordres que moi. — Quand tu commanderas un crime les chrétiens ne t'obéiront pas, et les nobles chefs de l'armée sauront bien empêcher que tu ne souilles leur cause par un forfait. — Peut-être le feraient-ils, Mathilde, reprit-il avec une violence concentrée, peut-être croiraient-ils leur honneur engagé à défendre les jours de leur plus grand ennemi, mais je puis le faire périr en secret et me mettre même à l'abri de tout soupçon. » Au ton dont il prononça ces mots, la princesse crut entendre l'arrêt de Malek Adhel; alors avec une voix imposante, une contenance majestueuse et un regard céleste, elle dit à Lusignan : « Et quand la justice humaine vous absoudrait, sire, la justice divine ne vous effraie-t-elle pas? et oubliez-vous que si vous ne rendez pas compte de votre crime aux hom-

mes, vous en rendrez compte à Dieu? — Mathilde, je le sais, répliqua Lusignan en se mettant à genoux devant elle, je connais mes torts et la punition qui m'attend; mais les remords et la crainte ne sont rien devant le désir de vous voir à moi et l'horreur de vous voir à un autre; enfin dans ce moment, égaré par la dévorante passion qui me consume, je ne puis hésiter entre vous et l'éternité. » Des paroles aussi impies abattirent toutes les espérances de la vierge, il lui en restait une pourtant, mais faible et confuse, c'était celle de voir Malek Adhel et de déterminer sa conversion par la crainte qu'elle ne se donnât à Lusignan. Alors avec une dédaigneuse fierté elle dit à ce roi : « Votre criminelle démence m'inspirerait peut-être encore plus de pitié que de haine, si je ne me voyais réduite à ce comble

de misère d'avoir à choisir entre le salut d'un héros et votre main..... Mais avant de prendre une dernière résolution, il faut que je voie Malek-Adhel. — Vous ne le verrez point, madame, s'écria Lusignan d'un ton impérieux, je connais trop bien la puissance des passions et le cœur de mon rival pour permettre cet entretien; plutôt que de vous voir à moi, il se laisserait éclairer, et consentirait peut-être à recevoir le baptême pour obtenir de vous de le laisser mourir. Non, non, je ne risquerai point que l'éloquence de votre cœur ouvre le sien à la vérité.... Non, non, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, refusez-moi, afin qu'il meure dans son endurcissement, et que ma jalousie soit même délivrée de toute crainte jusque dans l'immense avenir. »

A ces mots, Mathilde n'écoutant

plus que son désespoir, court au devant de Lusignan, se jette à ses pieds et s'écrie : « O prince cruel ! si tu n'as aucun respect pour un héros, aucune pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même : où cours-tu, malheureux ? à ta perte éternelle ; tu vas te baigner dans le sang innocent, tu vas poignarder un homme sans défense. Chrétien, souviens-toi de ton maître ; ce ne sont pas là ses leçons. » Dans ce mouvement impétueux, son voile s'était détaché, et ses cheveux épars, son attitude suppliante et l'expression divine de ses regards, ajoutaient une puissance surnaturelle à ses paroles. Lusignan éperdu, s'arrête et lui dit : « Ah ! beauté céleste, demande-moi mon sang, ma vie, demande-moi plus encore ; je puis tout pour toi, hors de renoncer à toi. » La princesse baissa les yeux en pleurant

et toujours prosternée, en dépit des efforts qu'il faisait pour la relever; elle ajouta : « Non, je ne quitterai point vos genoux que vous ne m'ayez entendue; j'y veux mourir si vous persistez dans vos refus. Écoutez, Lusignan; j'en conviens, mon estime vous a été ravie, mais vous pouvez la reconquérir, vous pouvez la porter à un degré qui touchera à l'admiration; vous êtes maître de devenir pour moi un objet de vénération, de mériter mon profond respect, mon immortelle reconnaissance : si la passion vous a dégradé un moment, en triomphant d'elle, vous vous élevez au-dessus de ce que vous avez jamais fait, et un si grand effort peut tout réparer. O Lusignan, que ces mains que je presse brisent elles-mêmes les fers d'un héros; qu'il entende de votre

bouche l'ordre de sa liberté ; en vous voyant si grand, si généreux, il vous craindra davantage sans doute, mais il sera forcé de vous admirer. Lusignan, je le sais, c'est de l'héroïsme que je vous demande ; mais vous n'ignorez pas combien l'âme de Mathilde y est sensible, et vous ne voudrez pas lui apprendre qu'en vous en croyant capable, elle a trop attendu de vous. » Cette beauté gémissante s'arrête alors, mais elle regarde Lusignan, et prie encore avec ses pleurs quand elle a cessé de parler. L'altier monarque est ému, son visage hautain s'attendrit ; cette voix l'étonne, le pénètre ; il regarde Mathilde..... Ah ! s'il avait pu puiser dans ses yeux le moindre espoir d'être aimé, il allait être généreux ; si elle lui eût adressé un mot plus tendre, il allait faire ouvrir la

prison de Malek Adhel : mais la vierge ne sait point feindre ; elle promet à Lusignan son admiration, sa reconnaissance ; elle ne peut lui promettre son amour. Alors il change de projet ; il demande pardon à Mathilde ; il rejette sur sa passion la témérité des menaces où il s'est laissé emporter ; il promet tout ce qu'elle désire ; il promet tout et elle n'est point rassurée : il y a dans le ton de Lusignan quelque chose qui l'inquiète, et la grâce qu'il accorde l'alarme davantage que les emportements de sa colère. Glacée par une crainte dont elle n'osait dire le motif, elle gardait le silence, lorsqu'ils furent interrompus par un des capitaines de Lusignan. « Sire, lui dit-il, à la nouvelle de l'emprisonnement de Malek Adhel, tous les princes croisés ont quitté leurs tentes ; ils sont

accourus dans ce palais; ils demandent à vous voir; ils veulent apprendre de vous quel sort vous destinez à cet illustre captif: que votre majesté se hâte, car l'agitation est grande parmi eux ».

A ces mots Lusignan tressaillit; il prit son casque, sa lance, et se prépara à sortir. « Seigneur, lui dit la princesse en tendant vers lui ses mains suppliantes, souvenez-vous de vos promesses. » Avec un sourire amer, il lui répondit: « Soyez tranquille, madame », et il la fit trembler en lui parlant ainsi.

Quand elle fut seule, elle tomba à genoux. Que pouvait-elle faire? tout son recours était là: les hommes l'abandonnaient, la trompaient sans doute; mais celui qui n'abandonne point, qui ne trompe point, dont la

puissance passe tous les hommes, l'écoutait encore, et en pleurant dans son sein, l'infortunée ne murmurait pas; car, en conservant son innocence, elle avait conservé les biens qui en sont inséparables : la confiance et la résignation.

CHAPITRE L.

Lorsque Malek Adhel avait quitté Césarée, Lusignan en avait été instruit aussitôt; une flèche lancée à un but marqué par l'imposteur, dont les artifices venaient d'éloigner le prince, avait appris au roi de Jérusalem que le succès ayant couronné son espoir, il pouvait tenter de nouvelles entreprises. Alors il assemble l'armée; il lui dit que Malek Adhel n'est plus dans la ville, et propose de donner l'assaut. A cette nouvelle toutes les troupes s'ébranlent; on veut profiter de l'absence d'un héros; on transporte autour des murailles des ma-

chines d'une invention aussi nouvelle qu'effrayante ; la ville n'a jamais été menacée par tant de forces, et Malek Adhel ne la défend plus. Cependant, avant de commencer le combat, Lusignan envoie un hérault sous les murs, demander une entrevue à Mohamed : Mohamed l'accepte. Le roi lui dit : « Mohamed, je suis venu te déclarer moi-même qu'il ne te reste d'autre parti à prendre que de remettre sur-le-champ la ville entre mes mains ; sur ton refus, je ferai trancher la tête de ton maître : apprends que Malek Adhel est dans mes fers ; je l'ai surpris cette nuit, comme il sortait de ces murs. Je te demande Césarée pour sa rançon, et je ne te donne qu'une heure pour te décider. » Il dit, et se retire. Mohamed éperdu, fait paraître devant le

conseil des Émirs l'imposteur qui a trompé le prince; il reçoit de sa bouche la confirmation de ce que Lusignan vient de lui dire; il sait que les chrétiens, instruits de la démarche du prince, l'auront surpris sans doute: il ne doute plus de son malheur, et pour sauver la vie de son maître, il ouvre les portes de la ville aux ennemis. Les chrétiens étonnés d'une si facile victoire, en demandent la cause à Lusignan; il feint de l'ignorer, ou bien il l'attribue à la lâcheté des musulmans. Cependant son premier soin en entrant dans la ville est de faire jeter Mohamed au fond d'un noir cachot; il ordonne ensuite que tout demeure calme et tranquille, que les bannières du croissant restent sur le haut des mosquées et que les sentinelles des remparts gardent l'habit musul-

man. Des précautions si étranges, un triomphe si peu acheté étonnent les chrétiens : le fier duc de Bourgogne ne pouvant souffrir l'apparence d'une trahison, exige que Lusignan explique sa conduite ; celui-ci le refuse avec hauteur. « De quel droit, dit-il, interrogez-vous votre chef ? n'avez-vous pas juré de m'obéir ? n'est-ce pas moi qui vous commande ? De quoi vous plaignez-vous ? ai-je trahi notre cause ? Césarée n'est-elle pas à nous, et en a-t-il coûté le sang d'un chrétien ? » Ces paroles imposent silence au duc ; il sait en effet qu'il a promis de regarder Lusignan comme le chef de l'armée ; et quand Césarée est à eux, le seul soupçon que cette conquête a été obtenue par une fraude, n'est pas un motif suffisant pour le délier de son serment ; mais il déclare qu'il n'entrera dans la ville que quand

Lusignan aura rendu compte à l'armée des moyens qui l'en ont rendu maître; et suivi de ses Français, il se retire dans le camp et refuse de quitter ses tentes. Cependant il apprend bientôt que, déçu par de trompeuses apparences, Malek Adhel croyant revenir au milieu des siens est rentré dans la ville, et que Lusignan l'a fait arrêter et charger de honteuses chaînes. Aussitôt le loyal guerrier vole au secours d'un héros; il entre dans Césarée, il parle au duc de Bavière, à Albert d'Autriche, à tous les princes croisés; il leur demande s'ils ne forceront pas Lusignan à s'expliquer sur le sort qu'il destine à Malek Adhel: tous le veulent comme lui; ils marchent au palais du roi, et c'est devant eux que Lusignan paraît en sortant de chez Mathilde. D'un air audacieux et superbe, il entre dans la

salle où il sont assemblés. Il leur demande quelle cause les réunit et quelles explications ils exigent. Le duc de Bourgogne prend la parole : il lui reproche d'avoir fait arrêter un guerrier sans défense ; « Il fallait, lui dit-il, le combattre et non pas le surprendre. — Richard, de qui je tiens l'autorité, dont je dispose, répondit Lusignan avec tranquillité, Richard saura mes motifs à son retour; je n'en rendrai compte qu'à lui. — Sire, repartit vivement le duc, nous sommes tous chrétiens; la honte de l'un rejaillit sur tous les autres, et l'honneur me prescrit de vous interroger sur tout ce qui pourrait l'atteindre: répondez donc, que voulez-vous faire de Malek Adhel?—Et vous, repliqua Lusignan plus vivement encore, qu'en feriez-vous, si je vous laissais l'arbitre de son sort? — A l'instant sa prison

serait ouverte et sa liberté lui serait rendue. — Ceci peut être le désir d'un chevalier, repliqua froidement Lusignan; mais ce n'est pas le devoir d'un chef. » Alors, se tournant vers les princes croisés, dans un discours étudié, mais éloquent et persuasif, il leur fit aisément comprendre de quel intérêt il était pour eux que Malek Adhel ne combattît pas jusqu'à la fin de la guerre. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'aie la pensée d'attenter à ses jours : si quelque ennemi osait l'attaquer, je verserais mon sang pour le défendre; mais celui des chrétiens m'est trop cher pour rendre la liberté au vainqueur de Jérusalem. » Il s'appuie alors de raisons si fortes, de considérations si puissantes; il rappelle avec des couleurs si vives tout le mal que Malek Adhel a fait aux chrétiens et la terreur que son nom seul leur

inspire ; il fait si bien sentir qu'en ne l'ayant plus à la tête de ses armées, Saladin perdait la moitié de ses forces; il prouve si invinciblement que, loin de ce héros, les croisés ont toujours remporté la victoire ; qu'ils n'ont jamais été vaincus que par lui, et qu'enfin de son éloignement de l'armée dépend peut-être tout le succès de leur grande entreprise ; que le duc de Bourgogne commence à douter lui-même si la générosité dont il aurait voulu user ne serait pas contraire à l'intérêt général.

Quand Lusignan se fut aperçu que tous les esprits étaient ébranlés et que son opinion était approuvée, il ajouta, d'une voix plus modeste : « Quelle que soit l'importance des motifs que je viens de vous exposer, princes, ma résolution est loin d'être irrévocable : quand Richard sera venu re-

prendre le commandement, quand je ne serai plus responsable du sort de l'armée, peut-être mon cœur demandera-t-il aussi la grâce de Malek Adhel; mais Richard seul peut décider de son sort. Je viens d'envoyer au camp d'Ascalon pour faire part à ce grand monarque de la prise de Césarée et de la situation où nous nous trouvons : sa réponse sera notre loi; en l'attendant, Malek Adhel sera conduit à Ptolemaïs; Césarée est trop près du théâtre de la guerre, Ptolemaïs plus tranquille, plus sûre, veillera mieux sur sa vie; je n'en répondrais pas ici. »

L'avis de Lusignan prévalut, toutes les défiances s'évanouirent; on trouva même que, disposant de l'autorité suprême, il avoit mis de la déférence dans ses réponses au duc de Bourgogne, et on lui en sut gré; et comme

chacun savait que Malek Adhel était son rival, on applaudit à la manière dont il venait de parler de lui, et cette modération dissipa les préventions défavorables que sa conduite équivoque avait élevées contre lui dans l'esprit des princes croisés.

La nuit même Malek Adhel, accompagné d'une forte escorte, partit pour Ptolemaïs.

Le lendemain Mathilde apprit ce départ; elle se souvint du regard sinistre de Lusignan, d'horribles pressentiments la troublèrent, et dans sa douleur elle appelle à son aide l'archevêque de Tyr. Hélas! où est-il, ce cœur compatissant, dans lequel elle aurait pu verser toutes ses craintes? où est-il, cet homme pieux que Lusignan n'aurait pas osé éloigner d'elle? où il est! il la sauve; il fait plus encore, il sauve Malek Adhel.

S'il n'avait point suivi les ravisseurs de Mathilde le jour qu'elle avait été enlevée du monastère, c'est qu'il devait ses premiers soins, ses soins paternels aux pieuses filles que cet évènement venait de jeter dans la confusion et l'effroi : il s'occupa d'abord de les calmer, de prier avec elles; et quand la paix fut revenue dans leur asile, le bâton à la main, il se mit en marche pour aller au secours de Mathilde. Au bas du Carmel, dans l'épaisseur de la forêt, il trouve des guerriers chrétiens qui marchaient vers Césarée; il les arrête, il leur demande où ils vont, ce que fait l'armée et si on sait dans quel lieu Malek Adhel a emmené la princesse d'Angleterre. « Mon père, lui répond un des soldats, les chrétiens sont maîtres de Césarée, Lusignan y commande; la princesse d'Angleterre est dans son

palais, et nous venons de conduire Malek Adhel dans les cachots de Ptolemaïs. » Le vénérable Guillaume est est ému, ses genoux tremblent, il s'assied sur le tronc d'un vieux pin : les guerriers poursuivent leur route ; il reste seul. « Mon Dieu ! s'écrie-t-il, je vous rends grâce, Césarée est aux chrétiens et la princesse est en sûreté ! » Mais Malek Adhel gémit dans un cachot. A cette pensée le bon archevêque ne peut retenir ses larmes : Malek Adhel est malheureux ! il oublie ses torts, ses erreurs, son sacrilège ; il ne se souvient que de ses bienfaits. Il ne réfléchit pas davantage ; il ne se demande pas ce qu'il doit faire, mais il reprend son bâton et marche vers Ptolemaïs.

Aux portes de la ville il apprend qu'une populace aveugle et furieuse

veut se porter contre la prison pour ôter la vie à Malek Adhel; un peu plus loin il entend dire que cette émeute est excitée par des émissaires secrets de Lusignan; il tremble qu'on n'ait dit vrai. « Mon Dieu! s'écrie-t-il, ne permettez pas qu'une pensée si coupable soit entrée dans l'âme d'un chrétien ». Il se hâte; il s'avance vers la prison; des ordres sévères en interdisent l'entrée à tout le monde; mais à ces hommes de paix et d'amour, qui ne sont sur la terre que pour soulager les maux de leurs frères, les portes de la douleur sont toujours ouvertes, et partout où un infortuné gémit et se meurt, ils ont toujours le droit d'entrer. Conduit par le geolier même, l'archevêque descend dans le fond d'un cachot; il y règne une sombre obscurité; il entend des

soupirs étouffés... Il reconnaît la voix... Son cœur se serre. « Mon dieu! dit-il, est-ce vous qui l'avez conduit là? Avez-vous chargé le malheur de lui révéler votre nom? » A ces accents le prince se relève brusquement; ses chaînes se choquent avec un fracas horrible; l'archevêque en frémit. Malek Adhel s'écrie : « Guillaume! est-ce Guillaume que j'entends? — O mon fils! lui répond-il, en se précipitant dans ses bras et en couvrant de larmes le visage du prince, mon fils, Dieu vous délivrera. — Il ne me rendra pas l'honneur, interrompt Malek Adhel avec un cri déchirant; j'ai perdu l'honneur, mon père; il y avait donc sur la terre un malheur plus grand que celui de perdre Mathilde. — Mon fils, Dieu peut vous rendre plus que vous n'avez perdu; nos biens sont fort pauvres en com-

paraison de ses richesses... — Non, non, interrompt encore le prince, il n'y a plus pour moi un moment de paix ni d'espoir; j'ai trahi mon frère; j'ai abandonné la ville qu'il m'avait confiée; j'ai été surpris par un traître, chargé de chaînes comme un vil esclave; j'ai été traîné dans ce cachot, sur cette paille où je vais mourir. — Vous n'y mourrez point, vous n'y mourrez point, s'écrie l'archevêque avec force; le temps est venu d'acquitter mes dettes, vous allez sortir d'ici. — Mon père, que prétendez-vous, et que dira Lusignan quand il ne trouvera plus sa proie, quand son esclave lui sera échappé? — Que vous importe, vous allez sortir d'ici. — Mais savez-vous que si j'en sors, ce sera pour rejoindre Saladin, le venger, lui rendre Césarée. — Jeune homme, pourquoi me le

dire, s'écria vivement l'archevêque, je ne vous l'avais pas demandé. — Mon père, répliqua le prince en lui serrant les mains entre les siennes, j'aime mieux mourir ici que vous tromper; et maintenant que c'est un ennemi que vous délivreriez, voulez-vous que je sois libre encore ?—Mon Dieu! s'écria l'archevêque, n'est-ce pas lui qui m'a sauvé la vie à Damas, à Jaffa! n'est-ce pas lui qui a brisé mes fers à Damiette! n'est-ce pas lui qui m'a toujours renvoyé parmi les chrétiens, où je parlais toujours contre lui et son peuple! voudriez-vous que vos ennemis fussent plus généreux que vos enfants? Non, je ne nuis point à votre cause par cet acte de charité; car votre foi divine s'est bien plus établie par les vertus que par les conquêtes, et vous avez touché et converti bien plus de cœurs

par l'amour que par la colère ; c'est lui, c'est ce maître, tout indulgence, tout tendresse, qui m'ordonne de vous sauver; ce n'est pas moi, Malek Adhel, c'est lui qui vous délivre, cette pensée peut-être arrêtera vos coups ». Alors il détache ses chaînes, lui prend la main et lui dit : « Viens, mon fils, viens, je connais tous les détours de ces tristes demeures ; Dieu a permis que je les eusse déjà visitées, afin de connaître un moyen de te sauver ». Alors ils marchent ensemble par des routes étroites, ténébreuses ; malgré l'obscurité qui y règne, ces lieux d'affliction sont trop bien connus de Guillaume, pour qu'il puisse s'y égarer : le prince le suit, le cœur troublé par une puissance inconnue ; ce qu'il entend, ce qu'il éprouve l'agite de pensées nouvelles, et les paroles de

l'archevêque lui semblent pleines de vérité; mais avant de les croire, avant même de les écouter, il veut effacer l'affront qu'il a reçu, reprendre Césarée, combattre Lusignan, et pour soumettre l'orgueil et haïr la vengeance, il n'est pas encore assez chrétien.

« Mon fils, dit l'archevêque en s'arrêtant devant une grande trape hérissée de barres de fer, à travers laquelle quelques faibles rayons de jour se glissent avec peine, je serais venu à vous par ici, mais mon bras était trop faible pour soulever ce poids énorme; peut-être le vôtre le pourra-t-il. » Malek Adhel secoue la porte immense, et les verroux et les chaînes tombent en éclats. « Mon Dieu! s'écrie l'archevêque, la force de ce bras va-t-elle se tourner contre vous! — Mon père, répondit le prince en tombant

à ses pieds, prenez pitié de moi et laissez-moi partir; il y a en vous quelque chose qui m'étonne, qui me fait hésiter sur mes devoirs, qui parle plus haut que l'honneur.... Ne me retenez plus... bientôt je vous rappellerai peut-être, bientôt j'aurai besoin de toutes vos miséricordes..... La vie m'est odieuse; je suis à jamais séparé de Mahilde : ah! ne pouvant vivre pour elle, il me sera doux de mourir près de vous. » L'archevêque sent couler ses larmes ; il pose ses mains sur la tête du prince prosterné devant lui : « Je te bénis, mon fils, lui dit-il, et puisse l'Éternel te bénir comme moi; puisse-t-il te créer une nouvelle intelligence, un nouvel esprit; puissent les erreurs du passé être oubliées et ne plus te revenir au cœur ; puisses-tu reconnaître celui dont la main a fondé la terre et mesuré les cieux : car ton salut s'a-

vance et sa justice te sera révélée. »

Il se fit un long silence. Guillaume reprit la parole le premier et dit au prince : « Cette porte donne sous les remparts de Ptolemaïs, tu vas te trouver hors de la ville ; enfonce-toi dans le bois de sycomores qui l'entoure, demeures-y jusqu'à la nuit; alors profite de l'obscurité pour traverser la plaine ; échappe à tes ennemis : mais en quelque lieu que tu ailles, tu n'échapperas pas à Dieu ; son œil est sur toi et sa providence ne t'oubliera pas. — Mon père, lui dit le prince, ne venez-vous point aussi ? restez-vous dans cette prison ? Est-ce que vous voudriez prendre mes chaînes ? Est-ce que les chrétiens oseraient vous punir de ma fuite ? — Non, mon fils, non ; ne le craignez pas, répondit Guillaume : un excès de prudence a pu les engager à vous tenir

captif pour vous ôter les moyens de combattre ; mais aux nobles enfants du Christ, la générosité plaît encore plus que la prudence ; il n'y en a pas un qui ne se réjouisse de vous savoir en liberté, pas un qui ne me remercie d'avoir osé vous la rendre. — O mon père, quel peuple que celui-là, s'il était tel que vous le dites ; mais quel Dieu que celui qui a formé une ame comme la vôtre et celle de Mathilde..... Mathilde, ajouta-t-il en fondant en larmes, mon père, je ne la reverrai plus! — L'archevêque répondit d'un ton sévère : « Téméraire, vous avez cru pouvoir l'arracher à Dieu ; vous avez cru que la force de votre bras pouvait lutter contre l'Éternel : voyez comme il s'est joué de votre audace..... Mathilde va revenir à lui, mon fils ; elle est son bien, il n'y faut plus penser. — Bientôt je n'y

penserai plus, mon père, ajouta-t-il ; bientôt elle pourra quitter le monde, Malek Adhel n'y sera plus pour la pleurer..... Dites-lui que je lui rends ses promesses, que moi-même je la prie de se donner au ciel ; elle entendra cette prière, elle saura que c'est mon dernier adieu..... » Alors surmontant toutes les émotions que cette pensée lui causait, il se leva, serra la main de l'archevêque contre son cœur, et lui dit : « Adieu, mon père ; si je meurs sans vous revoir, promettez-moi de venir pleurer sur ma cendre et de prier votre Dieu pour moi. » Et sans attendre sa réponse, il franchit le seuil de la porte et s'enfonça dans les bois. Guillaume reste encore quelques instants à sa place ; il suit de l'œil celui que ses espérances comptent déjà au nombre de ses enfants, et quand il a disparu,

il élève ses mains au ciel et lui adresse ces paroles d'Isaïe : « O Eternel, sers d'ombre au milieu du jour, cache ceux que le fer poursuit et ne décèle point ceux qui sont errants. » Ayant dit cela, il se lève, pousse l'énorme porte et revient tranquillement sur ses pas. En rentrant dans le cachot, il s'assied à la place de Malek Adhel, soulève avec effroi les chaînes dont on l'avait chargé, demande à Dieu de pardonner ceux qui accablent leurs ennemis, et attend en silence le sort qui lui est réservé.

Tout à coup des cris tumultueux frappent son oreille ; la porte s'ouvre avec un grand fracas ; il voit une populace armée de flambeaux et d'épées, et le geolier qui accourt en avant et s'écrie : « Ils ont rompu mes verroux, méprisé mes paroles ; ils demandent le sang du Sarrazin. » La foule se pré-

cipite ; le sombre cachot est éclairé : on cherche le héros ; il n'y est plus, il a disparu ; l'homme de Dieu est seul à sa place, tranquille, serein comme l'ange des infortunés. Saisis de surprise et de respect, les furieux s'arrêtent. « Que voulez-vous, que demandez-vous, leur dit Guillaume ? —Le Sarrazin, s'écrie-t-on de toutes parts, celui qui a massacré nos femmes, nos frères, nos enfants, qui nous a chassés de Jérusalem. — Eh bien, il n'est plus ici, répondit l'archevêque : j'ai pris son péché sur ma tête et je me suis chargé de son iniquité. Voyez donc s'il vous faut du sang pour cela ; vous pouvez prendre le mien. » A ces mots l'émotion succède à la colère ; les mains de ce peuple emporté commencent à trembler ; les épées tombent aux pieds de l'auguste vieillard : cependant une voix s'élève encore et

s'écrie : « Qui l'a délivré, qui a rompu sa chaîne ? — Qui ? repart Guillaume avec enthousiasme, *Celui qui m'a envoyé pour guérir la plaie de l'infortune, pour publier aux captifs la liberté et aux prisonniers l'ouverture de la prison* (1). » Il dit, et la foule croit que Dieu vient de parler par sa bouche ; nul ne connaît la secrette issue par où le prince est sorti, le geolier lui-même l'ignore : il faut donc que l'éternel ait prêté sa force à un bras mortel et que dans tout ceci l'archevêque ait été conduit par lui. Pourquoi donc en douteraient-ils ? et quand le saint est devant leurs yeux, comment s'étonneraient-ils du miracle ?

De tous ces cœurs furieux, Guillaume fait bientôt des cœurs repentants. Après avoir appaisé leur rage ;

(1) Isaïe, ch. 61, v. 1.

il les en fait rougir, et verse l'amour et la charité où respiraient le sang et la vengeance. On veut le porter en triomphe hors de la prison; il ne le permet pas; il ordonne le silence : il ne veut point qu'on sache à quels excès des chrétiens ont pu se porter, ni qu'on remonte à la main qui les a fait agir; et s'il se hâte de sortir de Ptolémaïs et d'aller à Césarée, c'est pour prévenir Lusignan de tout ce qu'il a fait; c'est pour exciter ses remords, lui pardonner, et après lui avoir épargné un crime, lui éviter encore la honte de le voir connu.

CHAPITRE LI.

Dans ces jours de trouble et d'agitation on eût dit que, pour effacer le crime d'un chrétien, tous les autres avaient redoublé de générosité ; tandis que Guillaume délivre Malek Adhel, offre son sang pour lui, et ne songe qu'à sauver la gloire de Lusignan, du camp d'Ascalon Richard écrit à celui-ci : « Des bruits injurieux se répandent sur ton compte; je n'en veux croire aucun : mon frère peut être accusé, mais il ne peut être coupable ; cependant comment a-t-il souffert qu'on donnât des chaînes au héros qui deux fois m'a sauvé la

vie ? Lusignan commande et Malek Adhel n'est pas libre ! Mon frère, je veux le croire, pour suivre ton devoir tu n'auras pas attendu ma réponse, et au moment où je parle, Malek Adhel marche vers son frère, et tu t'avances pour me rejoindre et le combattre. »

Au sein des forêts qu'il traverse en silence, Malek Adhel rencontre des guerriers ; il frémit, car il est sans armes, et il a reconnu les chrétiens : oui, ce sont des chrétiens ; mais ce sont des Français, ce sont des amis. Le chef court au-devant de lui, la tête nue. Le prince voit le duc de Bourgogne et ne craint plus aucune trahison. « Héros malheureux, je te cherchais, s'écrie le duc ; depuis qu'on t'a éloigné de Césarée, mille craintes agitaient mon cœur. Je voulais te suivre, mais Lusignan m'a fait défendre de sortir du camp, et malheureusement,

jusqu'au retour de Richard, j'avais juré de lui obéir ; mais hier la princesse Mathilde, surmontant sa réserve ordinaire, m'a pris à part et m'a dit : « Gardons-nous de soupçonner Lusignan, mais le libérateur de mon frère est au milieu d'un peuple ennemi et nul chevalier ne veille sur ses jours. » Ces mots m'ont semblé un ordre, et cet ordre devait l'emporter sur ceux de Lusignan : car tout chevalier doit ses premiers serments à la beauté et ses premiers secours à l'innocence. Accompagné de quelques-uns de mes braves Français, j'ai volé à Ptolémaïs ; tu n'y étais plus : on parlait de prodige, de sédition ; mais le nom de Guillaume mêlé à toute cette histoire m'a rassuré sur ta vie. Cependant je voulais savoir en quel lieu tu portais tes pas, protéger ta fuite : j'ai supposé que tu marchais

vers ton frère ; c'était le chemin de l'honneur, ce devait être le tien. J'ai pris la route d'Ascalon, je t'ai trouvé, je suis satisfait: Voici un cheval, voici des armes ; va, noble guerrier, reprendre ta place dans l'armée de Saladin : je vais instruire la princesse Mathilde que ses volontés ont été exécutées, et je cours t'attendre dans les champs d'Ascalon. — Oui, je t'y rejoindrai, répond le prince avec un profond attendrissement ; mais puisque tout vaincu que je suis, je ne te parais pas indigne de porter ton épée, donne-moi encore ton casque, et daigne recevoir le mien ; en le voyant sur ta tête, je reconnaîtrai celui qui le porte, et au milieu des combats, de leur tumulte et de leur carnage, je pourrai respecter mon bienfaiteur. » Il dit, les deux héros s'embrassent avec une tendre et mutuelle estime,

soupirent d'être ennemis et se séparent pour toujours.

Malek Adhel arrive sous les murs d'Ascalon; il entre dans la ville; la consternation y règne; la prise de Césarée y a jeté l'épouvante et le deuil; il traverse les rues silencieuses: ce peuple si joyeux jadis à son aspect, le voit et reste muet; il entre dans le palais de son frère: en l'apercevant Saladin s'écrie: « O Malek Adhel, quand je te confiai Césarée, ce n'est pas ainsi que je croyais te revoir. » Le héros debout, les yeux baissés et dans l'attitude la plus humble lui répondit: « Saladin, je suis coupable; j'ai déshonoré le nom glorieux des Ayoubites, je ne suis plus digne d'être appelé ton frère. J'ai tout trahi, mon devoir, mes serments; Lusignan commande à Césarée; il est maître des murs que tu avais confiés à ma foi,

Lusignan..! » Il s'arrêta comme n'ayant point de paroles pour exprimer ce qu'il éprouvait; le visage sévère du sultan s'adoucit un peu. « Raconte-moi, lui dit-il, par quel étrange prodige tu as permis à Lusignan de s'asseoir à ta place? » Malek Adhel prend la parole; il fait le récit de ses faiblesses, de ses fautes; loin de chercher à s'excuser, le repentir qu'il éprouve ne lui permet d'y trouver aucune justification, et tel qu'il se voit à ses propres yeux, tel il se montre à ceux du sultan. Saladin lui dit: « Des témoins de ta conduite, des victimes de ton imprudence m'avaient déjà fait ce récit; mais ils t'avaient peint moins coupable. Mohamed et Kaled que voici, en pleurant sur tes erreurs, ne les croyaient point sans excuse. » Mo-

hamed et Kaled sont ici ! s'écria le prince, et les nuages de son front s'éclaircirent un moment ; ils vivent, ils sont libres ! ah ! que béni soit l'ange qui les a délivrés ; il vient de rouvrir à la joie un cœur qui y était fermé pour toujours. — Nous avons beaucoup souffert, prince, lui dirent les deux musulmans ; mais nous serions ingrats si nous ne confessions pas hautement qu'hors le seul Lusignan tous les chrétiens se sont montrés humains et généreux ; chacun des princes croisés a voulu délivrer son captif ; et quant à nous, quoique la main qui a brisé nos chaînes se soit cachée dans l'ombre, nous avons su que nous devions notre liberté aux prières de la princesse d'Angleterre. » Malek Adhel baisse les yeux ; pour expier ses torts, il voudrait dé-

fendre à son cœur de s'émouvoir à ce nom-là : Saladin le regarde, et lui dit : « Eh bien, que résous-tu, et quelle réparation offres-tu à ta patrie ? » Malek Adhel répond : « Appelle auprès de toi les chefs de ton armée ; Mohamed fera devant eux le récit de nos malheurs et de mes fautes ; tu entendras leur jugement, Saladin, et tu prononceras mon arrêt. »

Le sultan y consent. Il monte sur son trône ; les émirs, les chefs de l'armée se rangent autour de lui. Malek Adhel refuse de s'asseoir ; il veut rester debout, et sur son front humilié il y a encore quelque chose de si fier qu'on eût dit que le malheur ne l'avait atteint que pour montrer qu'il ne pouvait l'abattre. Cependant Mohamed commence son récit ; il dit les deux assauts des chrétiens et les deux vic-

il continue, il dit comment il fut trompé par Lusignan, et comment les perfidies de ce roi l'empêchèrent de suivre l'intention où il était de s'ensevelir sous les murs de Césarée plutôt que de se rendre. « Après avoir interrogé l'esclave imposteur, continua-t-il, les émirs pensèrent comme moi, que du moment que les chrétiens avaient réussi à faire tomber le prince dans leur piège, ils avaient dû s'emparer de leur proie. Alors je leur représentai quel amour attachait Saladin à son frère, et s'ils n'étaient pas certains que c'était lui obéir que de donner Césarée pour le sauver? Les émirs demeurèrent en silence, ils étaient irrités contre le prince et ne lui pardonnaient pas de les avoir sacrifiés à son amour. Eh quoi, m'écriai-je, un moment de faiblesse doit-il

vous faire oublier ses services passés et ses innombrables exploits? Ce mot, en leur rappelant votre gloire, prince, les décida en votre faveur; ils consentirent à capituler, et quand Lusignan revint chercher ma réponse, je lui remis les clefs de la ville à condition que vous seriez libre ainsi que tous les habitants de Césarée. Il le promit, le traître! son premier soin fut de me faire jeter dans un cachot. Hélas! sous les chaînes où je gémissais j'appris encore de nouveaux malheurs; je sus que Lusignan, certain que vous reviendriez à Césarée, n'avait pas voulu risquer la vie de ses soldats en vous attaquant à force ouverte; je sus, que pour vous tromper, il avait fait allumer des feux dans le camp qu'il quittait, que sur nos murs il avait laissé flotter ses drapeaux, et

qu'il avait couvert ses sentinelles de l'habit de nos soldats.... Toutes ses ruses furent couronnées, vous vîntes vous livrer vous-même..... Je ne sais, cependant, s'il a rempli une partie de ses promesses et si c'est à lui que vous devez la liberté.» Saladin se leva alors; il se fit un grand silence. « A qui que tu doives cette liberté, s'écria le sultan, il n'importe, les obligations qui te lient à ton pays n'en sont pas moins sacrées; parle maintenant, Malek Adhel, et dis-moi, quel est ton dessein? — Écoute, répondit son frère, depuis cette fatale nuit où j'ai vu mes mains chargées de chaînes, la princesse d'Angleterre au pouvoir de Lusignan, Césarée abattue, ma gloire flétrie et mon frère trahi, certainement je me serais donné la mort si l'espérance de te venger ne m'avait pas laissé un

grand devoir à remplir. — Ainsi, reprit le sultan, le héros va donc triompher d'un lâche amour, remonter à la place d'où il est tombé, et conduire encore mes armées à la victoire? — Saladin, répliqua le prince, ne m'accable pas ainsi de ta clémence, tes intérêts me sont si chers que je ne puis souffrir que tu ne te rendes pas justice à toi-même, et dans la position où je me trouve, je sens que tes rigueurs me soulageraient bien plus que tes bontés; laisse, laisse-moi cacher ma honte dans les derniers rangs de tes soldats; heureux encore qu'ils veuillent bien m'y souffrir, eux dont la fidélité n'a jamais été soupçonnée et dont l'honneur est encore sans reproche. — Émirs, soldats, peuple, vous tous ici présents, s'écrie Saladin en s'adressant aux nombreux au-

diteurs qui l'entouraient, s'il s'élève parmi vous une seule voix qui condamne Malek Adhel et le juge indigne de reprendre le commandement de mes armées, je jure de faire taire l'amitié et de n'écouter que la justice.» A ces mots l'assemblée répondit au sultan par une acclamation unanime : sur ces mâles et fiers visages, des pleurs d'attendrissement coulaient de tous côtés, et toutes les bouches répétaient ces mots: «Vive Malek Adhel, le glorieux frère de notre sultan ! aussi long-temps que la victoire marchera avec lui, que l'amitié l'unira à Saladin, qu'il sera l'objet de notre amour, il demeurera à notre tête, il y demeurera toujours !»

Malek Adhel ne peut contenir son émotion, il se précipite dans les bras de son frère. « Ah! lui dit-il, je sens qu'il est doux d'être aimé ainsi, et je

le sens quand de si touchants témoignagnes d'amour me séparent à jamais de ce qui fut l'objet de mes plus chères espérances. » Il s'arrête, du fond de son ame il adresse à Mathilde un éternel adieu; alors relevant son front superbe et sur lequel le feu de la gloire venait de recommencer à briller, il s'écrie : « Mon frère, et vous amis si généreux, c'est au moment où je viens de vous trahir que vous vous livrez encore à moi.... J'accepte votre confiance, car maintenant j'en suis digne, le sacrifice que je viens de vous faire dans mon cœur m'en répond. »

Les deux frères se retirent, ils concertent ensemble le plan d'une bataille, ils sont sûrs que dans l'ivresse de leur triomphe les chrétiens ne la refuseront pas; elle sera terrible, elle

sera décisive : encore quelques jours, et les destinées des combats auront appris au monde lequel des deux empires a succombé, et si c'est sous l'étendard du prophête ou sous les bannières de la croix que l'Orient soumis doit fléchir.

CHAPITRE LII.

Au-devant de Guillaume court l'agile renommée; elle arrive avant lui à Césarée, elle y dit la délivrance de Malek Adhel et non la main à qui il le doit; ce secret demeure encore enseveli dans le sein de la charité. Au premier mot de cette nouvelle, Lusignan a pénétré tout le mystère; il devine quel est cet homme qui a bravé ses ordres, cet homme qui, revêtu d'une puissance supérieure à celle des rois, a pu seul s'élever au-dessus de la sienne; mais il sait bien que ce même homme ne faisant rien que pour le ciel, dédaigne de recevoir sur la

terre le fruit de ses œuvres, et le verra recueillir par un autre sans daigner revendiquer ses droits. L'audacieux Lusignan ose s'attribuer les mérites de Guillaume, il fait répandre dans l'armée que, comme souverain, sa prudence n'a pas dû lui permettre de rendre la liberté à Malek Adhel, mais que comme chevalier, sa générosité a chargé l'archevêque de le délivrer en secret. Tout le camp est surpris, plusieurs doutent de cette action, mais tous les chrétiens capables de la faire, s'efforcent d'y croire et il y en a beaucoup. Cependant l'archevêque arrive et apprend ce qu'on publie; il garde le silence et se rend chez Lusignan : celui ci arrogant et superbe jusqu'à cet instant, à la vue de Guillaume s'alarme et se trouble; il fait l'aveu de ses torts, non avec cet esprit de contrition qui indique le véritable repen-

tir, mais avec cet esprit d'orgueil qui des hauteurs où il domine sur les faibles, redescend tout à coup aux plus humbles supplications devant celui qui a le pouvoir de l'humilier. Il avoue qu'une indomtable passion l'a entraîné dans de grands écarts, et il montre à Guillaume qu'il était perdu sans ressource dans l'estime des croisés, s'il n'avait saisi cette occasion de la reconquérir. Il cherche à prouver que pour les intérêts de la foi, il faudrait taire les torts du moindre chrétien, à plus forte raison ceux du chef de l'armée; il emploie enfin toute son éloquence à persuader à Guillaume, que lui-même est intéressé à confirmer aux troupes, que c'est en effet au souverain qui les commande que Malek Adhel doit sa liberté. Sur ce mot, l'archevêque l'arrête : « C'en est assez, Lusignan, dit-il, demeurez-en là;

comme mon divin maître, je puis être l'avocat des pécheurs, je ne le serai jamais du péché. — Mon père, s'écrie Lusignan, ne puis-je pas effacer le mien?» Et alors avec une grande véhémence, il dit quels vastes projets il conçoit : à l'entendre, il n'est rien qu'on ne doive espérer de sa valeur, tous les Sarrazins ne tiendront pas devant lui, il va faire sa proie de tous leurs royaumes; déjà il montre comme expiation à ses fautes, toutes les provinces que son bras va remettre sous l'empire du Christ, et s'étend sur tous ces détails avec une orgueilleuse complaisance. L'archevêque l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre; à la fin quand il se tait, d'une voix grave il lui répond : « Ce n'est donc pas assez, Lusignan, de l'idée d'avoir perdu un royaume pour rabattre les enflures de votre cœur, en

arrêter toutes les fougues et vous contenir dans l'humilité et une sage modestie? au moindre succès, sans regarder même par quel moyen vous l'avez obtenu, votre orgueil se relève et croit pouvoir prétendre à tout : quelle route avez-vous choisie, ô roi chrétien! pour remonter sur votre trône? l'artifice et la trahison. Cependant je ne dévoilerai pas votre honte, mais j'aurai l'œil sur toutes vos démarches; tout en respectant le sang dont vous sortez et la pourpre où vous êtes assis, je saurai replonger toutes ces grandeurs dans le néant si vous vous en serviez pour nuire, et montrer l'homme tout entier si l'homme était encore criminel. »

Lusignan dévore le violent dépit qu'il éprouve. Tout en feignant de s'humilier, il cherche par quels moyens il pourra éloigner le témoin

qui va le poursuivre, le juste qui peut le confondre ; c'est avec une mortelle inquiétude qu'il voit l'archevêque entrer chez Mathilde, entretenir les princes croisés ; il craint toujours que le secret n'échappe, et que sa honte ne soit connue ; bientôt quand le duc de Bourgogne rentre au camp, ses terreurs redoublent ; de tous les princes qui l'entourent, il n'en est aucun dont le caractère le gêne plus que celui-là : en effet en apprenant qu'on dit dans Césarée que c'est par un ordre secret de Lusignan que la liberté a été rendue à Malek Adhel, le duc de Bourgogne, qui ne voit là qu'un nouveau mensonge, est prêt à s'élever contre lui ; cependant quand on ajoute que Guillaume ne dément point cette assertion, il regarde comme un devoir de se taire aussi ; car si la chose est vraie, il doit

respecter la conduite de Lusignan, ou respecter le silence de Guillaume si elle ne l'est pas.

Dans les plaines d'Ascalon Richard ne tarde pas à savoir que Malek Adhel est revenu auprès de son frère ; qu'il a repris le commandement des armées, et que les Sarrasins se préparent à demander le combat. Aussitôt il mande à Lusignan de le venir joindre avec toutes ses forces ; il exprime la satisfaction que lui a causé sa conduite, et ajoute que Mathilde ne peut retourner dans un monastère d'où les Sarrasins peuvent l'arracher une seconde fois, ni rester dans une ville que Malek Adhel a juré de reprendre. Il faut que Lusignan la conduise dans le camp d'Ascalon, pour l'entourer de la protection de toutes les puissances chrétiennes.

Lusignan fait part à l'armée et à la princesse des ordres de Richard. L'armée obéit avec joie, Mathilde est résignée à tout; elle part; l'archevêque ne la quitte point.

Richard reçoit son frère d'armes avec de vifs témoignages d'affection; il n'a pas douté un seul instant qu'il ne fût le véritable libérateur de Malek Adhel, et il s'enorgueillit de pouvoir enfin, en vantant la valeur de son ami, vanter aussi ses vertus; il s'exprime ainsi devant sa sœur. Lusignan rougit, Mathilde se tait; elle s'est promis de ne point révéler les vérités qu'elle sait, et jamais sa bouche ne dira que Lusignan a eu la pensée de donner la mort à un rival désarmé. D'un visage froid et sérieux elle écoute les discours de Richard; c'est en vain qu'il croit la toucher, c'est plus vainement encore qu'il es-

père l'effrayer; car celle qui a connu tous les malheurs et renoncé à tous les biens ne peut plus s'effrayer de rien. Maintenant qu'elle a appris par l'archevêque de Tyr que Malek Adhel est libre, que son ame est remplie de pensées de conversion, et qu'il lui permet de s'enchaîner à Dieu, rien ne la retient plus au monde et elle n'aspire qu'à le quitter; elle le déclare à Richard. La nouvelle gloire de Lusignan lui avait donné d'autres espérances, il s'irrite; elle baisse les yeux avec respect, mais sans émotion. Étonné de sa tranquillité, il lui demande si elle ne craint plus sa colère. « J'en crains les effets pour vous, sire, lui répond-elle; mais pour moi je ne crains plus rien: mon sort est arrêté; la mort seule peut le changer, et la mort ne me fait pas peur. » Richard est frappé

d'une fermeté qui se cache sous tant de douceur; il commence à se sentir vaincu par un ascendant supérieur; et en regardant la profonde résignation empreinte dans les traits de Mathilde, il est tenté de croire que l'ame qui anime ce beau visage a déjà pris son essor vers un autre monde, et que cette tendre vierge ne refuse d'être une reine sur la terre que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel.

Lusignan n'ose plus exprimer les désirs qu'il éprouve; il connaît mal les vertus chrétiennes qui distinguent si éminemment la princesse, et il craindrait, en la sollicitant avec trop de chaleur, de lui faire dire ce qu'il a tant d'intérêt à cacher. Mais en se taisant ainsi, il touche tous ceux qui ne sont pas dans le secret de son silence; on plaint son amour, on loue

son respect; on s'étonne que Mathilde demeure insensible à de si nobles procédés. Elle entend ces reproches; ils ne l'étonnent ni ne l'affligent: contente de l'approbation de l'archevêque, qui a sondé toutes ses pensées, elle ne s'offense point du blâme qu'on jette sur elle, et s'en inquiète encore moins; car le monde n'est déjà plus à ses yeux, et toutes ses censures et ses éloges, périssables comme lui, ne peuvent plus toucher celle qui, dégoûtée de tout ce qui passe, a confié ses espérances et remis sa destinée à cette éternité qui ne passe point.

Depuis deux jours seulement l'armée était réunie, et Richard avait repris le commandement général, lorsqu'on apprit que les Sarrazins faisaient sortir leurs bataillons des portes d'Ascalon. On vit que c'était le signal de la ba-

taille, et chacun se prépara au combat. Tous les chevaliers revêtissent leurs plus fortes armes ; Mathilde de ses mains tremblantes attache la cuirasse de son frère : c'est peut-être le dernier service qu'elle lui rendra, et elle trouve encore des larmes pour cette crainte, après en avoir tant versé pour des craintes peut-être plus cruelles encore.

Le roi de Jérusalem, dans sa tente, seul avec son écuyer, lui confie ses douleurs. Cet écuyer, jadis musulman, entraîné par une basse cupidité plutôt que par une foi véritable, s'est attaché depuis plusieurs années au service de Lusignan ; il est prêt à obéir à tout ce que celui-ci lui commandera, fût-ce un crime, et Lusignan en médite un. « Ecoute, lui dit-il, dans cette grande journée je n'ai qu'un espoir, dans cette grande bataille je ne vois

qu'un objet, c'est de combattre Malek Adhel : je veux bien qu'il me donne la mort, mais je ne veux pas qu'il me survive. Sois toujours près de moi : si je m'éloigne avec lui, tu nous suivras ; si j'obtiens la victoire, tu resteras en paix ; si je tombe, si je meurs, je compte sur ta fidélité, et, je te le répète, ne permets pas qu'il me survive. » L'écuyer le promit, et alors Lusignan fut tranquille et ne craignit plus le hasard d'un combat où il n'avait plus que la mort à craindre. Ce fut un mercredi 4 octobre, que l'armée entière des croisés sortit du camp d'Ascalon pour aller à la rencontre de Saladin (1) ; elle s'étendit dans la plaine,

(1) La disposition de cette bataille est toute historique, et les paroles qui la terminent ont été véritablement dites par Richard dans cette circonstance-là.

depuis le fleuve Bélus jusqu'à la mer. Le roi d'Angleterre, devant lequel on portait le livre des évangiles couvert d'une étoffe de soie, soutenu dans les angles par quatre officiers, occupait la gauche vers le fleuve avec les Anglais et les Hospitaliers; le marquis de Montferrat commandait la droite, ayant sous lui les Vénitiens et les Lombards; Lusignan était au centre avec le landgrave de Thuringe, les Français et les Pisans; Gérard de Biderford, grand-maître des templiers, le duc de Gueldre et les Catalans formaient le corps de réserve, et on avait laissé pour la garde du camp Geoffroi de Lusignan, frère du roi, et Jacques d'Avesnes. Les archevêques de Pise, de Cantorbery, de Ravennes, de Besançon, de Nazareth; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Ptolemaïs et de Bethléem, armés d'un

casque et d'une cuirasse, combattaient aussi. Richard admirant la force de cette grande armée, s'écria dans son enthousiasme : « Quelle puissance humaine pourrait nous résister? O Dieu, soyez neutre et la victoire est à nous. »

Les deux armées s'avancent de part et d'autre avec une égale ardeur; elles sont en présence ; en peu d'instants on voit décroître l'intervalle qui les sépare encore, bientôt il a disparu. Les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt, les coursiers se précipitent; chrétiens, musulmans, tout s'ébranle: le bouclier heurte le bouclier, l'épée croise l'épée, le pied presse le pied, le javelot touche le javelot: les deux armées sont tellement serrées l'une contre l'autre, que l'œil ne distingue plus les Sarrazins des croisés, et que

l'aigrette des casques de ceux-ci paraît attachée à celui des Arabes. Du sein de ce choc tumultueux s'élève un épais tourbillon de poussière qui couvre les combattants, obscurcit les airs et monte jusqu'au ciel, et les paisibles collines retentissent du bruit des armes, des éclats de la victoire et des gémissements de la mort.

L'épée de Lusignan dévore les infidèles, il en fait un carnage affreux, rien ne l'arrête, rien ne lui résiste, car il ne rencontre point Malek Adhel. Tandis qu'il triomphe au centre, Richard triomphe aussi à la gauche; mais à droite, le marquis de Montferrat a été repoussé par Saladin; cependant vainqueurs sur deux points, les chrétiens ont l'avantage et poursuivent leur victoire avec une impétuosité sans

pareille, lorsqu'un effroyable cri sorti de l'arrière-garde de leur armée, les arrête tout à coup, les fait regarder derrière eux et leur apprend que Malek Adhel a paru. A l'instant ils reviennent sur leurs pas et reconnaissent partout les traces de ce guerrier terrible; les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées et sanglantes, les étendards roulants dans la poussière, les profondes et larges blessures des mourants, tout leur dit que l'épée de Malek Adhel a passé par là; ils l'aperçoivent bientôt, parcourant le vaste champ de bataille, portant sa valeur partout où les chrétiens sont vainqueurs; les combats renaissent de toutes parts, il triomphe de toutes parts, et par l'habileté de ses plans, de toutes parts les chrétiens se trouvent enveloppés d'ennemis. Lusi-

gnan furieux, désespéré de voir une si belle victoire sur le point de lui échapper, se dévoue pour le salut des siens. Il appelle à grands cris son indomptable rival, il espère, en l'éloignant du combat, donner aux chrétiens le temps de reprendre l'avantage; sans doute il prévoit bien qu'il périra dans cette lutte terrible, mais il est sûr que Malek Adhel périra aussi avec lui, et cette pensée lui fait presqu'aimer la mort. Le héros a entendu le défi de Lusignan, il frémit de rage, mais il n'y répond point : le roi de Jérusalem étonné de ce silence, presse les flancs de son coursier, joint Malek Adhel; celui-ci se détourne et s'éloigne du seul chrétien dont il verserait le sang avec plaisir; il s'est promis d'éviter toute querelle particulière, afin de ne point abandonner le champ de

bataille avant la victoire, et quoiqu'il lui en coûte, il veut demeurer fidèle à ce devoir. Mais trop peu soigneux de défendre une vie qui lui est odieuse, en repoussant les chrétiens, il ne se garantit pas de leurs coups et espère bien en secret que sa mort expiera le mal qu'il ne peut pas s'empêcher de leur faire. Cependant Lusignan s'acharne à le poursuivre; toujours sur ses pas, il l'accable des termes les plus injurieux: le fier guerrier dévore longtemps ces outrages en silence, mais à la fin il ne peut plus retenir sa colère; dans la fureur qui l'anime, il est bien sûr qu'un instant lui suffira pour purger la terre d'un rival qu'il déteste, et il n'a pas l'orgueil de croire qu'un instant d'absence puisse entraîner la défaite de l'armée. « Viens, dit-il à Lusignan, hâtons-nous d'éteindre dans notre sang la haine mutuelle qui

nous dévore.» Le roi de Jérusalem le suit, mais il ne le suit pas seul, et son écuyer n'a pas oublié ses ordres.

Malek Adhel s'arrête à quelque distance de l'armée, derrière une masse de rochers qui les dérobe à tous les regards; il jette loin de lui son bouclier et s'écrie : « Crois-moi, Lusignan, n'usons point de ces vains moyens de défense qui retarderaient notre défaite, et précipitons, au contraire, l'instant où l'un de nous aura cessé de haïr l'autre.» Lusignan l'imite, il quitte son bouclier, tire l'épée, et le combat commence. L'horrible mort entend les coups de ces guerriers intrépides, elle vole, accourt et sourit à la vue des grandes victimes qui vont tomber sous son empire; jamais Lusignan n'a montré tant de valeur, jamais il n'eut tant d'espérances, car Malek Adhel est blessé; dans

le champ de bataille, plusieurs chrétiens doivent, à l'indifférence que ce héros mettait à défendre sa vie, l'honneur d'avoir versé son sang, et celui qu'il perd affaiblit la vigueur de son bras. Mais son courage supplée aux forces qui lui manquent, et prenant son épée entre ses deux mains, il en décharge un si furieux coup sur la tête de son rival; que celui-ci en est ébranlé; son casque fendu par la moitié tombe à terre et ses yeux se couvrent d'un nuage de sang; Malek Adhel en voyant sa tête nue, jette aussi son casque et attend pour recommencer à frapper que son adversaire soit en état de se défendre; mais à peine Lusignan a-t-il recouvré ses sens, qu'il s'élance sur le prince et lui enfonce son épée, au défaut de sa cuirasse, d'un mouvement si rapide,

que le héros qui ne s'y attendait pas, n'a pas eu le temps de parer le coup. Aussitôt de la large blessure, son sang coule à gros bouillons : « Hélas ! Mathilde, s'écrie-t-il, si je le répandais pour vous venger et si ma mort ne vous affligeait pas, qu'elle me serait chère ! — L'affliger, reprit Lusignan, sois sûr qu'elle s'en réjouira avec nous. » Il dit, et redouble ses coups ; le prince n'en est point atteint, il reprend même ses avantages et perce le flanc de son rival. Alors Lusignan cherche moins à attaquer qu'à se défendre ; il évite le prince, tourne autour de lui, le fatigue, l'épuise, voyant bien que blessé comme il l'est, il n'a besoin que de prolonger le combat pour être sûr de la victoire ; mais Malek Adhel indigné que la lutte soit si égale, la défaite encore incertaine, et que l'hom-

il hait le plus soit celui qui lui
avantage, Malek Adhel vou-
nfin terminer le combat ou mou-
r, quitte son épée, s'arme de son poignard et se précipite sur Lusignan pour le lui plonger dans le cœur; ils se débattent, s'enlacent, s'attaquent, se repoussent; à la fin le prince l'emporte, il saisit son adversaire entre ses deux bras avec tant de force, que Lusignan en perd la respiration et le mouvement, il chancelle et va mesurer la terre. Malek Adhel s'y jette avec lui, il lève le poignard, il va frapper.... «O héros! écoute-moi, lui dit Lusignan d'une voix expirante.» Malek Adhel s'arrête pour l'écouter, mais le roi de Jérusalem perd connaissance avant d'avoir achevé sa prière. Le prince hésite à frapper d'un coup inutile un ennemi presque mort: tandis qu'il hésite, l'écuyer de Lusi-

gnan qui vient de voir tomber son maître le croit sans vie, et fidèle à sa promesse, il se précipite sur le héros et lui enfonce son épée dans la gorge. Malek Adhel surpris, se retourne pour se venger; mais affaibli, épuisé par ses nombreuses blessures, il succombe enfin, ses yeux se ferment à la lumière, ses lèvres pâles et expirantes prononcent encore le nom de Mathilde; le mouvement et la chaleur l'abandonnent; il demeure étendu sur la poussière qu'il baigne de son sang.

L'écuyer de Lusignan est effrayé lui-même de ce spectacle; il ne peut croire qu'un si fameux guerrier ait été sa victime; l'effroi s'empare de son ame, et si ce n'est plus le bras, c'est l'ombre de Malek Adhel qui le fait frémir: il voudrait s'éloigner de ce lieu effroyable mais il voudrait em-

porter le corps de son maître, ses forces n'y suffisent pas. Il aperçoit dans l'escarpement des rochers un jeune pâtre qui s'y était réfugié avec effroi, tandis qu'autour de lui ses chèvres broutaient paisiblement l'herbe tendre et le feuillage des arbrisseaux, il l'appelle, il l'oblige à venir lui prêter son appui pour transporter le corps de Lusignan au camp. Dans leur route ils rencontrent des chrétiens qui fuiaient : « La bataille est-elle donc perdue ! s'écrie l'écuyer. — Lusignan a disparu, répondent-ils, et Saladin et Malek Adhel sont vainqueurs. — Malek Adhel, reprend l'écuyer, Malek Adhel est mort, il vient de succomber sous les coups de Lusignan, de mon maître que voici couvert de blessures. » Les chrétiens n'osent croire ce qu'ils entendent, ils répètent ces

mots extraordinaires : « Malek Adhel vient de succomber. » De bouche en bouche ils volent jusqu'au sein des armées; à l'instant musulmans et chrétiens s'arrêtent interdits devant la terrible nouvelle; les premiers se frappent la poitrine, se roulent à terre avec désespoir. Les chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'être émus; cependant ils reprennent courage et profitent de la terreur des infidèles pour les accabler : Saladin victorieux jusqu'à cet instant, Saladin toujours maître de lui-même dans les plus éminents dangers, Saladin que les flèches les plus aiguës et les maux les plus cruels ne peuvent seulement faire changer de couleur, maintenant ne peut plus commander à la douleur qu'il éprouve; la mort de son frère l'a saisi avec tant de violence, que pen-

dant un moment il oublie et son empire et sa gloire pour ne songer qu'à ce qu'il perd. Il est repoussé, vaincu, il se replie vers Ascalon et va enfermer dans les murs de cette ville, son profond désespoir et les débris de sa puissante armée.

CHAPITRE LIII.

TANDIS que les chrétiens, maîtres du champ de bataille, chantaient l'hymne de la victoire, le corps de Lusignan venait d'arriver au camp. On le transporta dans sa tente, et son écuyer plus pâle, plus défiguré que lui, car le crime donne aux traits un caractère plus hideux que la mort même, le suivait en tremblant. Geoffroi de Lusignan, à la vue de son frère sans mouvement et sans couleur, appelle autour de lui tous les secours de la médecine et de l'église. L'archevêque de Tyr vient s'asseoir auprès du lit du mourant, afin de profiter du premier

moment de connaissance pour le rendre du moins au ciel si on ne peut le rendre à la vie. Mathilde surmontant toutes ses répugnances est entrée aussi sous sa tente: ses mains délicates s'occupent sans cesse d'exprimer le suc des herbes et de choisir les simples dont se compose l'appareil des blessures. Les chirurgiens d'Europe appelés auprès de Lusignan, s'étonnent de la profondeur des siennes: «On reconnaît les coups de Malek Adhel, s'écrie l'écuyer.» A ces mots la princesse suspend son ouvrage, regarde l'écuyer, et lui dit d'une voix très-émue: «Est-ce donc Malek Adhel qui a blessé votre maître?—Oui, madame, répond-il, mais c'est mon maître qui a tué Malek Adhel.—Il a tué Malek Adhel! reprend la vierge en laissant tomber les herbes qu'elle te-

nait. » Elle n'en peut dire davantage ; ses nerfs se roidissent, son sang s'arrête, ses yeux se troublent, elle ne remue point, elle reste debout, pâle, immobile, comme si la vie l'eût abandonnée. L'archevêque frappé de la nouvelle qu'il apprend et des funestes conséquences qui y sont attachées, accourt auprès de Mathilde. Il s'efforce de lui dire quelques mots, c'est en vain ; car lui-même est accablé de douleur. Mathilde ne sent plus rien, ses yeux secs et fixes ne versent aucune larme, et ses lèvres bleues et glacées semblent ne devoir plus s'ouvrir. Cependant, en la voyant dans cet état, l'archevêque retrouve des forces pour la consoler ; mais ses paroles loin d'aller au cœur de la princesse, paraissent ne pas même frapper ses oreilles ; elle demeure dans la

même attitude ; Guillaume plein d'alarmes pour elle, en éprouve de plus vives encore pour le prince, il dit à l'écuyer : « N'y a-t-il aucune ressource, Malek Adhel est-il entièrement perdu? — Perdu pour toujours, toujours, toujours ! s'écrie la vierge d'une voix sourde et déchirante et avec un regard qui semble plonger dans les profondeurs immenses de l'éternité. » L'archevêque est d'autant plus touché de ces paroles qu'il en comprend le sens et qu'il voit bien que ce n'est pas la mort de Malek Adhel qui fait le désespoir de sa douleur. « Ami, reprend très-vivement l'archevêque, répondez-moi avec vérité, l'avez-vous laissé sans espoir? » L'écuyer interdit devant l'archevêque, frappé de l'état de la princesse, croit sentir dans son sein des serpents qui le dévorent, et sa bouche ne peut proférer un seul mot.

Le pénétrant Guillaume, accoutumé à lire dans les consciences, a reconnu sur ce front pâle l'empreinte des remords; il pressent un mystère affreux et veut l'éclaircir à l'instant. « Viens, suis-moi, lui dit-il. » Le coupable n'ose résister à cet ordre; l'archevêque le conduit sous une tente voisine, il y fait transporter la princesse; à peine sont-ils seuls tous les trois, qu'il s'adresse ainsi au pécheur qui tremble à ses pieds : « Parle, dévoile ce que tu sais, quel ténébreux secret caches-tu? — Grâce, grâce, s'écrie l'écuyer comme s'il eût cru que Guillaume avait pénétré le crime dont le ciel était déjà instruit. — Tu nous a trompés, reprend l'archevêque, Malek Adhel vit encore! » Voilà les premiers mots que la princesse a entendus, elle tressaille, jette autour d'elle des regards égarés, et se précipitant aux genoux de l'é-

cuyer, elle les presse contre son sein, les embrasse de ses mains tremblantes en s'écriant avec des sanglots : « Ah ! dis-donc, hâte-toi de dire que Malek Adhel vit encore. — Misérable que je suis, répond l'écuyer éperdu, que ne puis-je au prix de tout mon sang racheter mon crime et rendre la vie à ce prince ! » Mathilde frémit, ses terreurs l'éclairent et lui revèlent quel sang couvre les mains qu'elle touche; avec un cri lamentable elle repousse le meurtrier en disant : « C'est toi, c'est toi qui lui as donné la mort. » Le coupable tombe la face contre terre et avoue son forfait: Guillaume l'écoute avec épouvante, il pleure sur un attentat si noir, mais bientôt rappelé à d'autres pensées par l'état de la princesse dont les yeux de l'écuyer semblent avoir aliéné la

raison, il s'approche d'elle, la soulève dans ses bras et lui dit : « Prends courage, ma fille, tout n'est pas fini peut-être encore, le bras des assassins est toujours tremblant, leurs coups mal assurés ; rarement ils trouvent le cœur des héros. — O qu'il y reste une ombre de vie ! s'écrie Mathilde, et je saurai bien l'y découvrir. » Et à cet espoir son sang ranimé porte une légère rougeur sur son front abattu. « Si Malek Adhel n'était plus, ajoute-t-elle, si tant de vertus devaient être punies, ô éternel ! où serait votre justice, où serait votre vérité ? — Ma fille, interrompt vivement l'archevêque, mourez de votre douleur, mais ne blasphémez pas. — Partons, mon père, lui dit la princesse, partons sans différer ; l'assassin nous guidera sur les traces san-

glantes où il a marché. — Partons, » reprend l'archevêque aussi enflammé par la charité que Mathilde elle-même peut l'être par l'amour.

La nuit ne les arrête point ; la lune brille au haut des cieux et les éclaire. Guillaume se munit de baume et de simples, propres aux blessures ; malgré sa vieillesse, il suit de près la course rapide de la princesse : le remords semble avoir donné des ailes au meurtrier, et malgré les détours qu'ils sont obligés de faire pour éviter la rencontre des chrétiens qui reviennent au camp, la charité, l'amour et le repentir les poussent d'une telle vitesse qu'ils arrivent bientôt vers la masse de rocher qui couvre de son ombre le corps de Malek Adhel. En l'apercevant, le meurtrier frissonne ; il ne peut aller plus loin ; il détourne la tête de ce sang qui s'élève contre

lui ; ses membres se roidissent, et sa langue épaissie ne peut prononcer aucun mot. Mathilde jette les yeux autour d'elle ; ils sont frappés de l'éclat que les rayons de la lune font jaillir des armes d'un guerrier ; elle se précipite à genoux près de lui, écarte ses cheveux, le reconnaît, se penche sur ce front souillé de sang et de poussière, pose une main tremblante sur son cœur, et demeure quelques minutes dans cet état de terrible émotion où on se sent comme suspendu entre l'immortelle félicité et l'éternel désespoir. Un mouvement, un souffle vont décider son sort ; elle attend, ses yeux sont fixes, sa respiration même est suspendue ; on dirait qu'elle ne veut recommencer à vivre qu'avec son époux. Tout à coup un éclair de joie a parcouru, pénétré tout son être ; d'une voix éclatante d'espérance elle

s'écrie, en voyant arriver l'archevêque : « Mon père, son cœur bat encore, le ciel est justifié. » Aussitôt elle déchire ses voiles pour étancher toutes les blessures du prince ; ses mains semblent se multiplier ; jamais tant de secours ne furent apportés avec plus de vivacité, jamais tant de force n'appartint à un corps si délicat ; elle soulève la tête du héros, la presse contre son sein, la couvre de larmes, et réchauffe de sa pure haleine les lèvres pâles et glacées que la mort allait fermer pour toujours. Un faible soupir s'échappe de la poitrine du héros : « Mon Dieu, s'écrie Mathilde avec une ferveur exaltée, ce n'est pas pour l'amour que je vous implore, je ne vous demande rien pour moi, emparez-vous seul de son cœur, qu'il ne revoie la lumière que pour vous connaître ; soyez, soyez

elle ? mon père, » dit-il, en pressant la main de Mathilde de sa main languissante. En ce moment Guillaume n'a pas le courage d'être sévère, et il espère qu'un Dieu tout d'amour acceptera une conversion opérée par l'amour. « Oui, mon fils, avec elle, répond-il, si vos derniers sentiments sont pour Dieu. » Alors il se hâte de répandre sur le prince l'eau sainte du baptême ; il prononce les paroles sacrées, et lui faisant embrasser le signe de la rédemption : « Adorez, lui dit-il, les rayons de ce soleil qui s'est éteint sur la croix pour vous éclairer ; et ayez d'autant plus d'espérance de salut, que ce Sauveur a beaucoup plus de puissance pour vous le procurer que toutes vos erreurs pour vous le ravir. » A ces mots le prince quitte la main de Mathilde pour embrasser la

croix ; aussitôt la lumière divine et l'abondante vie qui la suit descendent par torrents dans son ame ; il aime et il croit : « Célestes clartés, dit-il, je vous ai vues, je ne peux plus vous perdre ; foi, espérance, amour, je me livre à vous.... Mathilde, reçois mes adieux ; je vais t'attendre. » La vierge baigne de larmes le visage de son époux, mais ce sont des larmes de douceur ; elle est sûre à présent de le retrouver ; et quand l'Éternité bienheureuse est tout entière devant elle, la mort qui va les séparer n'est plus qu'une absence de peu de jours. « Ami, s'écrie-t-elle dans une sorte de délire extatique, sois heureux le premier ; je t'aime trop pour m'en plaindre. » L'archevêque réunit leurs mains, et d'une voix tendre et grave il leur dit : « Epoux chrétiens, pour toujours l'un à l'autre ; Malek Adhel

va recevoir le prix de ton baptême; monte au ciel préparer la félicité de ton épouse, tandis que tes larmes expieront ici bas tes erreurs. » Le héros n'a plus de force que pour élever ses yeux vers ce ciel qu'on lui montre; il les referme aussitôt, et son ame s'envole dans le sein du Dieu qui vient de la conquérir.

Mathilde contemple, avec une muette douleur cette tête pâle et superbe qui retombe pour jamais sur la terre; mais elle n'espère plus; elle ne prie plus: quand elle espérait, qu'elle implorait un miracle, c'était pour le salut de son époux; maintenant qu'elle l'a obtenu, elle n'ose attendre un autre miracle, ni demander à Dieu que pour un bonheur périssable, il interrompe une seconde fois le cours de ses lois. Guillaume est ému de tristesse et sent qu'il doit l'être plus en-

core de reconnaissance ; ses lèvres essaient des bénédictions et laissent échapper des soupirs : « O Dieu, s'écrie-t-il, sanctifiez la douleur de cette vierge ; qu'elle se réjouisse du bien que vous lui avez fait, sans regretter le bien que vous lui ôtez..... Fille du Christ, c'est par vos douleurs que Dieu achève la pénitence de votre époux, c'est par vos larmes qu'il accepte son repentir ; ne vous plaignez donc ni de vos douleurs, ni de vos larmes : ne voulez-vous pas souffrir pour lui.....? » Après un long silence, il ajoute : « Elevez vos regards vers cet espace immense ; c'est là qu'est votre époux. — O mon père, il est là aussi, répondit-elle en lui montrant le corps froid et livide qu'elle entourait de ses deux bras. — Ma fille, il faut rendre cette dépouille mortelle à la terre qui la réclame. — Non, s'é-

cria-t-elle, je ne la lui rendrai jamais; non, je ne m'en séparerai plus. O mon époux, je jure de ne point te quitter; ne m'ont-ils pas assez éloignée de toi pendant ta vie? Que craignent-ils maintenant? m'envient-ils encore le plaisir que je goûte à voir tes yeux éteints, tes lèvres glacées, à m'envelopper avec toi des ombres de la mort? ce bien est le seul qui me reste; pourquoi leur cruauté veut-elle me le ravir? — Ma fille, reprit Guillaume, vous disiez, il y a quelques heures: qu'il soit sauvé et je ne me plaindrai pas; il est sauvé et vous murmurez encore. — Non, je ne murmure pas, dit-elle en inondant de larmes le corps inanimé qu'elle pressait contre sa poitrine; je me réjouis au contraire; j'adore les miséricordes de Dieu, je les bénis; mais jamais, non, jamais je ne me séparerai de Malek Adhel;

partout je le suivrai : c'est moi seule qui poserai le voile funèbre sur ce front décoloré. Malheureuse ! ne l'as-tu pas déjà fait une fois..... » Elle ne peut achever, trop de sanglots se pressent et l'étouffent ; elle laisse tomber sa tête sur ce sein qui ne palpite plus et semble partager sa mort. Guillaume se sent trop faible pour soutenir ce spectacle ; la pitié est le seul sentiment par lequel il tient à la terre, et les maux d'autrui ont abattu quelquefois son courage. Il se détourne, il s'éloigne, il s'appuie contre le tronc d'un vieux palmier, et dans l'amertume de son ame il répète ces paroles des prophètes : « Comment es-tu tombé, soleil des cieux, fils du jour ? toi qui foulais les nations, te voilà abattu jusqu'à terre. Ah ! que mes yeux fussent une fontaine de

larmes pour pleurer jour et nuit le blessé à mort. »

Parvenue au plus haut des cieux, la lune éclaire ce lugubre et solennel spectacle; elle frappe également sur le meurtrier qui mord la terre en exhalant les cris du remords près de sa victime étendue sans vie; sur une beauté angélique, l'amour et l'espérance du monde, de ce monde qu'elle va quitter pour mettre dans un tombeau son amour et ses espérances; et à travers les longues feuilles du palmier, ses pâles rayons tombent aussi sur cet homme vénérable vieilli dans la charité, également cher à Dieu et aux misérables, qui n'a joui que des biens qu'il a donnés, n'a connu que les peines qu'il a vu souffrir; et par la longue habitude qu'il a de bien faire, fait le

bien chaque jour sans avoir même besoin de songer à la récompense qui l'attend.

Au milieu de ce morne et profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissements du crime, les soupirs de la douleur et les exclamations de la piété, le hennissement de quelques chevaux vient de se faire entendre; bientôt des hommes paraissent; l'archevêque reconnaît l'habit musulman; il frémit pour Mathilde et se hâte d'aller à elle; les infidèles l'aperçoivent et le saisissent. « Chrétien, lui disent-ils, que fais-tu là? est-ce toi qui as ôté la vie à Malek Adhel?— Je crois au contraire que je la lui ai donnée, répond-il d'une voix tranquille. » La princesse a entendu du bruit, elle se lève, tressaille, et se plaçant devant le corps de son époux. « Hommes, n'approchez point, s'é-

crie-t-elle, ne me l'enlevez pas. » Un des Sarrazins se détache de la troupe, il court, il dit : « Je la reconnais, c'est la princesse d'Angleterre, mon maître doit être ici. — Je ne te le rendrai point, Kaled, reprend Mathilde avec un mélange de terreur et d'égarement ; tu fus son ami, mais n'importe, je ne te le rendrai point. » Kaled aperçoit le corps du héros, il se jette la face contre terre. « O mon maître ! s'écrie-t-il en se frappant la tête, ô mon maître ! te voilà donc comme je devais te revoir ! — Kaled, interrompt la princesse, ton maître est mort mon époux, je veux mourir auprès de lui. » Il répond : « Nous sommes venus au risque de nos vies chercher ces précieux restes pour les rendre à Saladin ; ils lui appartiennent. — Ils n'appartiennent qu'à moi, s'écrie Mathilde, et si tu emportes

mon époux, je te suivrai, Kaled, jusques au bout du monde ; je te suivrai à pied en te redemandant mon époux. » En parlant ainsi, elle retombe et serre contre son cœur la main glacée de Malek Adhel : tant de douleur et d'amour pénètrent l'âme de Kaled ; il se souvient d'ailleurs combien elle fut chère à son maître, et croit ne pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en obéissant à la beauté qu'il aima. « Nous avons juré à Saladin de lui rendre la dépouille de son frère, répond-il, et nous lui obéirons ; mais viens avec nous, illustre chrétienne, et le sultan, touché de tes larmes, respectera en toi la veuve de Malek Adhel, et ne te séparera point de l'objet de ton amour. — Oui, sans doute, j'irai le lui demander, dit-elle vivement, et vous, mon père, adieu ; retournez

vers les chrétiens, et laissez-moi remplir un devoir en suivant le corps de mon époux. — Ma fille, répond le pieux Guillaume; je ne vous quitterai point. » Les musulmans font un brancard, y déposent en pleurant les restes de Malek Adhel; la vierge marche à côté, la bouche muette et la tête voilée; l'archevêque suit de loin le cortège, en répétant, à voix basse et avec des interruptions régulières, ces versets des belles hymnes de la mort:

« Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie de laquelle je ne reviendrai jamais; mes jours sont passés, ils ont décliné comme l'ombre; mes pensées sont évanouies, mes espérances dissipées; je dis au sépulcre, vous serez mon père, et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs. Le sépulcre s'est élargi, a ou-

vert sa gueule sans mesure, et le monde y descendra avec sa magnificence, sa multitude, sa pompe, et tous ceux qui s'y réjouissent. »

Le funèbre convoi arrive aux premiers rayons du jour sous les murs d'Ascalon; on lui ouvre les portes; le peuple accourt, gémit, l'accompagne le long des rues qu'il traverse pour se rendre au palais : de tous côtés des éloges et des pleurs se font entendre; les soldats surtout éclatent en sanglots; ils arrêtent sur le seuil du palais le corps du héros qu'ils adoraient, et se prosternent à l'entour en frappant leurs têtes contre la terre. « O prince magnanime! s'écrient-ils, tu es mort, mais ton souvenir est écrit dans nos cœurs avec tes bienfaits; tu es mort, et toutes les vertus vont être ensevelies avec toi :

la justice, la générosité, la bonne foi s'évanouiront avec toi, et après toi les cruautés, les rapines vont reparaître de nouveau dans le monde désolé : le ciel a perdu sa lumière, le monde son plus bel ornement, l'empire son défenseur, et Saladin son seul ami. »

Cependant le convoi s'avance vers la grande salle du palais; le sultan le reçoit la tête couverte de cendres et étouffant avec peine la violence de sa douleur. « O mon frère! dit-il en embrassant ce corps inanimé, mon frère! mon seul ami! est-ce bien toi?... Ah! comment porterai-je sans toi le poids de mon empire. » — La vierge jette son voile en arrière et les cheveux épars, les vêtements déchirés, la majesté du malheur empreinte sur le front, elle se prosterne aux pieds

du sultan et s'écrie : « Puissant monarque ! de tous les biens que j'étais destinée à posséder sur la terre, il ne me reste que ce cadavre, ne me l'ôte point, je t'en conjure....—Que me demandes-tu? interrompt Saladin avec un grand trouble. — Je te demande mon époux, reprend-elle; avant de mourir, il a embrassé ma foi; avant de mourir, il a reçu mes serments et les a emportés avec lui. Ah! permets que je passe auprès de son cercueil ce peu de jours d'une triste vie; donne-moi de Malek Adhel tout ce qui reste de Malek Adhel sur la terre; noble Saladin, prête l'oreille aux cris d'une épouse désolée. — Es-tu réellement l'épouse de mon frère? lui demande le sultan en la relevant avec bonté. » L'archevêque s'avance alors et dit : « Malek Adhel est mort chrétien, il

plongée dans l'abattement ? Celui que tu aimes à cessé de verser des larmes, et tandis que ta faiblesse le rappelle sur cette terre, il goûte d'ineffables plaisirs au sein de la félicité suprême à laquelle Dieu l'avait prédestiné par sa miséricorde divine. »

CHAPITRE LIV ET DERNIER.

La grande bataille d'Ascalon n'avait donné que la victoire aux chrétiens; la joie ne l'avait pas accompagnée, et en rentrant sous leurs tentes, Guillaume fut surpris d'y trouver au lieu des éclats du triomphe, le silence de la consternation. Certains mots échappés au coupable écuyer avaient éveillé des soupçons sur la conduite du roi de Jérusalem et sur la manière dont Malek Adhel avait été frappé. Richard seul refusait d'y croire; les autres chefs que la même prévention n'aveuglait pas, n'apercevaient que trop bien toutes les preuves qui con-

firmaient cette accusation, et humiliés de la honte dont un si odieux assassinat allait couvrir leurs noms et leurs exploits, ils ne songeaient qu'en frémissant au bruit que leur victoire allait faire dans l'univers, parce qu'il ne pourrait y retentir qu'avec celui d'un crime.

Il y avait d'ailleurs parmi les croisés de trop grandes ames et de trop nobles chevaliers pour que Malek Adhel n'y eût pas beaucoup d'admirateurs et d'amis. Ils avaient besoin de pleurer sa mort; ils ne l'osaient pas : la religion se fût peut-être offensée qu'ils eussent montré publiquement leur douleur, mais en la cachant, leur visage ne pouvait la taire, et ceux dont la tristesse était moins vive, se sentaient néanmoins troublés de la chute de Malek Adhel. Il tombait ce redoutable ennemi de la foi, et la foi devait

se réjouir sans doute; mais l'orgueil de l'homme pleurait celui dont les grandes vertus avaient élevé si haut la dignité de l'homme; et en le voyant suivre Montmorency dans la tombe, il semblait aux chrétiens comme aux musulmans que maintenant l'univers vide de héros, ne méritait plus qu'on cherchât à s'y distinguer par des exploits que l'estime de ces deux grands hommes ne pouvait plus payer.

Le retour de Guillaume rompt le morne silence du camp. Maintenant qu'on sait que Malek Adhel est mort chrétien, toutes les muettes tristesses osent éclater; maintenant que c'est un chrétien qu'on pleure, ce n'est plus des pleurs qu'on se contente de verser, mais des gémissements qu'on fait retentir de toutes parts. Les musulmans eux-mêmes montrent une

peine moins vive, car s'ils s'affligent de ce qu'ils ont perdu, les chrétiens regrettent ce qu'ils auraient pu gagner. Les premiers souffrent du mal qu'ils ont reçu, les seconds de celui qu'ils ont fait. « Ah! s'écrient les croisés, en se disant l'un l'autre la douleur qu'ils éprouvent, quel aveugle empressement nous poussait à détruire celui qui devait nous sauver? hélas! quelques jours de patience encore et la parole s'accomplissait, et Sion se relevait de ses ruines, et Malek Adhel lui-même eût posé la première pierre du nouveau temple; soutenu par ce bras invincible, le bras de l'enfer même ne l'eût pas ébranlé : maintenant quelles seront nos espérances! le sang innocent a souillé notre cause, Lusignan l'a versé, Lusignan est coupable: oh! élevons nos voix; pleu-

rons sur le péché commis par un de nos frères; et toi, Éternel, châtie-nous, mais jusques dans ta colère, souviens-toi que tu châties tes enfants, car qui pourrait résister à ta colère? »

Telles sont les plaintes qui éclatent dans tout le camp; le nom de Lusignan n'y est répété qu'avec horreur. Guillaume entend ces cris et ne les réprime point; Richard étonné le prend à part et lui dit: « Mon père, on accuse Lusignan du plus noir forfait et vous gardez le silence! si votre charité ne l'a point défendu, vous l'avez donc jugé coupable? O mon père! se pourrait-il que Lusignan, que mon ami..,? — Ne le nommez plus votre ami, interrompit l'archevêque, il n'est plus digne de l'être. — Que dites-vous, s'écria Richard en frémissant, Lusignan serait un assassin! — Malek

Adhel est mort assassiné, reprit l'apôtre du Christ avec une profonde douleur, et c'est Lusignan qui a ordonné le crime. » A ces mots le roi d'Angleterre, pâle, égaré, tomba sans force sur son siège. « Forfait inouï! s'écria-t-il; celui que j'appelais mon frère, celui que je pressais sur mon sein... il a trahi l'honneur et il vit encore! — Oui, repartit l'archevêque, il vit encore pour son plus grand supplice, car du moins il espérait ne pas survivre à son crime et voulait précéder son rival dans la tombe. » Alors il explique quels furent les ordres de Lusignan, et sa charité y cherche des motifs de le trouver moins coupable; mais l'inflexible honneur ne le permet pas, et Richard est prêt à s'indigner de l'indulgence de Guillaume. « Mon père, s'écrie-t-il, point de pardon, point de pardon; le meurtrier

n'en mérite point; poursuivi en tous lieux par la vengeance divine, il doit l'être aussi par les hommes, et nous ne devons point de miséricorde à des crimes, pour lesquels j'espère que le ciel n'en a pas... je romps, j'abjure à jamais tous les nœuds qui m'attachèrent à Lusignan; je vais proclamer ma haine aussi hautement que je proclamai jadis mon amitié, car Richard ne supporterait pas qu'on lui supposât seulement un reste de pitié pour un assassin. » Il dit, et va dans tout le camp répandre l'amertume de son ame indignée; tous les chrétiens la partagent; il ne s'en trouve pas un qui excuse Lusignan, pas un qui ne le condamne. Ces clameurs courent, volent d'un bout du camp à l'autre, et Lusignan ne se réveillera que pour les entendre. La perte de son sang le laisse encore sans mouvement, mais

on a répondu de sa vie; il vivra donc, tandis que la terre a bu le sang de l'innocent: il vivra et Malek Adhel n'est plus! mais celui-ci mort en paix avec Dieu, a déjà reçu l'immortelle couronne, et Lusignan ne rouvrira ses yeux au jour que pour apprendre son crime, pour le voir connu du monde entier, pour en sentir la honte et le remords, pour perdre tout à la fois, Mathilde, l'honneur, l'amitié de Richard, le trône de Jérusalem et l'estime de l'univers. Il ne retrouvera donc la vie que pour être puni et pour se repentir peut-être, car il n'appartient pas à l'homme de mettre des bornes aux miséricordes du ciel.

Cependant du haut de Césarée les cloches funèbres ont retenti; Ptolémaïs aussi sonne les paroles de la mort, et Conrad lui-même a voulu que sa superbe Tyr rendît un pareil hom-

mage au héros chrétien: tout est deuil et tristesse le long des côtes dont les croisés disposent, tout aussi est deuil et tristesse le long des côtes dont Saladin est maître encore ; et les deux mondes réunis un moment, gémissent ensemble sous le poids du même malheur.

Non loin d'Ascalon, à l'entrée d'un chemin qui va droit au Carmel, les chrétiens sont venus attendre les précieux restes que Saladin a promis de leur rendre : ils y élèvent une croix ; c'est sous son ombre sacrée qu'ils veulent recevoir les cendres de Malek Adhel.

Bientôt, sorti des portes d'Ascalon, le convoi funéraire approche : deux chars fermés, tendus de noir, roulent lentement sur le sable ; le premier contient ce qui reste des plus grands hommes sur la terre quand Dieu leur

a retiré son souffle ; dans le second, une victime volontaire, morte au monde comme l'époux qu'elle suit, va achever sa course en ce jour, et ces deux cercueils marchant vers le même tombeau, également muets, cachés et recouverts aux yeux des hommes, ne leur permettent pas même de savoir quel est celui où on pleure encore.

Saladin à pied, le visage pâle, la contenance austère et les habits déchirés, s'avance vers les chrétiens, et leur dit : « Je vous donne celui qui s'est donné à vous ; mais il faut que son meurtrier me soit livré. — Richard, portant la parole pour tous les chrétiens, répond : « Nous abhorrons comme toi l'assassin de ton frère, de notre frère ; mais il n'appartient qu'à Dieu de mettre la main sur la tête des rois ; ces grandes puissances ne

relèvent que de ce grand tribunal: cependant sois tranquille, le forfait sera puni et le sang du juste ne restera point sans vengeance ; car Lusignan, en horreur aux hommes, abandonné des siens, sera plus que privé de vie ; il vivra sans honneur. . . —*Semblable à l'esprit immonde qui est sorti de l'homme*, ajouta l'archevêque, *se promenant par les lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant point* (1). » Après un court silence, le sultan répondit : « S'il est ainsi, je suis satisfait. » Ensuite il ajouta, avec un long et sourd gémissement, montrant un des deux chars : « Le voilà, prenez-le, puisque c'est parmi vos morts qu'il a choisi sa demeure. » Il dit, et sa grande ame, prête à être accablée par la douleur, se relève

(1) S. Mathieu, ch. 12, v. 43.

pourtant avec courage. Il fait signe à son peuple d'abandonner aux chrétiens le cercueil de Malek Adhel : les Sarrazins ne peuvent s'y résoudre ; ils se jettent sous les roues du char, se roulent dans la poussière, embrassent les restes de leur héros en poussant des cris lamentables ; mais Saladin fait un second signe et il est obéi. Les musulmans se reculent, le cercueil reste seul, les chrétiens s'avancent et l'entourent ; il est à eux, ils le déposent au pied de la croix qui l'a conquis, et aussitôt les prêtres célèbrent cette grande victoire en commençant les hymnes de la mort.

Ce devoir rempli, les deux chars, guidés par les chrétiens, vont recommencer à rouler vers leur dernière demeure ; cependant l'archevêque de Tyr s'avance vers Saladin, et lui dit : « Ne viendras-tu pas voir quels hon-

neurs tous ces rois et tous ces peuples vont rendre à ton frère ? — Non, repartit le sultan, je ne puis assister à vos cérémonies, ma foi est ailleurs: mais ceux de mes sujets qui voudront les voir, peuvent vous suivre ; ils viendront me redire si vos pompes ont été dignes de la plus grande conquête que vous ayez jamais faite sur moi. » Ayant parlé ainsi, il se retire. Quelques musulmans le suivent, un beaucoup plus grand nombre veut être témoin de la sépulture de leur prince ; ils se mêlent aux chrétiens ; ils entendent leurs chants funèbres, les airs en retentissent ; de toutes parts les peuples accourent, élèvent la voix ; les prières sacrées montent jusqu'au ciel, et ces efforts, ces vœux de l'Église, répétés de colline en colline, arrivent jusqu'à Saladin, et lui font entendre les derniers cris par lesquels

cette sainte mère achève le bonheur et la conquête de ses enfants.

L'archevêque de Tyr, lui seul, ose soulever le voile funéraire qui couvre la vierge sans tache, l'agneau qui va s'immoler; nul autre que lui ne contemple cette douleur auguste et résignée, et n'entend les accents de ses lèvres pieuses qui, pour toute plainte, pour tout murmure, ne laissent échapper que ces paroles: « *Mon âme est triste jusqu'à la mort; veillez et priez avec moi* (1). — O fille du Christ, répond Guillaume en mêlant des larmes avec ses discours, répétez aussi ces autres paroles de votre divin maître: *Dans le monde vous aurez de l'affliction; mais ayez bon courage; j'ai vaincu le monde* (2).

(1) S. Mathieu, ch. 26, v. 38.

(2) S. Jean, ch. 16, v. 33.

Quand le lugubre convoi eut atteint le sommet du Carmel, de ce lieu révéré où le plus grand des prophètes, enlevé dans un char flamboyant, fut porté dans le sein des anges, et passa de la vie à l'éternité sans avoir connu les ténèbres de la mort, les rois, un cierge à la main, la tête découverte, les pieds nus, entrèrent avec respect dans l'enceinte sacrée. Les chrétiens les suivent, on arrête les musulmans, ils demeurent en arrière; l'archevêque de Tyr les voit et pleure sur eux; il se souvient que jadis au désert *Jésus ayant vu une grande multitude autour de lui, fut ému de pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur* (1). « *Oh!* s'écrie-t-il avec enthousiasme, *toute chair verra aujourd'hui le sa-*

(1) S. Marc, ch. 6, v. 34.

lut de Dieu (1). Venez, venez aussi. « Mon père, que faites-vous, lui dit-on ? des infidèles marcheraient ici ! » Guillaume répond, avec un accent plein de véhémence et d'inspiration, en montrant le cercueil du héros : « *Un grand miracle s'est fait, et Dieu a visité son peuple* (2) ; laissez-le donc s'achever, car *celui qui est assez puissant pour faire naître de ces pierres même des enfans à Abraham* (3), pourra bien appeler ceux-ci jusqu'à lui. » Il dit ; l'espérance, la charité et la foi parlent avec lui, et les musulmans ont passé.

Les Filles du Carmel, prévenues par Guillaume, ont orné l'humble simplicité de leur église de toute la

(1) S. Luc, ch. 3, v. 6.
(2) S. Luc, ch. 7, v. 16.
(3) S. Luc, ch. 3, v. 8.

pompe dont les rois de la terre aiment à s'entourer. Elles savent que le héros qui viola leur asile, touché par Dieu, va venir reposer parmi elles, et demander après sa mort les prières de celles qu'il offensa pendant sa vie. Ces âmes, nourries de l'esprit de leur maître céleste, d'amour et de miséricorde, avaient déjà oublié leur injure; elles ne se la rappellent en ce moment que pour en obtenir le pardon; et, grâce à leur intercession, les cendres de Malek Adhel en entrant sous les voûtes de ce temple qu'il profana, y entrent en paix avec Dieu.

Cependant, hors l'archevêque de Tyr et les évêques de Bethléem et de Ptolémaïs, nul regard mortel n'a pénétré dans l'intérieur du cloître et n'a seulement aperçu l'ombre du chaste habit des vierges qui l'habitent. Reti-

rées au fond du sanctuaire, dans le vaste chœur où seules elles ont le droit d'entrer, deux épais rideaux, abattus à quelque distance l'un de l'autre, les séparent des hommes et les dérobent à tous les yeux. Ainsi la piété anticipant sur les droits de la mort, semble, de cette terre misérable où elles sont encore, les avoir déjà transportées vers un meilleur monde, invisible, inconnu au reste des humains et où Dieu seul habite avec elles.

La royale vierge qu'elles ont reçue dans l'intérieur d'une des cours du monastère, n'a pas encore acquis le droit de s'asseoir à leurs côtés : cachée cependant, mais moins cachée qu'elles, elles ont marqué sa place dans l'intervalle des deux rideaux, entre leur sanctuaire et les hommes,

et, pour ainsi dire, sur la limite qui les sépare du monde.

La voûte du temple est éclairée de la pâle lueur des cierges funèbres; des branches de pin et de cyprès jonchent le pavé; sur chaque colonne une inscription parle de mort; des figures de marbre disent les expressions muettes de douleur, et du cœur de tous les assistans s'échappent les sanglots et les douleurs bruyantes. Au milieu de ces signes du deuil et du trépas, l'autel seul conserve son éclat et sa magnificence, comme pour dire aux hommes que seul il ne participe point à la mort: la majesté d'un Dieu y réside tout entière; elle s'élance des rayons du sacré soleil, et les anges tenant l'encensoir, répandent le parfum des saints.

Les rois entourent la chaire évangélique où Guillaume vient de mon-

ter ; Bérengère, la désolée Bérengère, vêtue de noir, prosternée au pied d'un autel écarté, son jeune enfant entre ses bras, prie, au nom de l'innocence, pour l'ame de son bienfaiteur, et demande à la chaste reine des vierges du repos pour l'affligée, la destituée de consolations, pour celle dont la tempête a surpris et brisé le cœur. Les chrétiens, la face humiliée vers la terre, attendent dans un saint recueillement les paroles et la présence de Dieu ; et plus loin, vers la porte de l'église, les musulmans, réunis et pressés ensemble, s'étonnent de ce qu'ils voient, et se demandent où ils sont ; mais ils s'étonnent bien plus quand l'archevêque de Tyr faisant lever le rideau qui séparait Mathilde de l'auguste assemblée, ils aperçoivent cette tendre vierge, la veuve de Malek Adhel, la fille des rois,

couchée sur la cendre auprès du cercueil de leur maître et recouverte du drap mortuaire : déjà l'or de sa chevelure n'orne plus sa tête dépouillée, et ses blondes tresses éparses autour d'elle attestent que la cérémonie de sa mort a déjà commencé.

A cette vue tous les cœurs se fendent et des ruisseaux de larmes s'échappent de tous les yeux.

L'archevêque de Tyr élève les mains et d'une voix majestueuse répond à toutes ces douleurs par ces mots : *L'Éternel règne ; terre, sois joyeuse.* Il dit, et déjà les divines espérances descendues du ciel avec ces paroles, s'emparent de toutes les âmes et commencent à en bannir les humaines tristesses ; l'archevêque reprend alors avec le prophète, en montrant le cercueil de Malek Adhel :

« Je t'ai pris par la main pour te

ramener des extrémités de la terre; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés; je t'ai choisi, ne crains plus rien parce que je suis maintenant avec toi (1).

« Voilà, ajouta-t-il avec une grande véhémence, voilà le sort du prince qui gémissait, il y a peu de jours encore, sous les chaînes de l'enfer, et vous pleurez! voilà le miracle que Dieu a fait pour son peuple et à la vue de ses ennemis, et vous pleurez! Jamais, non jamais rien de si grand ne s'est montré à Israël : un prince impie naît tout à coup en Orient, et déjà il menace notre culte; semblable à la foudre, il dévore les fidèles et leurs armées; en vain l'Europe vomit contre lui des milliers de soldats, le bras de Malek Adhel s'élève

(1) Isaïe, ch. 9, v. 16.

et va tout détruire ; encore quelques jours, et l'empire du Christ sera effacé, et les portes de l'enfer auront prévalu. Mais Dieu voit nos misères, et il en a pitié; il enchaîne ce bras que le monde entier ne pouvait enchaîner; il parle, et le héros est à lui. Voilà ce qu'il a fait, ce que vous avez vu, chrétiens, et vous pleurez! et cette vierge, continua-t-il en montrant Mathilde, pourquoi gémit-elle? quels biens reproche-t-elle à Dieu de ne lui avoir pas accordés? Aurait-elle voulu vivre sans épreuves pour mourir sans mérites aux yeux de son créateur? O vierge! bienheureuse vierge, quel sort fut jamais plus beau que le tien? En vain les hommes et leurs intrigues, le monde et ses tentations se sont ligués contre toi; la religion a été plus forte pour te soutenir qu'ils ne l'ont été pour t'accabler : l'enfer

t?
rs,
res,
is-tu
oute,
u sein
s tom-
ites ces
: *l'éter-*

, et mon-
onde ce vi-
ait plus re-
rs la tombe

même s'est joint à eux ; versant dans ton cœur les poisons de l'amour, il a voulu t'entraîner dans ses gouffres, en te livrant à un infidèle ; mais aidée de Dieu, tu as vaincu l'enfer, et des poisons qu'il avait préparés pour ta perte, tu as fait des germes de salut pour le héros que tu aimais. Maintenant, Mathilde, pourquoi donc ces larmes, si ce ne sont des larmes de reconnaissance pour ce Dieu qui, pendant seize années de paix et de retraite, se plut à t'instruire dans sa loi, afin de t'élever à sa gloire ; pour ce Dieu qui, au bout d'une seule année d'affliction, terme si court qu'il n'est rien même aux yeux des hommes et qu'il est déjà passé pour toi, t'amène ici triomphante de tous les périls dont il t'a sauvée, et victorieuse de tous les piéges qu'il a fermés sous tes pas ; pour ce Dieu qui, satisfait de ta doci-

lité à l'entendre, de ta soumission à ses ordres, t'ouvre le port, te reçoit dans son sein et bien avant le terme de ta course, et encore dans l'âge des erreurs, t'assure la palme immortelle dont il couronne le front du juste? O Mathilde, de quoi te plains-tu? Ne sais-tu pas ce qui t'attend? Pour des épreuves de peu de jours, des afflictions de quelques heures, des misères qui passent, ne sais-tu pas ce que Dieu t'a promis? Écoute, et des voûtes de ce temple, du sein de cet autel, du fond de ces tombeaux, n'entends-tu pas toutes ces voix qui s'élèvent et s'écrient : *l'éternité! l'éternité!*»

La vierge relève sa tête, et montrant encore une fois au monde ce visage ravissant qu'il ne devait plus revoir, elle étend la main vers la tombe de son époux, et dit :

de voir et d'entendre. Les paroles de Guillaume, les éclairs de gloire et de bonheur qui sortent des yeux de la vierge, ces bruits célestes qui résonnent dans les airs, ces chrétiens qui osent appeler Dieu parmi eux, et cette charité divine qui consent à s'y rendre, tout frappe, étonne, subjugue les infidèles; éperdus, oppressés et poussés par une main invisible, ils se précipitent à travers les chrétiens, jettent de grands cris, et se prosternant autour de la chaire de Guillaume, ils frappent la terre de leurs fronts, en répétant: « Père! ô père! nous croyons. »

Et maintenant qu'on demande ce qu'est le bonheur du juste! regardez dans le cœur de Guillaume, dans ce cœur consommé de charité et qui ressent la joie qui procède de l'amour de Dieu par autant de cœurs qu'il a de

frères qui la partagent : son visage est couvert de brûlantes larmes; d'une voix émue, d'une voix où il a mis toute son âme, il s'écrie en tirant un crucifix de sa poitrine et l'élevant au-dessus de sa tête : « Le voilà, mortels, le voilà, chrétiens, celui qui est descendu sur la terre pour faire du jour de la mort le jour du triomphe. »

Les musulmans répètent en frappant encore leurs têtes : « Père! ô père! nous l'adorons. »

Ce n'est plus qu'un seul peuple, ce n'est plus qu'un seul cœur, les chrétiens embrassent leurs frères, et auprès d'eux se prosternent et adorent.

« Cendres de Malek Adhel, réveillez-vous, continue l'archevêque; noble héros, secoue la poudre où tu dors, lève toi, viens assister à ta plus belle victoire; du sein de la mort tu

cer une vertu sans qu'une autre vertu en gémît; que de tentations nous eussent assaillis ! combien de fois aurions-nous succombé ! à présent peut-être, victimes du péché, nous expierions, par d'éternelles larmes, nos plaisirs d'un jour, au lieu que c'est par des biens éternels que nos fugitives douleurs nous seront payées; en cet instant, sous les sacrés parvis, mon époux jouit des ineffables délices; il me regarde, me sourit, m'attend, me désire. . . . O mon Dieu; on a donc encore un désir auprès de vous ! »

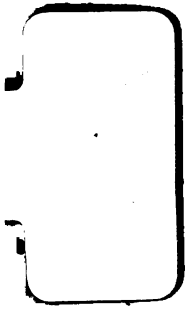
Mais ce cri, où l'amour se mêlait encore, se tempéra avec le temps, et la pensée de Malek Adhel s'entoura de tant de religion et de pureté qu'elle se confondit bientôt dans son âme avec celle de Dieu lui-même. Le tombeau de son époux qu'elle visi-

tait chaque jour ne lui offrait que des sujets de bénédictions ; elle y priait, elle n'y pleurait plus, et elle reconnaissait enfin que nos peines sont bien plus que nos joies les enfants de la miséricorde de Dieu, puisque nos joies nous ramènent à nous, et que nos peines nous ramènent à lui.

Un jour cependant, du haut d'une des tours du monastère, elle aperçut dans la vaste mer un vaisseau qui partait pour l'Europe et cinglait vers l'Occident ; elle reconnut le léopard d'Angleterre, les armes de sa patrie et le pavillon royal avec ses flammes et ses longues banderolles rouges. Richard, Bérengère, tous ses parents, ses amis s'éloignaient pour toujours ; ils voguaient vers un autre hémisphère ; elle restait seule dans l'Orient, sans famille, sans liens.... A cette

pensée elle regarde encore le vaisseau; les couleurs en étaient effacées, et la voile ne paraissait plus que comme un point blanchâtre dans l'horizon; bientôt elle disparut tout à fait; alors le cœur de la vierge s'oppressa, et il s'en échappa un regret; mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, retombèrent sur les cendres de son époux, et ce regret fut le dernier.

FIN.

ERRATUM.

Premier volume, INTRODUCTION, page 113, Charlemagne les avait vaincus à Poitiers, *lisez* : Charles-Martel, etc.